This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

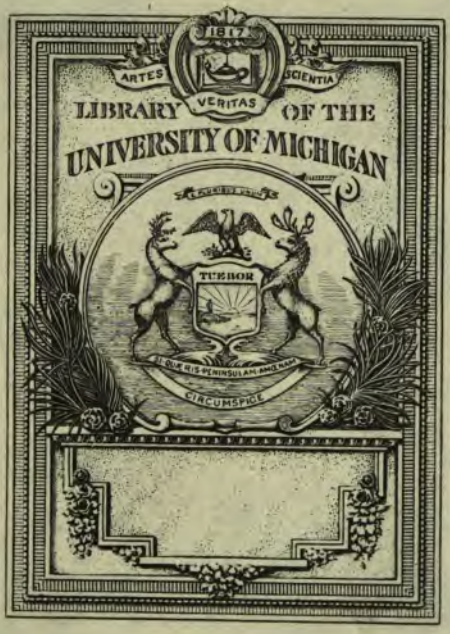
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

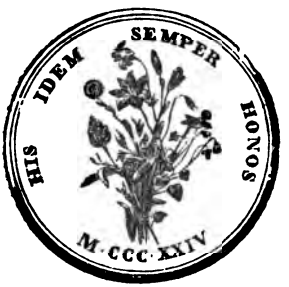
RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1849.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1849.

Digitized by Google

840.8
A162

1849

Digitized by Google

12-9743

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1849.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1813. M. DE LAMOTHE-LANGON (Léon), Membre de plusieurs ordres, ancien Membre du Conseil d'État impérial, ancien Sous-préfet de Toulouse; *Doyen de l'Académie.*

1816. M. DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Représentant du peuple; *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'État.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'appel, ancien Conseiller de préfecture; *Maître ès Jeux Floraux.*

Digitized by Google

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Officier de la Légion d'honneur, ancien Député; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres, Représentant du peuple.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat, ancien Député.

1836. M. DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), ex-Ingénieur militaire, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse; *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile).

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

Digitized by Google

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur, Membre du Conseil général de l'Hérault.

1843. M. DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe).

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Doyen à l'Académie d'Aix, Chevalier de la Légion d'honneur, Représentant du peuple.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Conseiller à la Cour de Cassation, Officier de la Légion d'honneur.

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'École de Droit.

1847. M. DE VILLENEUVE-ARIFAT.

1847. M. PAGÉS de l'Ariége, Représentant du peuple.

1848. M. DE LA JUGIE (François-Firmin), *Secrétaire des Assemblées.*

1849. M. CAZE (Adolphe-Léger-Eléonore-L^e^), Cons^ler^ à la Cour d'appel de Toulouse, ancien Député, Memb. de la L. d'honn.

1849. M. DE RESSÉGUIER (Charles-Benjamin-Fernand).

1849. M. BENECH (Raymond-Osmin), Professeur de Droit romain à la Faculté de Droit, Memb. de la Lég. d'honn.

} Nommés et point encore reçus.

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne.....

M. LE MAIRE de Toulouse.....

} *Académiciens nés.*

Digitized by Google

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française, Représentant du peuple.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean), Représentant du peuple.

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, à Saint-Gaudens.

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène), Représentant du peuple.

Digitized by Google

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1850.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1849, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade, près de laquelle fut ensevelie CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1849.

A Châteaubriand, Poëme, par M. A. DUFOUR, de Lectoure, a obtenu un Souci réservé.

Mission actuelle du Poëte, Épître *à M. de Panat*, par M. Richard BAUDIN, Professeur de Rhétorique au Collége de Dôle (Jura), a remporté le Prix.

Sous un toit de chaume, Élégie, par M. Prosper BLANCHEMAIN, de Paris, a obtenu un Lis réservé.

Le Chien griffon devenu grand Vizir, Fable, par M. Richard BAUDIN, Professeur de Rhétorique, a remporté le Prix.

L'ACADÉMIE a, tous les ans, six Fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

Digitized by Google

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. C'est le prix affecté à la Fable ou Apologue (1).

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours en prose, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose la question suivante, pour le concours de 1850 :

« *Caractériser la double action qu'exercent sur l'homme* » *la force de l'habitude et l'amour de la nouveauté, et expli-* » *quer leur influence respective par rapport à la littérature,* » *aux mœurs, et à l'état social.* »

Le concours sera ouvert du 15 janvier au 25 février 1850 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (2) de chaque ouvrage à *M. de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen,

---

(1) Ce Prix a figuré pour la première fois en 1846 dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé, cette même année, par M. Boyer, de Toulouse, Président à la Cour de Cassation.

(2) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*. Chaque copie de chaque pièce devra être écrite sur une feuille ou cahier séparé.

Les ouvrages seront reçus chez le Secrétaire perpétuel, tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf heures à midi, depuis le 15 janvier jusques au 25 février.

Digitized by Google

qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. *Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur;* mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement au Secrétaire perpétuel, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée ci-dessus, ne seront pas admis au concours.

Les fonctionnaires publics, les membres de l'Université, les notaires et les négociants résidant à Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi la satire; les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes dans le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le prix serait réclamé en leur nom.

Digitized by Google

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Épître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs, autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.

Digitized by Google

RECUEIL DE 1849.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS,

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

VERCINGÉTORIX

OU UNE INSURRECTION DES GAULOIS,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Louis-Alphonse ROLLIN, Officier au 8e de Chasseurs.

Finis vitæ ejus luctuosus nobis.
Tacite.

I.

Le Barde doit avoir un luth qui retentisse
Pour les grands citoyens tombés pour leur pays;
C'est à lui de venger d'un oubli sans justice
Ceux que la fortune a trahis!
Il faut que, dissipant la brume séculaire,
Il réclame pour eux le culte populaire
Dont leur nom fut déshérité!
Il faut que, roi des temps, son hymne expiatoire
De tout noble proscrit méconnu par l'histoire
Exhume l'immortalité!

Pourquoi vanter toujours certains héros antiques?
C'est assez applaudir aux vertus de Caton!
C'est assez s'inspirer d'élans patriotiques
Au tombeau d'Aristogiton!

Digitized by Google

Je cherche, ô mon pays ! dans ton martyrologe.
N'est-il pas, dites-moi, digne d'un juste éloge
Et de plus de célébrité,
Ce Vercingétorix qui, dans son noble rêve,
O Gaule ! de César faillit briser le glaive,
Et mourut pour ta liberté ?...

II.

La Prêtresse a cessé ses bardits prophétiques,
Tristes comme un sanglot monté de l'Océan.
Ecoutez... écoutez... : sous les chênes celtiques
Passe un murmure d'ouragan.
J'entends sourdre des voix de ces profondeurs sombres...
Qui cause ces rumeurs ?... D'où surgissent ces ombres
Errantes autour du dolmen ?...
Je vois, je reconnais, à travers les ténèbres,
L'Eubage préludant par des rites funèbres
A quelque sacrifice humain.

Soudain, le geste ardent, le regard fatidique,
Beau du transport sacré dont son cœur est saisi,
Un jeune homme s'élance à l'autel druidique :
C'est le rostre qu'il a choisi.
Sous les plis d'un drapeau sa main tient une épée.
Muette, autour de lui la foule s'est groupée,
Pour mieux se suspendre à sa voix.
Elle résonne enfin dans l'horreur du silence,
Comme le vent des nuits, quand son souffle balance
Le vert panache des grands bois.

Digitized by Google

— « Ont-ils, ces étrangers dont l'orgueil nous accable,
» Ont-ils assez proscrit nos prêtres et nos dieux ?
» A-t-il assez sur nous, leur César implacable,
» Fait peser son joug odieux ?
» Laisserons-nous bannir nos magistrats des villes,
» Changer nos mœurs, souffler les discordres civiles
» Dans notre fédération ?...
» Par le glaive d'Hésus (1) soient fauchés nos fronts libres,
» S'il nous faut voir ainsi saigner toutes les fibres
» D'une héroïque nation !...

» Prêtres et citoyens, guerriers de l'Arvernie,
» Jurons, par Teutatès, sur l'étendard gaulois,
» Jurons guerre aux Romains, guerre à la tyrannie
» Qui veut nous imposer des lois !
» Frères ! l'heure a sonné ! vengeance !... plus de larmes !...
» Vengeance !!! que partout ce cri sinistre : Aux armes !
» Roule de forêt en forêt !
» C'est le jour, c'est le jour d'affranchir ce rivage !
» Oh ! le Gall généreux plutôt qu'à l'esclavage
» A mille trépas sourirait !

» C'est toi, farouche Héla, reine des funérailles,
» Que contre l'étranger invoque ma fureur !
» Marche, marche avec nous, qui, géants des batailles,
» Savons t'embrasser sans terreur !

---

(1) Les principales divinités de la Mythologie gauloise étaient : Thor, ou le souverain Dominateur du monde ; Teutatès, ou le Mercure des Grecs ; Hésus, dieu des batailles ; Héla, ou la Mort.

Digitized by Google

» Jette aux vents tes cheveux, ô ma Gaule ! ô patrie !
» Tu nous verras briser la main qui s'est flétrie
» Par le meurtre de Dumnorix (1) ;
» Ou ce drapeau sacré dont ma tête s'ombrage
» Servira de linceul, sur un champ de carnage,
» Au corps de Vercingétorix ! — »

Il a dit : Un seul cri sort de mille poitrines,
Mille bras frémissants s'agitent dans les airs,
L'enthousiasme saint fait battre les narines,
Les regards lancent des éclairs.
Pareils aux chefs Thébains qu'Eschyle a mis en scène,
Tous jurent, s'il le faut, par le sang de leur veine,
De mourir pour la liberté ;
Tous, d'une seule voix, proclament chef suprême
Le guerrier qu'ils trouvaient grand comme Thor lui-même,
Près du Men-Hir ensanglanté !

III.

A l'appel belliqueux qu'il fait dans Gergovie,
Bientôt de l'Armorique aux rives de l'Isar,
Les Gaulois indomptés, pleins d'une noble envie,
Se sont ligués contre César.
Qui les arrêterait lorsque la charge sonne ?
César ?... Ils le vaincront ! Voyez-le qui frissonne
Sous leur impétuosité !...
Fils de Brennus, courage ! et votre territoire
Est libre !... Mais trop tôt l'inconstante victoire
Trahit leur intrépidité !

---

(1) Dumnorix, frère du druïde Divitiacus, tué par les ordres de César, pour n'avoir pas voulu le suivre dans son expédition dans la Bretagne.

Digitized by Google

Je le vois repoussé dans les remparts d'Alise
Le héros qui t'arma contre les oppresseurs :
O Gaule ! dans un jour qui les immortalise
Je vois tomber tes défenseurs !
En vain sur l'ennemi fondant tête baissée,
Leur sublime valeur, hélas ! s'est surpassée.
Trahis par le sort des combats,
Ils ne se plaignent pas : ton amour les anime ;
Mais Vercingétorix, le guerrier magnanime,
Se dévoûra pour ses soldats.

Qu'on amène au héros son cheval de bataille !
Une larme, une seule, a coulé sur sa main.
Sous ses armes de guerre il redresse sa taille,
Et marche vers le camp romain.
Aux pieds du proconsul, là, jetant casque et lance,
Il tend aux fers ses mains, noble dans son silence,
Et triste sans être abattu.
Hélas ! six ans plus tard, à la honte de Rome,
La hache d'un licteur frappait dans ce grand homme
L'héroïsme de la vertu.

Tel, et fumant encor sous les coups de la foudre,
Historique Titan, un soldat malheureux,
Naguère, alla trouver, sublime dans la poudre,
Un peuple qu'il crut généreux.
On sait le triste sort que lui fit l'Angleterre :
Ce grand déshérité du trône de la terre
Fut jeté sur un morne écueil ;
Il y mourut. Son sceptre, encor présent au monde,
Le jour où croulera la Ninive de l'onde,
Exultera dans son cercueil.

Digitized by Google

IV.

Par mon ciseau sans art l'Harmodius gallique
Dans toute sa grandeur n'a pas été sculpté.
Puisse son dévoûment à la chose publique
Par nous du moins être imité !
L'égoïsme longtemps nous a corrodé l'âme.
Sur un autel nouveau se rallume ta flamme,
Liberté, moderne Vesta !
Qu'elle soit le flambeau qui rend la nuit lucide,
Et non le noir bûcher qui dévorait Alcide
Sur le sommet du mont Œta !...

Digitized by Google

SAINT-PÉTERSBOURG,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. ANTONIN ROQUES, de Paris.

« Saint-Pétersbourg est la plus belle ville du monde. »
L'Empereur ALEXANDRE.

Oui, vraiment, c'est plaisir de te voir dans ta gloire,
Du sommet triomphal de tes arcs de victoire,
T'étaler, ô cité des Czars!
Et bravant de ton ciel la rigueur glaciale,
Radieuse, lever ta tête impériale,
Comme la Rome des Césars.

Quand, de tes mille bruits retentissante et pleine,
Dans le panorama de ta mouvante plaine,
Sans borne tu t'épanouis;
L'œil confondu tournoie, et croit voir dans l'espace,
Comme une vision fantastique qui passe;
L'âme et les sens sont éblouis.

C'est un spectacle neuf après tous les spectacles,
Un miracle étonnant après tous les miracles.
Oh! certes, il fut grand entre les dieux humains,
Celui qui, du néant, dans sa tête profonde,
Te conçut, et te fit, comme Dieu fit le monde,
De sa pensée et de ses mains!

Digitized by Google

Celui qui se sentit l'âme assez énergique,
Le génie assez fort, la voix assez magique,
L'esprit assez rempli du feu sacré du ciel,
Pour en vivifier la terre qui l'aspire,
Et pour renouveler, dans son immense empire,
Le prodige d'Ezéchiel.

Joindre l'acier du cœur à l'airain de la force,
L'instrument à la volonté,
Mettre son doigt de flamme entre l'arbre et l'écorce,
Et faire à son effort céder l'arbre indompté;
Passer sur les vieux jours comme passe la foudre,
Tirer l'avenir de leur poudre;
Être l'élu du ciel, tout vouloir, tout pouvoir,
Tout comprendre et sentir, tout voir et tout prévoir!

Au milieu d'une aride grève,
Sur un marais d'où ne s'élève
Qu'odeur de désert et de mort,
Faire jaillir, comme d'un rêve,
A côté d'un fleuve qui dort,
Une nouvelle capitale,
Comme une perle orientale
Eclatante au soleil du Nord;

De sa main dans le feu trempée,
Plus forte qu'un étau de fer,
Et plus âpre que l'âpre hiver,
Saisissant la hache et l'épée,
Tout changer sur terre et sur mer;

Digitized by Google

Là comme un bûcheron qui taille,
Sans relâche, à travers les bois,
Façonner un peuple à sa taille,
Sous le fouet sanglant de ses lois;

Matelot, amiral, pilote,
Là construire, guider, commander une flotte;
Ici guerroyant sans repos,
Indomptable soldat et profond capitaine,
Forcer la victoire hautaine
A se ranger sous ses drapeaux;

Là léguer avec son empire,
Lorsque la mort brise son front,
Sa grande âme, qui les inspire,
A ceux qui lui succéderont;
Leur souffler au cœur son idée
Qui, d'âge en âge fécondée,
Comme Minerve enfin éclate du cerveau
Et s'incarne au soleil en prodige nouveau :

Quelle œuvre de géant! ô Pierre!
O puissant faiseur de lumière,
Homme par Dieu même sacré!
Tout vrai Russe, dans sa mémoire
Devrait avoir, fier de ta gloire,
Un temple à ton nom consacré.

Aussi tu l'as placé, dans ta reconnaissance,
Ce hardi créateur de ta toute-puissance,
Au milieu de ton sein, sur un mont de granit,

Digitized by Google

Pour qu'éternellement son ombre paternelle
Te couvât nuit et jour, du manteau de son aile,
Comme l'aigle couve son nid.

Pétersbourg, Pétersbourg! ô reine boréale,
J'aime de ton aspect la pompe théâtrale,
Ta longue perspective où le léger traîneau
Sur la neige, l'hiver, glisse comme l'oiseau;
Et tes sombres palais aux façades altières,
Si grandes qu'on les prend pour des cités entières;
Et ton fleuve superbe, et ton jardin d'été,
Où, quand de ton printemps renaissent les merveilles,
Tes grandes dames vont, comme un essaim d'abeilles,
Etaler à l'envi la fleur de leur beauté.

J'aime tes temples nains, aux dômes gigantesques,
Avec leurs bas-reliefs et leurs naïves fresques,
Leurs toits damasquinés, leurs coupoles moresques,
Et leurs groupes de croix qui, dans l'éther en feu,
Où leur forme se joue, et voltige et se mire,
Apparaissent à l'œil qui de loin les admire,
Comme les bannières de Dieu.

J'aime surtout, au fond de leurs niches pieuses,
De tes Saints vénérés les têtes radieuses,
Au regard mâle et triomphant;
Et, sur leurs autels d'or, tes vierges aux fronts pâles,
Dans leurs cadres d'argent, tout constellés d'opales,
Avec leur auréole et leur céleste enfant.

Digitized by Google

Et, voyant tant de gloire et de magnificence,
De jeunesse et d'ardeur, de sève et de puissance,
Le soir, quand de tes bruits vont s'endormir les flots,
Et que l'on n'entend plus ni rires ni sanglots;
Je me demande, errant au pied de tes colonnes,
Quel sera ton destin parmi les Babylones
Dont l'éclat tour à tour, dans son obscur chemin,
Vers la vie et la mort guide le genre humain.

Dieu te donnera-t-il un jour les destinées
De Londre et de Paris, tes illustres aînées?
Le Nord, qui s'extasie aux pieds de ta grandeur,
S'illuminera-t-il aux feux de ta splendeur?
Dois-tu, dans les replis de ta vaste ceinture,
Comme Rome, enfermer toute race future?
L'art nomade et divin, ailleurs près de mourir,
A tes pâles soleils viendra-t-il refleurir?
Seras-tu, dans les temps, le vase d'ambroisie,
L'arche des nouveaux jours, entre toutes choisie,
Où, portant le rameau que Dieu daigna bénir,
La colombe du ciel, la sainte poésie
Viendra chanter les chants des âges à venir?

Accomplissant enfin la rumeur prophétique,
Que clament les cent voix de l'Occident jaloux,
Tes Empereurs un jour, suivant l'exemple antique,
Te délaisseront-ils pour des climats plus doux?
Et retomberas-tu du firmament du monde,
Météore éclatant à ton heure cueilli,
Dans l'abîme comblé de ton marais immonde,
Comme un décor usé d'un opéra vieilli?

Digitized by Google

Qui sait? Celui-là seul qui sait toute réponse,
Celui par qui tout naît et meurt incessamment,
Celui qui voit la fin dès le commencement,
Qui seul sur tout destin en lui-même prononce,
Au gré de son pouvoir immuable, éternel,
Et dont les jugements sont toujours sans appel.

Un bruit, tombé d'en haut, court cependant la terre,
Bruit terrible, et profond et sourd comme un mystère,
Bruit lugubre et fatal comme la voix des morts,
Bruit que la mer parfois vient rugir sur tes bords,
Et qui, dans leurs maisons, de tous ses flots battues,
Change tes habitants en peuple de statues.

On dit que la Néva qui te berce et t'endort,
Plus haut que les sommets de tes minarets d'or,
Plus haut que tes coupoles bleues,
Un jour balancera ses flots échevelés;
Et que de son grand lit les hôtes écaillés,
Sur ses vagues iront, jusqu'aux cieux ébranlés,
Battre les astres de leurs queues.

On dit que dans ce jour d'ineffable terreur,
La Baltique, levant ses deux bras en fureur,
Pareille à l'ouragan qui tonne,
Au vent de son haleine, et sous ses coups trop sûrs,
En un clin d'œil, hélas! fera crouler tes murs,
Comme une main d'enfant fait tomber les fruits mûrs
De l'arbre qu'effeuille l'automne.

Digitized by Google

Mais, avant que ce jour se lève au firmament,
Et que l'ange de mort sonne l'avénement
De la sinistre prophétie,
Bien des siècles encor, sans doute passeront,
Bien des Czars à ta gloire encor travailleront,
Et de nouveaux destins pour toi s'accompliront,
O cyclopéenne Russie!

Digitized by Google

LA VAPEUR,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Adrien ALIEZ, Docteur en médecine, de Saint-Thibery (Hérault).

Illi robur.....
Horat.

I.

Comme le ver rampant dans son humble demeure;
Nu, faible et dans la vie apparaissant une heure,
Es-tu l'enfant du ciel, en exil dans ce lieu ?.....
Ah ! vers le ciel encor son âme est élancée;
Sur son front noble et pur rayonne la pensée,
La pensée, image de Dieu !

Né d'hier, et pressentant sa mission féconde,
Acteur inauguré sur la scène du monde,
S'inspirant d'un succès et même d'un revers,
Il se livre sans crainte au transport qui l'anime,
Et médite déjà, dans un rêve sublime,
La conquête de l'univers.

Architecte superbe, ou docile manœuvre,
A l'œuvre de la veille il ajoute son œuvre;
Chaque jour il grandit, imitant ou créant;
Déjà c'est un géant et de force et d'adresse,
Et le plus tard venu monte encore et se dresse
Sur les épaules du géant.

Digitized by Google

C'est l'aigle, l'aigle roi s'élevant dans la nue;
Aux flancs âpres des monts son aire retenue
N'est pour l'oiseau sacré qu'une obscure prison;
Avide de soleil, il monte..... il monte encore,
Et sans cesse des cieux, du couchant à l'aurore,
Agrandit l'immense horizon.

Ah! fier des grands secrets que l'étude révèle,
L'homme, s'ouvrant sans cesse une route nouvelle,
Etend vers la science un vol audacieux;
Il peut, il peut un jour désarmer le tonnerre,
Et près de Leverrier planant loin de la terre,
Percer le mystère des cieux.

De la chaîne des monts, aux orgueilleuses cimes,
Il peut ouvrir les flancs, sonder les noirs abîmes;
C'est là que l'or s'amasse et comblera son vœu.
C'est là que l'Eternel, dont les plans se déroulent,
Renversant les forêts, sous les rochers qui croulent
Enfouit des trésors de feu.

II.

Noble secret des Dieux, qu'à la terre attristée
Des hauteurs de l'Olympe apporta Prométhée!
Rayon générateur qui pour toujours a lui!
Feu, dont l'homme peut seul arracher l'étincelle
Au sein du froid caillou qui pour lui la recèle,
Et ne la garde que pour lui!

Digitized by Google

Elément bienfaiteur ! ta flamme au ciel ravie,
Au cœur de l'univers fait circuler la vie ;
Tu domptes les métaux, tu fécondes les arts ;
Et quelquefois, hélas ! dans ta fougue étourdie,
Terrible, tu t'en vas promenant l'incendie,
Qui déborde de toutes parts.

L'eau seule peut te vaincre, implacable rivale,
Quand fière de la masse où sa force s'étale,
Elle peut avec toi combattre corps à corps.
Mais Papin, le premier, en maîtrisant sa haine,
Dans un vase de fer où sans crainte il l'enchaîne,
La livre à tes fougueux transports.

Et le feu parcourant la métallique lame,
La lèche, furieux, de ses langues de flamme ;
Et l'eau sommeille encor dans un calme trompeur ;
Mais, pleine du démon qui l'étreint et l'oppresse,
Elle bouillonne enfin, se gonfle, se redresse,
Et monte en brûlante vapeur.

La vapeur !..... au cylindre où le piston balance,
Vers lui, d'un jet rapide, ardente, elle s'élance,
Le soulève, ou l'abat par un contraire essor ;
Et, tour à tour, sans fin, détruite et reformée,
Le relève, l'abaisse, et, furie animée,
Le relève et l'abaisse encor.

Digitized by Google

Savéry, Nencomenn, fruit heureux de vos veilles,
Ce mouvement si simple est fécond en merveilles;
Wat, que ton noble front se lève avec fierté!
Il arrive le temps où votre œuvre féconde
S'en vient prendre à forfait, pour le bonheur du monde,
Les travaux de l'humanité.

III.

Pourquoi ces balanciers, ces chaînes détendues,
Ces crampons, ces leviers, aux luttes suspendues,
La roue en paix dormant, sur son axe arrêté?
La vapeur !..... et d'abord, au seul signal de l'homme,
Le mouvement se fait et se propage, comme
Un écho de sa volonté.

C'est ce duvet moelleux que l'Orient envoie,
C'est la laine en flocons, c'est le lin, c'est la soie
Qui se tord, qui s'étire au rouet diligent;
Et, par mille ressorts qu'un art savant combine,
Vient s'enrouler enfin à la frêle bobine,
En fil léger d'or et d'argent.

C'est le fleuve coulant dans une paix profonde;
La cité, dont les murs se mirent dans son onde,
Regrettait son flot pur et trop vite éloigné.
L'homme parle !..... au milieu de ses places superbes,
La ville populeuse en jets, en flots, en gerbes,
Voit jaillir le fleuve indigné.

Digitized by Google

Ici, dès qu'il le veut, les routes nivelées
Courent au cœur des monts, ou pendent aux vallées,
Ouvrages dont l'aspect nous frappe de stupeur;
Et quand, en noirs filets, le rail-wail se déploie,
Il vient prendre sa place, et sur l'étroite voie
Lance ses coursiers de vapeur.

Elle part, elle fuit, la machine enflammée,
Laissant tourbillonner de longs flots de fumée,
Epanchant dans les airs ses soupirs haletants;
Comme l'éclair rapide, elle passe, elle passe;
Fougueuse, elle dévore, elle absorbe l'espace;
Sa vitesse étonne le temps.

Là, sur tes vastes eaux, mer, en périls féconde,
La vapeur, détrônant la tempête qui gronde,
Vers le port désiré pousse les matelots;
Du navire docile elle guide la proue,
Et, creusant dans tes flancs le sillon de sa roue,
Donne ses ordres à tes flots.

Là, des fleuves géants, aux rives toujours pleines,
Qui du monde nouveau fertilisent les plaines,
La barque a remonté les eaux vierges encor.
A ces peuples enfants, si fiers de leur patrie,
Le commerce est venu, des arts, de l'industrie,
Porter le précieux trésor.

Digitized by Google

Tombez, borne, limite, et barrière insensée;
Laissez passer la vie et courir la pensée;
Que la vapeur partout ouvre un libre chemin.
Poëte, que ton vœu s'accomplisse sans crainte;
Qu'en formant désormais une alliance sainte,
Les peuples se donnent la main.

IV.

Et quelques-uns peut-être, inquiets et timides,
Voudraient, en s'alarmant de ces progrès rapides,
Craintifs de l'avenir, river l'homme au passé!
Homme, il n'est pas pour toi de halte dans la vie;
Avec foi, suis toujours, sans que ton pas dévie,
Le sentier que Dieu t'a tracé.

Marche, marche, accomplis tes grandes destinées;
Les forces qu'en naissant le Seigneur t'a données,
Porte-les au travail : le travail est béni.
Que le progrès toujours, homme, soit pour ton âme
Une aspiration, élan de vive flamme,
Vers le saint, le grand, l'infini.

Digitized by Google

CHATEAUBRIAND,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. PÉCONTAL, de Paris.

Ab Jove.....

Quand la terre des rois manque même à leur cendre,
Quel est donc cet homme puissant,
Qui dit : Voilà la tombe où j'aspire à descendre,
Et qui, plein de gloire, y descend ?

Cet homme! il est de ceux dont le génie ordonne,
De ces monarques sans états,
Qui portent le seul sceptre et la seule couronne
Que les peuples ne brisent pas.

A travers le granit sa volonté s'est faite;
Et s'y creusant son dernier port,
A la mer qu'il domine il a pris la tempête
Pour être gardé dans sa mort.

Il est là! De ses jours il a fermé le livre;
Sa voix au temps a dit adieu.
L'œuvre humaine est finie! Hommes, il vous la livre,
Comme il livre son âme à Dieu.

Digitized by Google

Il aborda la vie à travers les alarmes :
Son berceau sortit d'un écueil;
Et sur les flots de sang de sa patrie en larmes
Il a vu venir son cercueil.

Chaque bruit du combat le tenait en haleine;
L'éclair partait de son œil creux,
Le sang avec regret se glaçait dans la veine
De ce dernier fils de nos preux.

Tu l'aurais répandu ce sang, comme le Juste,
O des Martyrs chantre inspiré!
Tu serais mort ainsi que ce Pontife auguste
Qu'avec toi la France a pleuré.

Dieu ne l'a pas voulu : sublime exemple à suivre!
A l'héroïsme de mourir
Il fallait joindre aussi l'héroïsme de vivre,
Alors que vivre c'est souffrir.

Ces deux grandes leçons nous ont été données :
Le Seigneur suscite toujours
Le prêtre et le poëte au bord des destinées,
Quand il veut en changer le cours.

Heureux qui suit sa voie, et malheur aux doctrines
D'où s'est enfui le Dieu vivant!
Elles ne font jamais que déserts et ruines,
Et rien n'y grandit que le vent.

Digitized by Google

Gloire donc à celui qui, lorsque tout succombe,
L'antique foi, l'amour du beau,
Vient soulever encor la pierre de sa tombe
En montrant ce double flambeau !

Il n'est pas mort : partout lui survit sa pensée ;
L'œil peut la suivre pas à pas :
Comme tout grand poëte, il a son Odyssée
Qui ne finit point au trépas.

Aiglon longtemps captif dans une étroite règle,
Son aire manquait d'horizon,
Quand tout à coup un cri de l'aiglon fit un aigle,
Et ce cri brisa sa prison.

Il part : son vol puissant a franchi l'Atlantique ;
L'inconnu bout dans son cerveau ;
Où va-t-il ? Que veut-il ? Il veut au monde antique
Ajouter un monde nouveau.

Salut, terre d'amour, ciel bleu, vertes savanes,
Forêts vierges, nouvel Eden,
Solitudes de Dieu, lointaines caravanes,
Bords sacrés comme le Jourdain ;

Salut, heureux pays, Natchez, sainte nature,
Et vous, ô filles de candeur,
Dont les grâces à peine ont noué la ceinture,
Dont l'innocence est la pudeur.

Digitized by Google

Vous nous appartenez, ô merveilleux rivages,
Arbres géants, vastes abris ;
Lianes dans vos nœuds mariant les feuillages
Pleins de fleurs et de colibris.

A nous tous vos parfums et vos fraîches haleines,
A nous l'ombre des lataniers,
Et vos fleuves si grands, et vos immenses plaines,
Et vos doux fruits de bananiers.

Oui, tout nous appartient, horreurs pleines de charmes,
Mystères pleins de profondeurs,
Nuits ruisselant de feux, aurores tout en larmes,
Soleils couronnés de splendeurs.

Nous avons tout conquis jusqu'à votre silence ;
Jusqu'à ces bruits non entendus,
Quand tremble votre sol, quand l'ouragan s'élance
Dans les éléments éperdus.

Le poëte à qui Dieu dit le nom des étoiles
Et fait entendre leurs accords,
De vos chastes beautés a soulevé les voiles,
A révélé tous les trésors.

Il nous a rapporté vos richesses sans nombre;
Mais le sort longtemps l'éprouva;
L'exil et le malheur lui firent le ciel sombre,...
Quand son astre enfin se leva.

Digitized by Google

Il entra dans le siècle ainsi que Bonaparte,
En vainqueur grave et soucieux ;
Tous les deux de la terre ils méditaient la carte,
Mais l'un regardait plus les cieux.

Le poëte voulait, en les rouvrant au monde,
Régénérer l'esprit humain ;
Il voulait refouler le cataclysme immonde
Qui débordait par tout chemin.

Et des sommets de l'art cherchant le saint refuge,
Où Dieu de tout temps l'appela,
Il laissa son esprit flotter sur le Déluge,
Puis son cœur conçut Atala.

Et du sein paternel la colombe envolée
Lui rapporta l'olivier vert ;
La terre relevait sa tête consolée,
L'Ararat s'était découvert.

Alors, tout rayonnant de l'antique croyance,
Il jeta, dans la nue en feu,
L'arc-en-ciel du génie, en signe d'alliance,
Pour relier l'homme avec Dieu.

Et les peuples émus, devant ces grands spectacles,
Longtemps restèrent éblouis :
L'art ne rendit jamais plus d'éclatants oracles,
Dans des accents plus inouïs.

Digitized by Google

Il ne s'arrêta point à cette œuvre sublime :
De tous les monts, de tous les flots,
De la Grèce à l'Egypte, et de Rome à Solime,
Sa voix réveilla les échos.

Et vous dont il chanta l'éternelle jeunesse,
Muses, qui ne mourez jamais ;
Du Pinde et de Sion, afin que l'art renaisse,
Unissez mieux les hauts sommets.

Eudore avec René vous ont ouvert la voie;
Velléda vous dit le chemin;
C'est une Muse aussi que le ciel vous envoie,
Une sœur qui vous tend la main.

Oh ! vous ne savez point, heureuses immortelles
Qui buvez le nectar des Dieux,
Quels calices d'amour, quelles sources nouvelles
Coulent encor sous d'autres cieux.

Là, sur chaque souffrance, un dictame ineffable
Répand la vie et la beauté ;
Là vous pourrez briser les langes de la fable
Pour grandir dans la vérité.

Là vous connaîtrez mieux le sens caché des choses,
Et mieux les mystères humains,
Et pourquoi nous trouvons tant d'épines aux roses,
Tant de ronces sur nos chemins.

Digitized by Google

N'oubliez pas surtout, parmi ces fleurs divines,
Celle qui s'abreuve de pleurs :
C'est la mélancolie, amante des ruines,
C'est la volupté des douleurs.

Celui que vous pleurez et que la France pleure
A cueilli, le premier de tous,
Cette fleur de la tombe et de la dernière heure,
Et dont les parfums sont si doux.

Comme le pélican, pensif, le long des grèves,
Il s'emplissait d'afflictions,
Et de son propre sang il nourrissait des rêves,
Immortelles créations.

Que de fois, jeune encore, avant que l'Amérique
Eût reçu ce noble banni,
Assis sur les rochers de la sombre Armorique,
Son œil plongea dans l'infini !

Il aimait l'Océan et les flots en écumes;
Ses tristesses étaient sans fond;
La mer semblait jeter toutes ses amertumes
Dans ce cœur comme elle profond.

C'est là, dans ces torrents, qu'ont été retrempées
Ces grandes âmes de héros,
De guerriers inconnus aux vieilles épopées,
Martyrs, vainqueurs de leurs bourreaux.

Digitized by Google

Ah! c'est qu'il sut domptèr sa propre véhémence;
C'est que ses ongles de lion,
Doux au faible, s'ouvraient devant la violence,
Sublimes de rébellion.

Sa pensée habitait les sphères les plus hautes;
Premier ministre, ambassadeur,
Il n'en descendait point, et tout, jusqu'à ses fautes,
Porta le sceau de sa grandeur.

A plus d'un crime heureux sa voix fut importune;
Ce Caton des partis vaincus,
Comme on sert le bonheur, cultivait l'infortune,
Et gardait les espoirs déçus.

Il laissa des faveurs le champ toujours inculte;
Après le ciel et la beauté,
Deux idoles, surtout, disputèrent son culte,
L'honneur avec la liberté!

A ces Dieux de famille il sut être fidèle;
Ils étaient son frère et sa sœur:
De l'un, jusqu'à la mort, il resta le modèle,
Et de l'autre le défenseur.

Mais sur l'autel des rois ces vertus consumées
N'obtenaient qu'un bien froid retour;
Ses écrits tout-puissants leur valaient des armées,
Et ne gagnaient point leur amour.

Digitized by Google

Eh bien, sois consolé ! Le souverain suprême
Un jour te vengera des rois ;
Le peuple triomphant, en triomphe toi-même
Te portera sur son pavois.

Et pourtant dans ses bras la faveur qui t'enlace
Ne pourra point te retenir :
Le Poëte est peu fait pour la gloire qui passe ;
Son règne, à lui, c'est l'avenir.

L'avenir !... Dieu parfois convie à cette fête
Des rois d'un jour, fils des hasards ;
Mais des siècles sans fin dont ils font la conquête,
Les Homères sont les Césars.

Comme eux tu régneras ; et quoique ton génie
Se dérobe au rhythme des cieux,
Ta voix avec tant d'art épanche l'harmonie
Qu'on croit ouïr parler les Dieux.

On dit qu'à ton déclin, comme l'oracle antique,
Gardant un silence sacré,
Ta lèvre ne s'ouvrait qu'à l'esprit fatidique
Dont le ciel t'avait pénétré.

Et le vulgaire, épris d'un langage frivole,
A peine comprenait le tien ;
Il aimait mieux jouer au mot léger qui vole
Que de garder ton entretien.

Digitized by Google

O Peuple ami du bruit, il est des voix intimes !
Tout grand cœur a son gouffre amer;
Plus ce gouffre est profond, plus ses cris sont sublimes :
Le génie est comme la mer.

Ah ! quand viendra le jour où, nos gloires insignes
Nous trouvant plus hospitaliers,
Nous pourrons tous ouïr les aigles et les cygnes
Ainsi que des Dieux familiers !

Ce jour brillera-t-il ? Pour les peuples encore
Sera-t-il bien lent à venir ?
Nos révolutions seraient-elles l'aurore
D'où sortira cet avenir ?

Mais quel que soit le sort que le ciel nous prépare,
O toi, qui fus Châteaubriand,
Tu resteras toujours, dans nos nuits, comme un phare,
Dans nos jours comme l'Orient.

Dors en paix, ombre auguste, au bruit de la tempête ;
Laisse-toi bercer dans ses plis ;
Comme la vague émue écoute la mouette
Et le chant plaintif des courlis.

L'oubli ne fera point sur ton roc solitaire
Monter son flot audacieux ;
L'ancre que tu jetas plonge au fond de la terre,
Et ses anneaux touchent aux cieux.

Digitized by Google

LE CHANT DES ORGUES,

ODE

Présentée au Concours ;

Par M. Prosper BLANCHEMAIN, Avocat, de Paris.

Hosanna in excelsis Deo !

Silence dans la nef ! Le soleil d'occident
Vers l'horizon pourpré s'incline,
Et son disque d'or illumine
La rosace qui luit ainsi qu'un œil ardent.
Peuple ! prêtres ! vous tous, enfants de la prière,
Laissez quelques instants les cantiques sacrés,
Par les derniers échos vaguement murmurés,
S'endormir dans le sanctuaire.

Silence ! entendez-vous comme en nos cœurs troublés
Un vague prélude circule,
Pareil au vent du crépuscule
Qui court mélancolique et pleure dans les blés ?
C'est l'orgue qui répond à des mains palpitantes ;
Sa voix s'enfle, grandit, et soudain, jusqu'aux cieux,
Sous l'effort cadencé des doigts mélodieux,
Jaillit en notes éclatantes.

Digitized by Google

Ecoutez ! écoutez ! c'est le souffle de Dieu
Qui descend à travers l'espace,
Dans les splendeurs de la rosace,
Rayon divin formé de musique et de feu.
Les grands tubes d'argent ont une âme, un génie ;
Ils vibrent tour à tour, éclatent à la fois ;
Chacun naît pour chanter, chacun prend une voix
Et respire son harmonie.

C'est le gémissement des fougueux aquilons
Agitant la forêt profonde ;
Le tonnerre qui roule et gronde,
Par les monts répété de vallons en vallons.
Ce sont des cris, des pleurs, des cantiques d'ivresse,
Des hymnes palpitants d'amour et de terreur,
Des soupirs à la fois pleins d'une sainte horreur
Et d'une indicible tendresse.

Chantez ! échos du ciel, voix d'espoir et d'amour !
Et toi, qui réveillas l'aurore,
O musique, murmure encore
Pour bercer la nature et fermer l'œil du jour !
Tes sublimes concerts donnent l'essor à l'âme :
Elle frémit, s'élance, et, du pied de l'autel,
Dans des flots d'harmonie et d'encens, jusqu'au ciel
Monte avec ses ailes de flamme.

C'est alors qu'une sainte et pure vision
Inonde le cœur du poëte ;
Sous ses doigts la harpe inquiète
Frémit, comme autrefois le kinnor de Sion,

Digitized by Google

Quand des fils de Jacob il annonçait les fêtes,
Quand le temple s'ouvrait à l'arche du vrai Dieu,
Quand Eloïm parlait, et que sa voix de feu
Brûlait la bouche des Prophètes.

Or j'entendais un bruit, comme les grandes eaux
Se brisant aux rocs de la plage ;
La sueur baignait mon visage,
Et je sentais courir le frisson dans mes os.
Tantôt l'orgue roulait sa note monotone,
Tantôt rauque il enflait ses trompettes d'airain ;
Et mon cœur palpitait, comme un voile de lin
Agité par le vent d'automne.

Soudain tout expirait.... Alors de doux accents,
Hymnes d'amour et de mystère,
Et tels que jamais sur la terre
Souffle embaumé de fleurs ne parfuma nos sens,
Echos lointains du ciel et de ses divins charmes,
Semblaient percer l'espace et rayonner sur nous ;
Je me sentais faiblir, je tombais à genoux,
Et mes yeux se mouillaient de larmes.

Salut, trône de Dieu, demeures des élus,
Gloires de la vie éternelle !
Salut, Sion, cité nouvelle !
Divin parvis ouvert au juste qui n'est plus !
Je vois les Séraphins aux ailes flamboyantes
Toucher les cordes d'or des harpes de saphir ;
La vapeur des parfums d'Ecbatane et d'Ophir
Monte en colonnes ondoyantes.

Digitized by Google

L'éternel Hosanna résonne dans les airs ;
Le monde a tremblé dans l'espace.....
Il vient ! c'est lui ! c'est Dieu qui passe,
En étendant la main d'en haut sur l'univers.
Les Chérubins courbés comme au vent les pervenches,
Enivrés d'un bonheur qui ne finira pas,
Contemplent en tremblant la trace de ses pas,
A l'ombre de leurs ailes blanches.

Hosanna ! gloire à vous, Dieu tout-puissant !... Et toi,
Musique, voix des espérances,
Consolatrice des souffrances,
Echo d'une autre vie en qui nous avons foi,
Répands sur nous l'éclat de ta sainte auréole ;
Viens ! viens, âme nouvelle, en nos âmes vibrer,
Prodiguant tes soupirs qui nous font tant pleurer
Et ton doux chant qui nous console.

Gloire à Dieu !..... Mais déjà tous les chants ont cessé.
Dans la nef aux sombres ogives,
De l'orgue les notes plaintives
Roulent en s'éteignant comme un cri du passé.
Sous le portail ouvert le peuple à flots s'écoule ;
La vision s'efface, et je ne vois aux cieux
Que le dernier rayon, glissant silencieux
Sur les fronts courbés de la foule.

Digitized by Google

A CHATEAUBRIAND,

POËME

Qui a obtenu un Souci réservé ;

Par M. A. DUFOUR, de Lectoure.

Histoire, Poésie, il joint du pied vos cimes !
V. Hugo.

Muses, qui pleurez-vous ?
— Châteaubriand n'est plus !
De notre illustre fils les jours sont révolus.
Dieu l'a pris en pitié : ce radieux génie
Nourrissait dans son âme une angoisse infinie,
Et ce cœur généreux, fatigué de gémir,
Aux bords de l'Atlantique est allé s'endormir...

— Eh bien, puisqu'il repose, évoquons sa grande ombre !
Et si le ciel est noir, si l'avenir est sombre,
O Muses, laissez-moi, remontant le passé,
Méditer les splendeurs de cet astre éclipsé ;
Laissez-moi contempler cette grande mémoire
Qui m'apparaît, avec sa couronne de gloire,
Et ce sublime front, de qui la majesté
Eclate de génie et d'immortalité !

Digitized by Google

Venez, ne pleurez plus! Tous les échos du monde
Vont répondre à nos chants... Cette douleur profonde
Muses, bannissez-la, sa tombe est un autel!
Chantons, il n'est pas mort, car il est immortel...

I.

Châteaubriand, toi l'aigle aux rayonnantes ailes,
Toi qui pris ton essor vers des routes nouvelles,
Toi qui sus ici-bas, chantre mélodieux,
Monter ta harpe d'or sur le mode des cieux,
Et de ses sons divins ravissant nos oreilles,
Du culte du Seigneur célébrer les merveilles;
Enivré de ces chants qui nous font tressaillir,
Brillants éclairs qu'un Dieu de ton front fit jaillir,
O grand homme! je viens, dans un tardif délire,
A tes pieds un instant faire vibrer ma lyre.
Pardonne à ses accents s'ils n'ont rien d'inspiré;
Dieu reçoit le plus humble à l'autel révéré.....

Dans quel monde choisir? Par où prendre ta vie?
Combien avec amour au loin je l'ai suivie,
Soit que, du sol natal quittant les doux vallons,
Elle livrât sa voile aux sombres aquilons,
Soit que, rentrée au port, d'une mer ténébreuse
Elle pût contempler l'étendue orageuse:
Hélas! printemps, soleils, d'abord semblaient si beaux,
Et je trouve des jours parsemés de tombeaux (1)!...

(1) » Mon frère ne vint point en Bretagne, et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune femme pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial... De dix enfants que nous avons été, nous ne restons plus que trois. Ma mère est morte de douleur; les cendres de mon père ont été jetées au vent. » — *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Digitized by Google

Tu partis... De nos bords fuyant la terre antique,
Ta pensée, à travers les flots de l'Atlantique,
Dans un monde naissant, à nos yeux éperdus
S'en allait découvrir des trésors inconnus.
Pour apaiser l'ardeur de ses inquiétudes,
Ta Muse visita les grandes solitudes,
Exhalant, dans le calme et la paix des déserts,
Ses inspirations en sublimes concerts.
Tu traversais, ravi, cette riche nature,
Ces torrents de parfums, ces mondes de verdure;
Tu troublais de tes pas, d'ivresse transporté (1),
De ces vierges forêts l'antique majesté.
Des sauvages errants dans les vertes savanes
Tu suivis au désert les mornes caravanes:
Associant ta lyre à leurs tristes douleurs,
Des pauvres exilés tu chantas les malheurs (2);
Rompant le même pain, partageant leur misère,
Tu dormis avec eux sur la natte étrangère,
Tu vécus de leur vie, — et la blanche Atala
A ta Muse charmée alors se révéla.

II.

Il fallut revenir.... Mais quels éclats de foudre!
L'autel était brisé, le trône était en poudre,

(1) « Lorsque je me trouvai dans les bois qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse. Je ne suivais aucune route; j'allais d'arbre en arbre, à droite et à gauche indifféremment, me disant en moi-même: « Ici plus de chemins à suivre, plus de villes, » plus d'étroites maisons, plus de présidents, de républiques, de » rois..... » Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création, telle qu'elle sortit des mains de Dieu! » — *Voyage en Amérique.*

(2) *Les Natchez.*

Digitized by Google

Dieu n'avait plus de temple, et le Roi, saint Martyr,
Pour l'éternel royaume était près de partir !...
De la destruction l'haleine meurtrière
Dans les champs de la mort couchait la France entière,
Et, ne connaissant plus ses enfants malheureux,
La patrie expirait dans un carnage affreux.....

Alors, n'espérant plus de cette France aimée,
Couvert du sang des tiens, l'âme en deuil, abîmée,
Tu voulus, désolé, vaincu, loin de son ciel
De ton amer calice aller vider le fiel.
Traînant dans la misère une vie expirante,
Tu défendais encor la royauté mourante !
Et quand le front royal eut subi son destin,
L'Angleterre te vit, pauvre, souffrant la faim (1),
Excitant la pitié sous le nom de tes pères,
Toi, plaintif exilé, qu'en des jours plus prospères
Elle devait revoir pompeux ambassadeur,
Et tout éblouissant de gloire et de splendeur...

Puis ton sort t'entraîna vers la douce Italie,
Beauté mélancolique et de charme remplie ;
Tu vis Rome éternelle, antique monument,
Où la voix du passé pleure si tristement.

---

(1) « Mes fonds s'épuisaient. Nous diminuâmes la ration de vivres, comme sur un vaisseau lorsque la traversée se prolonge. Cette diète rigoureuse jointe au travail, échauffait ma poitrine malade. La faim me dévorait ; j'étais brûlant ; le sommeil m'avait fui ; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau ; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulangers, mon tourment était horrible. Par une rude soirée d'hiver, je restai deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées, avalant des yeux tout ce que je voyais... » — *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Digitized by Google

Hélas ! le deuil aussi planait sur ses collines ;
Ses champs étaient déserts, ses Muses orphelines ;
L'ombre voilait son front ; ses autels insultés (1)
Comme au temps des Césars étaient persécutés ;
Muette, dans ses fers elle était endormie !
Alors tu t'écriais, semblable à Jérémie :
« La reine des cités a perdu sa splendeur !
» O Rome, qu'as-tu fait de ta vieille grandeur ?
» Foudre, où sont tes éclairs ? Volcan, où sont tes laves ?
» O maîtresse du monde, où donc sont tes esclaves !!.. »

III.

Lorsque, épuisée enfin par ses affreux complots,
La hideuse anarchie eut retiré ses flots,
Toute saignante encor tu pus revoir la France ;
Mais tu portais un baume à sa longue souffrance !
Abreuvés dès longtemps d'amertume et de fiel,
Les cœurs ne savaient plus prier le Roi du ciel :
Toi, tu le fis aimer en le faisant connaître !
Son culte périssait, et tu le fis renaître.
Une mère, à tes yeux, du fond de son tombeau (2),
Fit briller de la foi le céleste flambeau !

---

(1) Allusion aux malheurs de l'Eglise sous le règne de Pie VI.

(2) « Le souvenir de mes égarements répandit sur les derniers jours de ma mère une grande amertume ; elle chargea en mourant une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé..... L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles me désespéra : s'il m'eût été possible d'anéantir l'*Essai*, je l'aurais fait sans hésiter. Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon premier ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du Christianisme*... Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru. » — Première préface du *Génie du Christianisme*, et *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Digitized by Google

Apparaissant soudain dans une nuit profonde,
L'éclair de ton génie illumina le monde.
Oui, ce cri généreux, la France l'entendit,
Et par un cri d'amour elle te répondit.
Gloire à toi dans ces jours d'espérances nouvelles,
Car tu pris, pour chanter, les lyres éternelles !
Toute empreinte du Dieu qui pour nous vint mourir,
Ton œuvre en lui doit vivre, et ne saurait périr !...

Et déjà tu planais sur une haute cime,
Tu régnais ! mais ton front qui s'élevait sublime
Heurta Napoléon, cet homme aux grands destins,
Qui des bourreaux du moins arrêta les festins.
Oh ! c'est que vous étiez tous deux de noble race,
Et c'est qu'il vous fallait à tous deux trop de place,
Il vous fallait trop d'air et trop de liberté,
Pour respirer ensemble en la même cité !
D'ailleurs, de tant d'éclat s'il fit briller nos armes,
Cette gloire à tes yeux nous coûtait trop de larmes ;
Et, ne pouvant calmer tes douleurs qu'en fuyant,
Tu déployas ton vol vers le bel Orient.
Ta voix sut, en passant sur ses plaines fertiles,
Réveiller en sursaut l'écho des Thermopyles (1),
Puis sur Jérusalem, la ville des douleurs,
Ta Muse pèlerine alla porter ses pleurs...
Ainsi, te promenant de ruine en ruine,
Tu trouvais Rome esclave et Sion orpheline :

---

(1) « Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi ; je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! » — *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Digitized by Google

« Hélas ! Jérusalem ; hélas ! triste Sion,
» Sur ta tête a passé la désolation (1), »
Disais-tu : « L'herbe croît au sein de tes murailles,
» Et tu sembles traîner tes propres funérailles,
» Depuis le jour funèbre où ton sol frémissant
» Fut marqué pour jamais d'une tache de sang !!! »

Ainsi tu saluais la ville expiatoire
Où la mort remporta sa plus grande victoire,
Et, triste, tu montas au tombeau du Sauveur.
Quelle brûlante ivresse, alors, quelle ferveur
Vint embraser ton âme ! Oh, cette heure infinie
Jusqu'aux larmes, sans doute, ébranla ton génie !
Sans doute tu compris dans ce lieu solennel
L'insondable trépas du Fils de l'Éternel !
Pleinement absorbé dans ce profond mystère,
Un instant tu parlas avec Dieu sur la terre,
Et, tout illuminé des foudres du Sina,
Le feu divin dès lors sur ton front rayonna !...

Là, réveillant pour toi les usages antiques (2),
Frère de Duguesclin, sous les sacrés portiques,

---

(1) « C'est là que le Prophète fit entendre ses Lamentations. Elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée : « Comment » cette ville, si pleine de peuple, est-elle maintenant solitaire et dé- » serte ? La maîtresse des nations est devenue comme veuve : les rues » de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses » solennités ; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres ne font que » gémir, ses vierges sont défigurées de douleur, et elle est plongée » dans l'amertume. » — *Itinéraire.*

(2) « Tous les frères formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni creator*, le Gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du Saint Sépulcre les éperons et l'épée de

Digitized by Google

Sur cette tombe illustre, au pied du saint pilier,
Le prêtre du Seigneur te sacra chevalier.
Trois fois il te toucha de cette forte épée
Qui du sang ottoman si souvent fut trempée,
Et, sentant moins le poids de tes chagrins amers,
Tu repris ton sillon sur la route des mers.....

Et puis tu vis les lieux où Didon malheureuse (1);
Exhalait, en mourant, sa plainte douloureuse;
Tu vis le lit funèbre où le plus saint des rois (2)
Expira sur la cendre en défendant la croix;

Godefroy de Bouillon. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée en me donnant l'accolade... Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus; mais cette cérémonie ne pouvait être tout-à-fait vaine : j'étais Français, Godefroy de Bouillon était Français; ses vieilles armes, en me touchant, m'avaient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. » — *Itinéraire.*

(1) « Tel est le privilége du génie, que les poétiques malheurs de Didon sont devenus une partie de la gloire de Carthage. A la vue des ruines de cette cité, on cherche les ruines du bûcher funèbre; on croit entendre les imprécations d'une femme abandonnée. On admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination dans des lieux remplis des plus grands souvenirs de l'histoire. » — *Itinéraire.*

(2) « La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux aux pieds de son lit pour recevoir le saint viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme, dans cette dernière communion. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés au ciel. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint temple, » et son âme s'envola dans le saint temple qu'il était digne d'habiter. » — *Itinéraire.*

Digitized by Google

Tu fus redemander aux palais de l'Espagne
Le tendre Aben-Hamet et sa douce compagne,
Et l'antique Alhambra, qui frémit sous tes pas,
Des Maures valeureux te conta le trépas...

IV.

Mais l'Empire passait : — ivre de ses conquêtes,
Lorsque des souverains il eut courbé les têtes,
Après qu'il eut pétri de sa puissante main
Les peuples palpitants sous ce bras surhumain,
Tout à coup, au milieu d'une horrible mêlée,
Se relevant un jour, l'Europe amoncelée
Croula sur l'Empereur, — et, le voyant vaincu,
Enfin elle enchaîna le colosse abattu!

Oui, lui qui foudroyait les trônes de la terre,
On l'enterra vivant, au bruit de son tonnerre ;
Et les rois, de terreur encore tout haletants,
Trouvaient que pour mourir il mettait trop de temps (1)..

Et toi, quand ce géant, dont la grande mémoire
Nous éblouit encor, comme un soleil de gloire,
Sur un rocher désert eut accompli ses jours,
Rayonnant de génie et grandissant toujours,
Projetant sur les rois ta splendide auréole,
Tu fis dans leurs conseils retentir ta parole.

---

(1) « Jeté au milieu des mers où le Camoëns plaça le génie des tempêtes, Bonaparte ne peut se remuer sur son rocher sans que nous ne soyons avertis de son mouvement par une secousse. Sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique, forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé. » — Châteaubriand, Polémique, 1818.

Digitized by Google

La France contemplait avec ravissement
Une étoile si belle à son beau firmament!...
Ministre glorieux, toujours de la patrie
L'honneur, l'honneur sacré fut ton idolâtrie,
Et devant l'étranger, jaloux de sa grandeur,
Ta gloire de son nom rehaussait la splendeur.
Puis chez les potentats envoyé de la France,
Tu ne souffris jamais qu'on lui fît une offense!
Soleil qui sur le monde épandait ses rayons,
Elle était la première au rang des nations...

Mais déjà ton oreille entend gronder l'orage,
Des trônes ébranlés tu pressens le naufrage;
D'un regard prophétique embrassant l'avenir,
Tu nous prédis ces jours que nous voyons venir:
L'Europe tout entière, au sein de la tourmente,
Bouleversée, ainsi qu'une mer écumante,
Et la démocratie (1) effrayant à la fois
De ses flots débordés les peuples et les rois...
Incorruptible appui du trône héréditaire,
Pour sauver de l'abîme un pouvoir séculaire,
Alors ta grande voix fit entendre ses cris;
Mais tu crias en vain, tu ne fus pas compris...

Depuis, environné d'ombre et de solitude,
Des destins éternels faisant ta seule étude,
Et ramenant ta Muse au parvis du saint lieu,

---

(1) Cette démocratie dont M. Guizot a dit récemment: « Le chaos se cache aujourd'hui sous un mot: Démocratie. »

Digitized by Google

Tu n'eus plus de soupirs et d'amour que pour Dieu (1).
Mais parfois cependant, triste et mélancolique,
Ton luth, se réveillant, sur un ton prophétique
Nous adressait encor de magiques accents,
Et la gloire et l'honneur couronnaient tes vieux ans ;
Lorsque, en ces tristes jours où Paris plein d'alarmes
Pour pleurer ses malheurs n'eut pas assez de larmes,
Joyeuse de quitter un monde soucieux,
Ton âme avec transport s'envola vers les cieux !...

V.

Ah! pleurez, elle a fui, cette lyre céleste;
Muses, pleurez encore, hélas! il ne vous reste
Que d'éternels regrets; — désormais son flambeau
Ne brille plus pour nous qu'au delà du tombeau!
Mais lorsque, pèlerin de la terre et de l'onde,
On foula de ses pas tous les chemins du monde,
Lorsque, pour soutenir d'impérissables droits,
On dit la vérité même en face des rois,

---

(1) *A M. Clausel de Coussergues.* — Paris, 26 novembre 1841.

« Ce que c'est que de vieillir et de souffrir, mon très-cher ami!... la protestation de votre ancienne amitié est très-lisible; moi je pourrai signer à peine au bas de la mienne le nom d'un homme qui vous sera devoué jusqu'à son dernier soupir. La goutte et les années m'ont saisi les mains, et je puis à peine marcher. Ah! si je pouvais du moins aller vous voir dans vos montagnes, avec quelle ardeur et quelle foi je prierais dans la sainte chapelle du trappiste! Je n'ai plus mes ouvrages; je ne m'occupe plus de rien, sinon de mourir bientôt. Le voyage a été très-long, et je suis las... Quant à la politique, je ne m'en occupe plus; vous savez que je ne crois plus qu'en la religion : Jésus-Christ est désormais mon unique et seul maître. Adieu, mon cher ami! je finis cette lettre presque en pleurant; mais les chrétiens ne se quittent que pour se retrouver.

Votre vieil ami, CHATEAUBRIAND. »

Digitized by Google

Lorsqu'à notre beau ciel, sans laisser un nuage,
D'un sillon de lumière on marqua son passage,
Lorsque, épuisant sa vie en combats éclatants,
Pour l'honneur de la France on lutta cinquante ans,
Lorsque au temps sacrilége, au temps de frénésie,
On fit du nom de Dieu vibrer la poésie,
Et lorsqu'on fut le seul qui sans trembler l'osa,
On se repose alors, car Dieu se reposa.....

Ainsi repose-toi dans ta tombe isolée!
Le vent des mers viendra battre ton mausolée,
Et caressant ton ombre errante au sein des nuits,
De ses gémissements bercera tes ennuis...
Et la tempête avec ses plaintes infinies,
Te redira souvent ces sombres harmonies,
Et ces grondements sourds, et ces bruits mugissants
Dont ton âme aspirait les sublimes accents...
Ce sépulcre de pierre où tu viens de descendre
Avec fidélité conservera ta cendre;
Chaque siècle, en passant, viendra sur cet autel
Offrir à ta mémoire un tribut immortel...
Un jour, le pèlerin des flots de l'Atlantique
Descendu sur les bords de ta chère Armorique,
Voulant te rendre hommage une dernière fois,
Ira s'agenouiller à l'ombre de ta croix.
Puis, de son cœur trop plein pour apaiser l'orage,
Il baignera de pleurs cet antique rivage;
Lui qui te vit si grand, lui qui te vit si beau,
Il te méditera couché dans le tombeau....
« Flots des mers, dira-t-il, contez-moi son histoire! »
Et les vents et les flots lui chanteront ta gloire!

Digitized by Google

Et lorsque, avec douleur s'arrachant de ces lieux,
Il t'aura dit cent fois ses suprêmes adieux,
Il s'en ira, criant : « J'ai mesuré sa tombe!
» J'ai vu ce grand cercueil devant qui le front tombe,
» Solitaire sépulcre, asile de géant,
» Seul digne de garder toujours Châteaubriand! »...

Digitized by Google

MISSION ACTUELLE DU POËTE.

A M. DE PANAT,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX;

EPITRE

Qui a remporté le Prix;

Par M. RICHARD BAUDIN, Professeur de Rhétorique au Collége de Dôle (Jura).

Pourquoi se taisent-ils, ces poëtes aimés
que nous étions heureux de couronner?
M. DE PANAT, Rapport de 1848.

Defodit ecce domum latro, dùm tu dulcia grati
Munera Falernæ, tu Phyllidos oscula dicis.

QUAND la tempête éclate, et secoue avec rage
La barque sur les flots, le doux nid sous l'ombrage,
Et que, luttant entre eux, les bruyants aquilons
De longs mugissements ébranlent les vallons;
Quand des flèches de feu, sillonnant l'étendue,
Frappent d'un morne effroi la nature éperdue;
L'oiseau qui, sur la branche, à l'aube d'un beau jour,
S'enivrait de chansons, de lumière et d'amour,
Se cachant tout à coup dans la forêt profonde,
Craint de mêler sa voix à la foudre qui gronde.
Moi, quel que soit l'ennui de nos temps orageux,
Je n'ai pas déserté vos poétiques Jeux;

Digitized by Google

Etrangère aux partis qui déchirent la France,
Non moins qu'au souvenir, fidèle à l'espérance,
Ma Muse se ranime et s'apprête au combat.
Amoureux de vos Fleurs et de leur pur éclat,
Je m'abandonne au Dieu dont le souffle m'inspire:
Jamais, quoique vaincu, je n'ai brisé ma lyre;
L'athlète renversé se relève... et, plus fort,
Sait emporter le prix par un suprême effort!

Et pourquoi, maintenant que retentit l'orage,
Irais-je comprimer, poëte sans courage,
Le vol de ma pensée et l'essor de mes vers?
Dieu d'un coup imprévu fait trembler l'univers;
Les rois que la tempête a touchés de son aile,
Ne peuvent raffermir le trône qui chancelle:
Les uns que la fortune est prompte à décevoir,
Ramassent dans le sang un reste de pouvoir;
Plus rudement battus du vent de la colère,
D'autres sont emportés sur la rive étrangère:
Pour échapper à l'aigle, on étouffe l'aiglon;
L'enfant même est proscrit, coupable d'être un nom!
La royauté périt: lorsque, épuisé par l'âge,
Le chêne ne peut plus sous un vaste feuillage,
A l'heure où le soleil embrase les coteaux,
Défendre de ses feux et pasteurs et troupeaux;
Quand ses branches ne sont que d'informes ruines;
Le fer du bûcheron attaque ses racines:
Les oiseaux qui chantaient dans ses rameaux touffus,
Des nids qu'il a cachés ne se souviennent plus.
Sous la hache du temps ainsi les rois succombent.
Qu'un vil flatteur du peuple insulte à ceux qui tombent!

Digitized by Google

Moi, quel que soit le vent qui souffle à l'horizon,
De préjugés haineux j'ai sauvé ma raison;
Je n'ai rien déchiré de notre vieille histoire,
Et sous quelque drapeau que s'abrite la gloire,
Je l'aime, j'en suis fier, — et, fidèle à mon cœur,
Sans flétrir le vaincu, j'embrasse le vainqueur.

C'est surtout dans ce temps d'orgueil et de délire,
Qu'une tâche sublime est échue à la lyre:
Adieu les longs sommeils et les joyeux destins,
Les myrtes enlacés aux roses des festins,
Le charmant abandon des grâces demi-nues,
Sous les tilleuls fleuris les danses ingénues,
L'élégie où l'amour, mêlant le rire aux pleurs,
Redit les frais baisers et les molles douleurs,
Et ces riens délicats, ces ravissants caprices,
Où l'inspiration se joue avec délices!
Les vers trempés de miel charment les jours heureux:
Nous, enfants éplorés d'un siècle désastreux,
Témoins de ces combats où s'égorgent des frères,
Nous devons invoquer des Muses plus austères,
Et, pour vaincre le mal, pour abattre l'erreur,
Ceindre nos reins de force et nos chants de vigueur.
Et qui pourrait, couché sous le mobile ombrage,
Poëte indifférent aux malheurs de notre âge,
Faire jaillir, au bruit d'une folle chanson,
Le Cécube embaumé des flancs de sa prison,
Et, mêlant sans pudeur les éclats de la joie
Aux sanglots des cités qu'un bronze ardent foudroie,
Oublier qu'il est homme, et que le sang humain
Coule à flots — quand la coupe étincelle en sa main?

Digitized by Google

Qui pourrait, détachant sa barque de la rive,
Livrer aux frais zéphyrs la voile fugitive,
Et, mollement bercé par le flot assoupli,
Rêvant à la beauté dont son cœur est rempli,
Soit qu'il chante Cynthie, Elvire, Éléonore,
Répéter aux échos le doux nom qu'il adore;
Et, s'isolant dans soi, ne rechercher, ne voir
Qu'un plaisir dans les vers, et jamais un devoir;
Comme si, démentant sa céleste origine,
La Muse n'était plus cette vierge divine
Qui, sur les monts de Thrace ou dans les champs gaulois,
Pliait l'homme sauvage au frein sacré des lois!

Non, c'est trop rabaisser le rôle des Poëtes:
Ressuscitons plutôt ces antiques prophètes,
Qui, la harpe à la main, faisant parler les cieux,
Rappelaient Israël au culte des aïeux;
Qui, sans craindre des mains avides de rapines,
Annonçaient dans Juda les vengeances divines,
Et savaient démasquer ces hardis imposteurs
Dont les conseils pervers, les oracles flatteurs,
Egarant peuple et roi dans les routes du crime,
Les menaient, les poussaient au plus profond abîme.
Ah! si Jérusalem, loin de les rejeter,
Comme autrefois Ninive, eût pu les écouter;
Si son peuple, séduit par la voix des faux sages,
N'eût pas au Dieu vivant dénié ses hommages;
S'il avait pu, rompant tout pacte avec le mal,
Renverser les autels élevés à Baal;
Sion restait debout! — Les tribus éplorées,
N'auraient pas, pour servir aux lointaines contrées,

Digitized by Google

Comme un troupeau qu'enlève un vainqueur inhumain,
Quitté les champs bénis où coule le Jourdain,
Ni, suspendant la harpe aux saules de l'Euphrate,
Laissé tomber leurs pleurs sur une terre ingrate!

Nous avons nous aussi nos prophètes menteurs,
De la foule ignorante assidus corrupteurs;
Gonflés d'un fol orgueil et nourris de blasphèmes,
Sur nos mauvais penchants ils fondent leurs systèmes;
Otant Dieu de ce monde et l'âme de ce corps,
Pour hâter notre chute ils redoublent d'efforts.
De nos antiques mœurs l'aspect les importune;
Et rassemblant le peuple au pied de leur tribune,
Ils prêchent la révolte en montrant le bonheur,
Fruit défendu qui pend à l'arbre tentateur.
Pareils à ce serpent dont la voix caressante
Fit dans un piége affreux tomber Eve innocente,
Ils ne seront contents que si l'homme, emporté
Par l'aveugle désir de la félicité,
Pour cueillir ici-bas le doux fruit qu'il envie,
Abandonne son droit à l'éternelle vie,
Et croit, de sa raison éteignant le flambeau,
Livrer, vil animal, tout son être au tombeau!
Leurs complots impunis troublent l'Europe entière;
Déjà leur bras plus fort défait pierre par pierre
Du temple social l'édifice ébranlé.
L'épouvante s'assied au foyer désolé:
On craint de retourner à ce temps déplorable,
Où, si nous en croyons les récits de la fable,
L'homme, ne connaissant ni Dieu, ni mœurs, ni lois,
Comme une bête fauve, errait au fond des bois!

Digitized by Google

Ils arment, ouvrant l'outre à d'aveugles colères,
Français contre Français et frères contre frères.
Qu'importe des bras teints dans le sang fraternel,
Si, vainqueurs du bon sens et de l'ordre éternel,
Si, de la barbarie épaississant les ombres,
Ils peuvent à la fin, debout sur des décombres,
Au nom d'une impossible ou fausse égalité,
Abolir la famille et la propriété,
Et, pour dégrader Dieu dans sa plus noble image,
Bientôt borner nos droits au droit... de pâturage !

Non, Dieu les confondra; Dieu ne permettra pas
Que le monde moral, croulant avec fracas,
S'abîme sous les coups d'un stupide barbare.
Le mal qu'un siècle fait, un autre le répare.
Dieu protége la France, il saura la sauver;
Et qui donc détruirait ce qu'il veut conserver ?
Liens sacrés du sang, rien ne pourra vous rompre !
Doux charme du foyer, ils peuvent te corrompre;
T'anéantir, jamais ! — tu dates de l'Eden.
Qui voudrait échanger le chaste et noble hymen
Que le Christ a béni, que la vertu féconde,
Contre ces nœuds formés par un instinct immonde ?
Tant que l'âme ici-bas se souviendra des cieux,
C'est au pied des autels que la vierge aux doux yeux,
Fleur longtemps cultivée à l'ombre de sa mère,
Prête à suivre partout l'époux qu'elle préfère,
Belle de son bonheur, de son charmant émoi,
Par d'éternels serments engagera sa foi.
Bien fou qui s'est flatté de vaincre la nature !
Tant que l'oiseau, cachant son nid sous la verdure,

Digitized by Google

Y couvera ses œufs, tendres fruits de l'amour,
A l'abri du soleil et du bec de l'autour;
Tant qu'aux petits, dormant sous l'aile maternelle,
Ses soins apporteront ou la graine nouvelle,
Ou la mouche au corset frappé d'or et d'azur;
Triomphant des complots du communisme impur,
La famille vivra! — Le foyer domestique,
Quelque changeant que soit l'horizon politique,
Imprenable rempart de la société,
Ne peut périr un jour qu'avec l'humanité!
Oui, sauvés des terreurs d'un suprême naufrage,
Nous pourrons à nos fils transmettre l'héritage
Reçu de nos aïeux, accru de nos labeurs:
Car ils disparaîtront ces vains réformateurs,
Dont l'esprit aveuglé, l'ignorance hautaine,
N'ont pas vu que le fonds de la nature humaine,
C'est l'amour ombrageux de notre liberté,
C'est l'indomptable instinct de la propriété!
Grands ou fils d'affranchis, cet instinct nous domine.
Horace aimait-il moins sa maison de Sabine
Et son étroit enclos, que Plancus ses palais,
Ses blonds épis d'Enna, ses grappes de Calès,
Ses forêts de l'Algide et les gras pâturages
Où ses bœufs de Calabre erraient demi-sauvages?

Cependant l'avenir dans ses flancs ténébreux
Enferme la tempête et des périls affreux;
Sur ses vieux fondements l'édifice chancelle;
L'Europe s'épouvante; elle crie, elle appelle:
Poëtes, c'est l'instant d'élever notre voix.
Raffermir dans les cœurs l'autorité des lois,

Digitized by Google

Sauver la liberté que la licence opprime ;
Avec un soin pieux protéger la victime;
Sans craindre les méchants ni leur noire fureur,
Démasquer l'imposture et confondre l'erreur;
Rappeler à la foule, au peuple qui l'oublie,
La douce loi du Christ, cette loi qui relie
Le riche au Dieu sauveur, le pauvre au Dieu souffrant ;
Pour assoupir l'envie et son feu dévorant,
Montrer la foudre au front des cimes désolées,
Et le bonheur... caché dans les humbles vallées ;
A la foi la plus vive allumer son flambeau;
Ne porter que l'amour aux plis de son drapeau;
Et flétrir l'oppresseur, quelque nom qu'il revête:
Voilà la mission, la gloire du Poëte!

Digitized by Google

AU PEUPLE DE PARIS,

EPITRE

Présentée au Concours;

Par M. Paul JUILLERAT, de Paris.

Oui, tout pouvoir a des salaires
A jeter aux flatteurs qui lèchent ses genoux,
Et les courtisans populaires
Sont les plus serviles de tous.

Lamartine.

Peuple, assez d'écrivains d'humeur sombre et jalouse,
En haine de l'habit préconisent la blouse;
A la tribune, au club, Peuple, assez de parleurs
Mesurent tes besoins et tes désirs aux leurs;
Assez d'ambitieux, forts sur la théorie,
Tourmentent le progrès jusqu'à la barbarie;
Assez de sots rimeurs, en vers de nouvel an,
De tes droits méconnus grossissent le bilan.
Crier à l'arbitraire ainsi qu'au monopole,
Traiter impudemment tout ministre en Walpole,
Exciter tes penchants grossiers et paresseux,
Par l'intrigue imposer à tes suffrages ceux
Qui trament sourdement un projet équivoque;
Puis, au nom de l'amour fraternel qu'on invoque,
De la société faire avec art deux camps,
Celui des exploités, celui des trafiquants;

Digitized by Google

Du premier, qui manie et la pioche et la lime,
Proclamer l'héroïsme et la douceur sublime;
Démasquer faussement les vices du second,
Son égoïsme dur, son orgueil inféconds;
Avilir à la fois l'hôtel et la boutique,
Nommer l'assassinat devoir patriotique,
Faire de toute erreur marchandise et métier,
Sans cesse menacer en un langage altier
Du pillage nos biens, et du couteau nos nuques:
Telle est en résumé l'œuvre de ces eunuques.

Mais pour peu qu'il te reste encore de bon sens,
Tu pourras estimer ce qu'il vaut, leur encens.
A ce bon sens permets qu'aujourd'hui j'en appelle;
Laisse jusqu'à demain la brouette et la pelle;
Aussi bien, il fait nuit; les moineaux sur les toits
Se sont tous dit bonsoir dans leur gentil patois;
Le profil de la lune au couchant se découpe,
Et les femmes songeant à préparer la soupe,
Jusqu'à ce que l'eau chante et danse au bord des pots,
Dans les poêles de fonte attisent les copeaux.
Or donc, en attendant que le potage trempe,
Et tandis que, penchés au-dessus de la rampe,
Les enfants tapageurs qu'allèche le repas
Guettent avidement le retour des papas,
A ma sincérité qui ne sera pas mince
Daigne prêter l'oreille, ô Peuple! Sois bon prince,
Et surtout garde-toi de paraître fâché,
Si d'éloges mon style est très-peu panaché.

Depuis longtemps déjà, Peuple, tu te déranges;
Il semble que le vent des doctrines étranges

Digitized by Google

Ait sur ta tête calme avec rage soufflé.
Rien qu'à te voir parfois, tel qu'un torrent gonflé,
Déborder au milieu de la place publique;
Rien qu'au sinistre éclair de ton regard oblique,
Aux plis olympiens de ton front menaçant,
Rien qu'aux accents railleurs de ta voix rude, on sent
Que plus d'une idée âcre au dedans te vicie,
Et que, prompt à s'armer de ton impéritie,
Un ramas éhonté d'orgueilleux niveleurs,
Pour en tirer profit fait vibrer tes douleurs.

Quel changement! jadis tu fuyais l'utopiste,
Aujourd'hui tu consens à le suivre à la piste;
Tu travaillais jadis, et ne mendiais point;
Pour nous tendre la main ou nous montrer le poing,
A toute heure aujourd'hui tu descends dans la rue;
Et tandis que les bras manquent à la charrue,
Que pour tant de terrains encore improductifs
On réclame partout des laboureurs actifs,
Que plus d'un arbre meurt, que plus d'une racine
Sous les baisers ardents du soleil se calcine,
Et que plus d'une fleur se fane dans un coin
Faute d'un jardinier qui veuille en prendre soin,
Entre les quatre murs de quelque méchant bouge
Tu vas te faire, toi, soldat du drapeau rouge;
Plutôt que de gagner honnêtement ton pain,
Tu hantes les amis de Moret, de Pépin;
Tu viens, parodiant la coutume espagnole,
Sous nos balcons, le soir, chanter la carmagnole,
Ou, plus fou qu'un troupeau d'écoliers sans leurs pions,
En chœur, pierres en main, demander des lampions,

Digitized by Google

Prenant même au besoin ton fusil de calibre,
Pour mieux justifier ton nom de Peuple libre.
C'est l'idéal trouvé par tous tes courtisans.
Les fourbes ! ils devaient te nourrir de faisans
Plus truffés et plus gras qu'au rocher de Cancale ;
Te monter promptement une maison ducale,
Habiller de velours ton corps à moitié nu.
Ce qu'ils t'avaient promis, dis, te l'ont-ils tenu ?
Ont-ils, dans ce pays qu'ils prétendaient soumettre,
Fait du bonheur public hausser le thermomètre ?
Dis, ont-ils pu changer tes labeurs en plaisirs,
Ou rendre fructueux tes incessants loisirs ?
Dis, ont-ils en palais transformé ta masure ?
Non ! — Ils ont de ta gêne augmenté la mesure,
D'une paix longue ils ont stérilisé l'effet,
Ils ont vidé ta bourse et vidé ton buffet ;
Car l'esprit d'anarchie en eux, Peuple, s'incarne,
Et l'aveugle ouragan qui force ta lucarne
Est moins destructeur qu'eux, et te fait moins de mal.
Développant en toi l'appétit animal,
Ils t'ont bien dégoûté de ta modeste vie ;
Sur tes privations ils ont greffé l'envie,
Plus funeste, vois-tu, que le manque d'argent !..
Voilà ce qu'ils ont fait, ô Peuple intelligent.

Ils ont fait plus encor, ces phraseurs qui te mentent :
Afin de te pousser aux troubles qu'ils fomentent,
Par des propos brûlants comme le feu grégeois
Ils ont chauffé ta bile à l'égard des bourgeois ;
Et même ils ont osé fanatiser tes femmes.
Ce n'est pas sans lutter qu'en juin nous triomphâmes,

Digitized by Google

Nous qui sommes aussi du peuple, et qui l'aimons;
La fumée a cinq jours suffoqué nos poumons;
Nous avons au *qui-vive* aguerri notre bouche,
Habitué nos dents à mordre la cartouche;
Dans chaque carrefour, le long de chaque quai,
Nous avons, sac au dos, en masse bivouaqué,
Et dans nos légions à l'ordre dévouées,
Les balles ont ouvert de bien larges trouées.

Il en est temps, renonce à tes égarements:
Ah! lorsque tu fais feu sur ces fiers régiments,
Puissants par la bravoure et par la discipline;
Quand tu vas protester en haut de ta colline;
Pour de légers griefs, prétendus attentats,
Quand tu mets les pavés de notre ville en tas;
Que, sous la pression d'odieuses maximes,
Sûrement, froidement, lâchement tu décimes,
Disciple abâtardi de Brute et de Tarquin,
Les généraux qu'avait respectés l'Africain;
Quand tu détruis les rails et les embarcadères;
Crois-moi, non-seulement tu te déconsidères
Aux yeux de nos voisins par toi souvent frondés,
Non-seulement tu perds comme un joueur aux dés,
Mais tu te creuses, Peuple, un gouffre de misère;
Mais tu ne veux pas voir, obstiné Bélisaire,
Que le ciel te condamne, et que crimes jamais
Ne te nuisent autant que ceux que tu commets.

Accepte donc le monde imparfait où nous sommes.
La solidarité règne parmi les hommes;
Apprends donc que, depuis comme avant février,
Le riche patron seul fait le riche ouvrier.

Digitized by Google

La révolte est fatale, et ta faute palpable.
Mais honte aux conseillers qui font ton bras coupable!
Honte à qui t'arme, afin d'escroquer le gros lot!
Honte aux ducs de l'émeute, aux marquis du complot!

Aye enfin bon courage et bonne conscience;
Là surtout tu pourras puiser la patience,
Cette forte vertu qui rend les peuples forts.
Songe que l'homme est né pour les nobles efforts,
Et qu'il commence (ainsi toute injustice tombe)
Dans son berceau la vie, et la vie en sa tombe.

Digitized by Google

LE PROGRÈS,

ÉPITRE

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX,

Présentée au Concours.

Velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species.
HORAT.

MESSIEURS... non, Citoyens!.. non, Messieurs, car j'enrage
Quand on veut m'affubler des habits d'un autre âge :
Sénèque était de Rome — et je suis de Paris.

Rien n'est beau que le laid, ont dit les beaux esprits;
Rien n'est vrai que le faux, dit la savante école
Qui cultive en récits le mythe et le symbole :
Bienheureux paradoxe! on n'avait pas encor
A tes sublimités donné tout leur essor.
Voyons : concertons-nous pour remettre en lumière
Les champêtres vertus de ce bon Robespierre;
Assez et trop longtemps le stupide troupeau
Des bouchers incompris a maudit le couteau;
Rendons, rendons enfin justice à leur mémoire!
O ciel! entends-je là les arrêts de l'histoire?
Si c'est pour notre bien qu'on nous fit tant de mal,
Préservez-nous, Seigneur, du progrès social!

Digitized by Google

Mais non. Juste toujours, et toujours bienfaisante,
La main qui du progrès régla la marche lente,
La main qui nous conduit sur le sentier des ans,
De son œuvre éternelle écarte les méchants.
La divine Sagesse, en ressources fertile,
Jamais ne sépara l'équitable et l'utile;
De même qu'au passé rattachant l'avenir,
Sans rien assimiler, elle sait tout unir.
Tantôt de l'Orient, matinale lumière,
Jaillissent les rayons qui transforment la terre;
Tantôt à l'Occident la science et l'espoir
Se reflètent, pareils à la splendeur du soir.
Ici, l'astre s'éteint; mais là-bas, il se lève;
Sésostris commença; Napoléon achève;
Dans l'espace et les jours se jouant à loisir,
La Providence sème, et le temps fait mûrir.
Oh! si, lorsque régnait la gothique ignorance,
Une voix prophétique, au berceau de la France,
Eût retenti, disant : « Ces esclaves divers
» Vivront libres, unis; ces forêts, ces déserts
» Se changeront pour eux en domaines fertiles;
» Tandis qu'une cité, la reine de cent villes,
» Montrera dans ses murs tous les arts florissants,
» Tous les goûts satisfaits, tous les droits triomphants; »
Quel rêveur à l'oracle eût prêté sa croyance?
A nous le juste orgueil et la vaste espérance,
O mes contemporains! dans les jours à venir,
Je ne vois plus des fiefs, des bourgades s'unir,
Je vois des nations, des continents, des mondes!
En dépit des rochers, des sables et des ondes,
Je vois ce globe entier, tel qu'un immense Éden,
Fêtant de nos enfants le politique hymen.

Digitized by Google

Nos fils! quel vol ne cède à leurs terrestres ailes?
Des leviers sont leurs bras; rapides étincelles,
Leurs esprits, dégagés du poids matériel,
Possèdent librement et la terre et le ciel;
Des mois ils font des jours, des jours ils font des heures,
En changeant de pensée, ils changent de demeures...
Déjà, grâce à Fulton, ces solitaires bords,
Qui des seuls vents naguère entendaient les accords,
Ces flots indépendants qui portaient au rivage
Les vieux troncs des forêts, le canot du sauvage,
Le bison aux crins noirs, habitant des roseaux,
Ont changé leurs aspects, leurs bruits et leurs fardeaux;
Du grand Meschacebé la vague frémissante
Murmure sous les coups d'une roue écumante;
Un noble bâtiment fend le fleuve azuré,
Fier comme un peuple libre, en son cours mesuré.
Ils ne sont plus ces temps où « la rame inutile
» Fatiguait vainement une mer immobile (1); »
Où les vents, instruments des caprices du sort,
Enchaînaient le génie et la victoire au port:
Un empire naissant, instruit par quelques sages,
A conjuré la mer, les tyrans, les orages;
Ce fantasque mystère, objet d'un vague effroi,
La foudre, de Franklin a reconnu la loi;
Sur un fil aujourd'hui, messagère docile,
Court, avec nos secrets, sa matière subtile;
Elle explique l'aimant qui nous dirige au Nord,
Et par elle, un mortel fait tressaillir la mort.
Le voilà, le Progrès! courage, hommes utiles,
Politiques profonds, calculateurs habiles!

(1) Racine, *Iphigénie*.

Digitized by Google

Vous qui des éléments combinez les rapports,
Courage! Dieu là haut sourit à vos efforts.
Ces douloureux secours, cette humaine torture
Dont l'art en frémissant affligeait la nature,
Dont au sein du trépas on fuyait l'appareil,
Vous les avez changés en songes, en sommeil!
Le voilà, le Progrès, conduit par la science!
Mais d'un peuple crédule exploiter la souffrance,
Détourner du sillon ses bras laborieux,
D'un mirage énervant troubler ses faibles yeux;
Couvrir l'ambition d'un masque tutélaire;
Dire à qui n'a rien: « Prends! » au lieu de dire: « Espère!
» Espère en tes efforts, en ta sagesse, en Dieu! »
C'est pousser le char? Non! c'est en rompre l'essieu.
Bizarres visions, funestes utopies,
Vainement en progrès vous voit-on travesties;
Vous nous peignez en vain dans l'ornière arrêtés:
Et vous donc? votre droit au nom de nouveautés?
— « Blépyre, cher époux, nous brisons notre chaîne,
» Disait Praxagora, la libre athénienne;
» Nous voulons gouverner: tâche d'être content.
» Nous mettrons en commun tout: qui n'a point d'argent,
» Ne craint point les voleurs, ou si quelqu'un dérobe
» A son frère endormi l'usufruit de sa robe,
» L'État n'est-il pas là pour réparer le mal? »
(L'État, c'est un pactole où roule le métal;
Assez loin de sa source il a son embouchure,
Mais pour tous il scintille, et pour tous il murmure).
« En échange des biens qu'il volait au pays,
» Chacun sous le Pœcile ira dîner gratis;
» Qui prendra double part, sera parjure et traître.
» Tout titre est aboli: plus de valet, de maître,

Digitized by Google

» De pauvre, d'opulent, de sage, d'insensé... »
Hé! depuis deux mille ans, voilà le plan tracé (1);
Aristophane l'offre à qui le voudra suivre.
Si chez Pomaré même on veut apprendre à vivre,
Que de l'enseignement elle ait la liberté :
Soit. Mais point de contrainte! et plus de cruauté!
Laissons, laissons dormir, dans leurs sanglants suaires,
Ces hommes dont la vie épouvanta nos pères;
Ces bourreaux, barbouilleurs d'impraticables lois,
Qui régnaient par le meurtre, en proscrivant les rois;
Qui ne daignaient de Dieu proclamer l'existence,
Que pour l'associer à leur extravagance;
Qui sous la même faux moissonnaient Lavoisier,
Et le vieux Malesherbe, et le jeune Chénier...
Arrêtons-nous ici : je ne pourrais plus rire.
Messieurs, j'eus autrefois l'honneur de vous écrire.
J'ai vieilli, depuis lors; mais mon cœur, encor vif,
A vos traditions garde un culte attentif.
Si je ne redoutais un trop fâcheux symbole,
Je me peindrais veillant sur votre Capitole;
J'y compte aller mourir aux bras des Troubadours,
Des tributs de Nérac nourri sur mes vieux jours.
Messieurs, ne laissez pas, ma voix vous en implore,
Du bonnet phrygien coiffer ma douce Isaure;
C'est le songe aujourd'hui dont je suis tourmenté;..
Et pourtant, croyez-le, j'aime la Liberté!

---

(1) ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΖΟΥΣΑΙ, traduction libre, avec scolies. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ces vers :

605. Π. Οὐδεὶς ἐδ' ἐν πενίᾳ δρᾶσιν· πάντα γὰρ ἔχουσιν ἅπαντες,
Ἄρτους, τεμάχη, μάζας, χλαίνας, οἶνον, στεφάνους, ἐρεβίνθους.
Ὥστε τί κέρδος μὴ καταβεῖναι; σὺ γὰρ ἐξευρὼν ἀπόδειξον.
Β. Οὔκουν καὶ νῦν ἤτοι μᾶλλον κλέπτουσ' οἷς ταῦτα πάρεστι;

Digitized by Google

L'ambition pour moi n'a point de jouissance
Qui te puisse égaler, ô noble indépendance !
Je fuis du même vol, au plus épais des bois,
Et les flatteurs du peuple, et les flatteurs des rois.
Sans consulter la loi, fidèle à l'Évangile,
A mon voisin souffrant je brûle d'être utile ;
Je connais les douceurs de la Fraternité.
Mais il n'a point encor nommé l'Égalité,
Dira-t-on. A ce mot, quel vain regret l'oppresse ?
Quel désir de son cœur châtouille la faiblesse ?....
Je dois vous l'avouer, Messieurs les Mainteneurs,
Vos arrêts ont partout des échos si flatteurs,
Vos jardins sont ornés de Fleurs si séduisantes,
Tant de rimes vers vous volent impatientes,
Qu'à primer de mon mieux je pense en cet instant ;
Et plus d'un radical en fait, je gage, autant.

Digitized by Google

A LA FEMME DES CLUBS,

EPITRE

Présentée au Concours;

Par M. NIBELLE, de Paris, ancien Avocat général.

Ce n'est donc pas un conte, et vous voulez, Mesdames,
Insurger l'Univers pour affranchir les femmes,
A vos droits méconnus convertir vos lecteurs,
Et marcher bravement au rang des électeurs.
Vous voulez mieux encor : vos imprudents courages
Cherchent les régions où grondent les orages,
Et livrant votre barque à des flots inconstants,
Dans peu, vous trônerez chez nos représentants.
Pour rajeunir l'hymen, qui n'a plus que l'écorce,
Dans vos clubs, à grands cris, vous voulez le divorce;
Mais, avec Saint-Simon, sans lois et sans discours,
Mesdames, vous pouvez divorcer tous les jours.
Qu'exigez-vous de plus?... vous êtes souveraines.
Des citoyens, pourtant, ne veulent pas de reines :
Vos fronts chargés de fleurs, d'amour, de royauté,
Sont des délits flagrants contre la liberté;
De nos législateurs vous remûriez la fibre,
Et l'assemblée, enfin, ne serait jamais libre.
D'un courroux politique enfler vos douces voix,
Flétrir vos yeux charmants à l'étude des lois,
De nos docteurs poudreux suivre les lourdes traces,

Digitized by Google

Grotius, Puffendorf.... c'est outrager les grâces ;
C'est perdre, transformant les vaincus en vainqueurs,
Le magique pouvoir qui vous gagnait les cœurs ;
C'est perdre contre nous d'enivrantes amorces.
Ah ! pour nous attaquer, consultez mieux vos forces !
Tous ces pauvres maris sont changés en tyrans ;
Grâce à l'esprit guerrier qui domine en vos rangs,
L'ardente Vésuvienne, émule d'Alexandre,
Avec sa légion mettrait le monde en cendre :
Retenez, croyez-moi, l'empire le plus doux,
Et vos maîtres charmés tombent à vos genoux :
Pour vos cheveux flottants nous aurons des couronnes.
Voulez-vous imiter ces fières amazones
Qui traquaient les amants comme on traque les ours ?
Ces sauvages beautés ne l'étaient pas toujours,
Et plus d'une amazone, illustre dans l'histoire,
Mourut de repentir et lasse de sa gloire.
De superbes lions, ces rois des boulevards,
Osent impunément affronter vos regards :
Domptez ces révoltés ; ce sont là vos batailles.
A nous les chocs mortels, le sang, les funérailles,
A nous seuls les ennuis de gouverner l'État :
Laissez-nous les dangers. La femme de combat,
Qu'un démon belliqueux, à tout moment, obsède,
Le mousquet à la main, devient laide, très-laide !...
Mais la femme de paix, c'est l'ange de bonheur
Que Dieu tira du flanc de l'homme, près du cœur :
Il bénit la beauté craintive et solitaire.
Pour la pudeur couverte et d'ombre et de mystère,
Le plus léger murmure est un bruit importun :
Sous la fureur des vents, la fleur perd son parfum.
La femme !... Dans la nuit c'est l'étoile qui brille,

Digitized by Google

Le rayon lumineux, l'astre de la famille ;
C'est le doux arc-en-ciel aux beaux jours de printemps :
Dieu le montre à la terre après les noirs autans.
Dans les heureux sentiers que la femme nous guide!
Ah ! je sais qu'autrefois une fille timide,
Quand l'Anglais triomphant excitait nos douleurs,
Jeanne, apparut soudain aux champs de Vaucouleurs,
Et qu'à la voix de Dieu, qui protége la France,
Une vierge accourut pour notre délivrance.
Le ciel arma son bras ; nos ennemis jaloux,
Te donnèrent, ô Jeanne ! un bûcher pour époux,
Et Jeanne resta Jeanne !... Admirez-la, mesdames,
Ne l'imitez jamais : avant tout, soyez femmes,
Soyez le doux esprit de la tentation ;
Dieu ne vous créa point pour la destruction.
Des clubs !... oui vous voulez des clubs, une tribune,
Et des parleurs fameux partager la fortune.
La femme se fait homme, et vit de liberté.
Ecoutez ce qu'hier un témoin m'a conté :
Une femme à l'œil fier, et qui n'a pas dix lustres,
Monte au docte fauteuil, et, sous le feu des lustres,
Vient expliquer du cœur les grandes passions.
Alors, de toutes parts, grondent les motions :
Au pied de la tribune on s'assemble en tumulte.
Silence ! — Mais ce mot est pris pour une insulte.
A ce mot insolent, l'émeute n'a qu'un cri :
» Chassez l'interrupteur ! c'est au moins un mari !
» Périssent les maris ! qu'à la Seine on les jette ! »
La grave présidente, agitant sa sonnette,
Ajourne son discours contre le célibat,
Se couvre tout à coup et ferme le débat.
La haine, dans les clubs, comme un poison circule,

Digitized by Google

Et la femme y devient coupable ou ridicule.
Les clubs, terreur vivante, effroi de l'avenir,
N'éveillent plus en nous qu'un sombre souvenir;
Les clubs, naguère encore, ont semé dans nos villes
Le fléau destructeur des discordes civiles,
Et, plein d'horreur, j'ai vu, dans nos murs saccagés,
Par la main des Français, des Français égorgés.
Un courageux Pasteur, à la voix de Dieu même,
S'avance avec la croix vers le troupeau qu'il aime,
Et, dans la foule émue, il marche en bénissant:
Pour arrêter le sang, il donne tout son sang.
Des hommes furieux lèvent un bras impie,
Et de tremblantes mains effilent la charpie
Le jour du Dieu vivant, jour de deuil et de pleurs,
Le jour où pour sa fête on effeuille des fleurs.
Des clubs !... mais dans les clubs de vieilles tricoteuses
Célébraient de Marat les fureurs vertueuses,
Et leur rage enviait au temps sa lourde faux :
On entendait chanter, autour des échafauds,
Les sibylles de mort que le monde a flétries,
Monstres sans nom !... L'enfer nous jetait ses furies !...
Ah ! des femmes jamais ne furent sans pitié !...
Modèle généreux d'amour et d'amitié,
La femme, dans ces jours de vertus et de crimes,
Aux sanglants égorgeurs disputait les victimes,
Et, bravant les périls à ses regards offerts,
Elle ouvrait un cachot, courait briser des fers,
Et, la paix dans les yeux, l'intrépide colombe,
Arrachait, sans trembler, un martyr à la tombe...

Siècle présomptueux, siècle aveugle et moqueur,
C'est en faussant l'esprit que tu fausses le cœur !

Digitized by Google

Ah ! que la vérité dissipe l'imposture !
N'intervertissons pas l'ordre de la nature.
Le maître dont le souffle anime l'Univers,
Pour la femme et pour l'homme a des rôles divers.
Que la femme soit femme, et que l'homme soit homme!
A chacun ses devoirs. Chez un grand peuple, à Rome,
Les filles des Sabins, belles de leurs enfants,
Jadis ont arrêté leurs pères triomphants :
Pour vaincre, elles avaient la prière et les larmes,
Et de fiers combattants laissaient tomber leurs armes.
La femme des Romains, la femme des Gaulois,
C'est en obéissant qu'elle dictait ses lois.
Aux jours brillants des preux, sur un mot, un sourire,
La dame des tournois a fondé son empire:
Un galant chevalier, pour plaire à deux beaux yeux,
« Faisait la guerre aux rois, il l'aurait faite aux dieux; »
Il adorait la femme, et craignait l'héroïne.
La femme est une rose, on en fait une épine;
On en fait un savant, un intrépide auteur
Qui brave un auditoire et poursuit un lecteur;
Il faut qu'elle ait un nom célèbre dans l'histoire;
Son esprit agité, que tourmente la gloire,
De vœux tumultueux s'enivre tour à tour :
Autrefois, plus heureuse, elle rêvait l'amour.
Ah ! la femme du cœur, timide et peu savante,
Bâille aux discours profonds; la poudre l'épouvante;
J'aime à la voir, fuyant un sanglant oripeau,
La rougeur sur le front et non sur son drapeau.
Mais la femme des clubs, la femme furibonde,
Dont la voix, les écrits veulent changer le monde,
C'est le monstre d'Horace, affreuse nouveauté :
Elle perd son pouvoir, sa grâce et sa beauté.

Digitized by Google

SOUS UN TOIT DE CHAUME,

ÉLÉGIE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. Prosper BLANCHEMAIN, de Paris, Avocat.

Miserere nobis, Domine!

Sur le bord de la route il est une chaumine
Qu'entoure un enclos vert, qu'un cerisier domine,
Couvert de fruits rougis;
Son faîte est tapissé de ces fleurs, de ces lierres
Dont le Seigneur se plaît à parer les chaumières
Et les pauvres logis.

Lors du dernier printemps, au mois des paquerettes,
Quand les mouches sur l'herbe aux mobiles aigrettes
S'abattent par milliers,
Sous ce toit demeurait une enfant du village,
Plus fraîche que les fleurs, plus vive et plus volage
Que l'oiseau des halliers.

Digitized by Google

Comme elle était alors séduisante et jolie !
Que de grâce, d'amour et de mélancolie
Dans ses deux grands yeux bleus !
Moins douce est la lueur des lampes solitaires
Qui répandent, dans l'ombre, au fond des sanctuaires,
Un reflet nébuleux.

Avec ses dents de nacre, avec son teint de pêche,
Comme elle souriait dans sa toilette fraîche,
Négligée à dessein !
Combien la regarder était charmante chose,
Et combien elle était plus rose que la rose
Attachée à son sein !

On la voyait, joyeuse, à la fenêtre ouverte,
Sur le banc de la porte, ou sous la treille verte,
Travailler et chanter.
Quand par un beau matin on côtoyait la haie,
Devant tant de candeur et tant de gaîté vraie
Il fallait s'arrêter.

Et l'écho redisait son chant pur et facile;
Et le passant restait sur la route, immobile,
Son bâton sur le sol,
Ne sachant si la voix qu'il entendait de l'âme,
Etait en vérité la chanson d'une femme
Ou bien d'un rossignol.

Digitized by Google

Tandis qu'il demeurait arrêté, la folâtre,
Dans le feuillage épais, à son œil idolâtre
Se cachait avec soin.
Puis se taisait, et puis tout à coup, sous la vigne,
Capricieusement montrait son cou de cygne
Et souriait de loin.

Mais quand le mendiant, chancelant et sans guide,
Passait, vers le midi, sur le chemin aride,
Sous le soleil en feu,
Elle accueillait du cœur sa plainte abandonnée,
Et rompait avec lui ce pain de la journée
Que l'on demande à Dieu.

Le pauvre s'arrêtait avec un long sourire,
Délassant ses pieds nus que la ronce déchire
Et ses membres perclus;
Puis, lorsqu'il reprenait sa pesante besace,
Longtemps encor des yeux elle suivait sa trace,
Triste et ne chantant plus.

Juillet finit à peine : eh bien ! devant sa porte,
Voyez la jeune fille assise, demi-morte,
Au soleil sur le seuil,
Laissant errer ses yeux qu'ici-bas rien n'arrête,
Faible, pâle, immobile, et déjà comme prête
A descendre au cercueil.

Digitized by Google

Son teint ne rougit plus que des feux de la fièvre;
La brûlante insomnie a séché sur sa lèvre
Le rire et la chanson;
Elle meurt, pauvre épi rongé dans sa racine,
Qui jaunit sans mûrir, se dessèche et s'incline
Bien avant la moisson.

Le pauvre et le passant sur le chemin écoutent,
Cherchent des yeux l'enfant belle et rieuse, et doutent,
Et retardent leurs pas.
Elle est là, devant eux, l'enfant belle et rieuse;
Et l'indigence même, à son tour oublieuse,
Ne la reconnaît pas.

Voilà donc ce que sont la jeunesse et la joie!
Qui pourrait aujourd'hui passer par cette voie
Sans fléchir les genoux?
La mort reprend si tôt ce que la vie accorde!...
Seigneur, Dieu de clémence et de miséricorde,
Ayez pitié de nous!

Digitized by Google

LA VIERGE D'ENGADDI,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours ;

Par M. Alexandre CHÉRON, Professeur au Collége de Saint-Yrieix (Haute-Vienne).

Sans penser qu'ici-bas se fanent toutes choses,
La fleur sous l'aquilon, la vierge dans les pleurs,
Dans les champs d'Engaddi, rose parmi les roses,
La vierge d'Israël allait cueillant des fleurs.

— C'était l'heure où, des cieux quittant la large voûte,
Le soleil redescend, splendide, dans la nuit;
Où la lune, suivant de loin la même route,
Répand un jour plus doux que celui qui s'enfuit.

C'était l'heure où du soir la brise fraîche et pure
Remplit de ses parfums les plaines des déserts ;
L'heure où les grands palmiers au suave murmure,
A son souffle léger courbent leurs rameaux verts.

C'était l'heure où, sortant de sa tanière sombre,
Le lion remplit l'air d'un long rugissement,
Et poursuit la gazelle, attentive dans l'ombre,
Qui, légère, s'enfuit au moindre bruissement.

Digitized by Google

— La vierge d'Engaddi dénoua sur sa tête
Le long turban d'ázur qui couvrait ses cheveux;
Puis, comme un nautonnier qui prévoit la tempête,
Elle attacha longtemps son doux regard aux cieux.

Mais la nuit était calme, et la brise était douce:
Légère, elle effleurait son front pur et serein,
Agitait ses cheveux, frémissait dans la mousse,
Et semblait rafraîchir un firmament d'airain.

Les fleurs se relevaient sur leur tige flétrie —
La vierge s'enivrait de leur suave odeur —
Près d'elle descendit la chaste rêverie —
L'ombre l'environna sans effrayer son cœur.

Aucun bruit n'eut d'écho dans son âme enivrée.
— Elle marcha longtemps, et ne s'aperçut pas
Que du vaste désert elle était entourée,
Dans les sables mouvants où s'égaraient ses pas.

Et la nuit s'écoula. — Quand l'aube fut venue,
On ne la trouva pas au vallon d'Engaddi.
— Sous le toit paternel on ne l'a plus revue,
Et le champ des rosiers depuis a reverdi.....

ENVOI A MADEMOISELLE MARIE F....

Sans penser qu'ici-bas se fanent toutes choses,
Que la vie est souvent un abîme de pleurs,
Allez, charmante enfant, rose parmi les roses;
Soyez toujours heureuse en recueillant ses fleurs.

Digitized by Google

L'ANGE D'HÉGÉSIPPE,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. Jean-Marie DAURIAC, de Toulouse.

..... Devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie...
Hégésippe Moreau.

L'ANGE.

L'oiseau reprend ses chants, l'aurore ses couleurs,
Le ruisseau son murmure et le printemps ses fleurs;
Reprends aussi ton luth! Chante, jeune Poëte!
Pour prix de tes accords la palme est déjà prête;
Laisse envoler ton âme en passant par tes chants,
Comme la fleur sa vie en parfumant les champs,
Comme l'onde son sable en glissant du rivage,
Comme l'arbre sa feuille au souffle de l'orage;
Chante un hymne nouveau : que t'importe le but?
Dieu conduit vers le port toute arche de salut.
De tes frères divins suis le pieux exemple.....
Le sable du rivage aide à construire un temple;
De la feuille qui tombe un oiseau fait son nid,
Et ton âme en chantant atteindra l'infini.

Digitized by Google

HÉGÉSIPPE.

Hélas ! quand la vie est amère ;
Souffrant — quand on n'a plus de mère,
A qui peut-on dire ses maux ?
Toute ma joie est épuisée ;
Et ma lyre à demi brisée
N'a plus que de faibles échos.

Semblable à l'oiseau qu'on exile,
Au flot quittant son lit tranquille,
Ravi par un cours indompté,
Moi, j'ai perdu ma voix joyeuse,
Comme le flot sa rive heureuse,
Comme l'oiseau sa liberté.

Longtemps bercé des plus doux songes,
J'ai vu s'enfuir tous leurs mensonges
Qui me charmaient durant mes nuits ;
Et, pour chanter, ma voix captive
N'a plus qu'une note plaintive !
Ange du ciel, je ne le puis !

L'ANGE.

Hélas ! quelle que soit ton amère existence,
La vie a dans son germe un rayon d'espérance,
Qui dissipe un nuage à nos fronts abattus,
Et raffermit nos cœurs par la douleur vaincus.
Laisse ces noirs pensers, pleins de deuil et de crainte ;
L'homme vraiment stoïque étouffe toute plainte.

Digitized by Google

Peut-être, après les maux dont tu t'es abreuvé,
Il est un doux bonheur que tu n'as pas rêvé;
Comme il est des soupirs qu'on ne saurait entendre,
La vie a des douceurs qu'on ne saurait comprendre;
Comme on voit, à l'abri d'orageux aquilons,
Des fleurs, même en hiver, parfumant les vallons.

HÉGÉSIPPE.

Non, non, ma vie est solitaire;
Pour moi l'espoir est un mystère,
Un vain et chimérique appât;
Une mélancolique ivresse
Qui vient m'abreuver de tristesse,
Où mon âme en vain se débat.

Non, non; car il n'est pas une heure
De doux bonheur dans ma demeure,
Où tous mes chants sont des douleurs!
Car un souffle de mort m'inspire;
Et si parfois je prends ma lyre,
A ses accords naissent mes pleurs.

Non, car toute cette harmonie
Rend plus triste mon insomnie,
Plus sombres aussi mes ennuis;
Et pour chanter, il faut une âme
Qu'un pur rayon de joie enflamme.....
Ange du ciel, je ne le puis!

L'ANGE.

Pourquoi rider ton front au souffle des alarmes?
Eh quoi! si jeune encor, tant abreuvé de larmes!

Digitized by Google

A peine vingt printemps, dans leur rapide cours
T'ont porté le tribut des plus beaux de tes jours,
Que ton âme brisée aux douleurs de la vie,
Déjà d'amers regrets semble être poursuivie;
Et comme le cyprès, cet arbre du cercueil,
Gémirais-tu sans cesse esclave de ton deuil?
Non, non, quelle douleur fut toujours délirante?
Vois : le calme des flots succède à la tourmente;
Le fruit, acide encor, bientôt devient plus mûr;
L'orage dissipé fait place au ciel d'azur,
Et si l'hiver flétrit et ride la nature,
Une saison plus douce et l'anime et l'épure.
L'oiseau reprend ses chants, l'aurore ses couleurs,
Le ruisseau son murmure et le printemps ses fleurs.

Digitized by Google

MON CHATEAU,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. Jules BERTHAULT, de Cinqmars-la-Pile, près Tours.

O douce paix !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

Sur le penchant de la colline
Souvent je bâtis un château,
Puissant asile qui domine
Les maisons blanches du hameau.

Fier chatelain, parfois je pense
Donner le prix au ménestrel;
Parfois mon cœur bat d'espérance
Comme en un jour de carrousel.

Je veux un donjon, des tourelles
Que le lierre couvre à demi,
Des remparts et des sentinelles
Pour me garder de l'ennemi;

Je veux que des douves profondes
Fassent le tour de mon manoir,
Et que sur leurs tranquilles ondes
Un pont levis se lève au soir;

Digitized by Google

Je veux encor..... mais non, je rêve;
Quoi! des tourelles, un donjon!
Pour garder le fort que j'élève
Suis-je donc un vaillant Baron?

Oh non! point de bastille sombre
Que l'on craigne de toutes parts;
Point de gardes marchant dans l'ombre
Près des créneaux, sur les remparts :

J'aime à rêver l'architecture
De ce manoir tant désiré;
Ses murs seront faits de verdure
Et son toit de chaume doré;

Le vert tilleul, la grenadille
Et la pervenche entrelacés
Imiteront une bastille
Avec ses faîtes élancés.

Dans mes verdoyantes tourelles,
J'aurai, quand viendront les beaux jours,
Pour vedettes les tourterelles,
Ces messagères des amours.

Pour la garde de mes domaines,
Des faisceaux de volubilis
Tomberont en légères chaînes
Et soutiendront mon pont levis;

Digitized by Google

A mon foyer viendra sans crainte
Se reposer le pèlerin,
A son retour de Terre sainte,
Ou venant du pays lointain ;

J'appellerai l'heureux trouvère,
Le troubadour aux chants si gais :
Ils rediront, à ma prière,
Leurs fabliaux, leurs virelais.

Si dédaignant ma simple vie
Aucun d'eux ne vient à ma voix,
J'aurai la douce mélodie
Des petits oiseaux de nos bois.

Sous les arbres de la vallée,
Aux lieux où l'on vit maintes fois
Toute la noblesse assemblée
Pour un duel, pour un tournois,

On ne verra plus à cette heure
Que mes chevreaux capricieux
Bondir non loin de ma demeure
Comme les destriers des preux.

Rêve qui partout m'accompagne,
Quand te verrai-je, ô mon château !
Non point sous le ciel de l'Espagne,
Mais en France, où tout est si beau ?...

Digitized by Google

UNE MATINÉE DE PRINTEMPS,

IDYLLE

Présentée au Concours;

Par M. Charles DURAND, de Vaugirard, près Paris.

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit;
Namque erit ille mihi semper Deus.....
Virg. *Bucolica.*

Chante, gentille fauvette,
Le printemps est de retour;
L'hiver te rendait muette,
Mais voici tes jours de fête,
Chante les bois et l'amour.

A toi la branche avancée,
Balancée
Par zéphyr matin et soir;
Et la perle de rosée,
Irisée,
Qui lustre ton collier noir.

A toi la verte clairière,
Que, légère,
Tu parcours en voletant;
A toi le jour faible encore
Dont l'aurore
Blanchit son dôme ondoyant.

Digitized by Google

A toi la claire fontaine
Qui promène
A tes pieds son frais cristal ;
A toi toute la nature,
Douce et pure
Comme ton chant matinal.

Elle entendit ma prière,
Préludant à sa chanson
Comme une rose lumière
S'étendait à l'horizon.

Sa voix vibrante, dans l'ombre
Du bois sombre,
S'éleva, faible d'abord ;
Tel, aux champs de l'harmonie,
Le génie
Cherche un ravissant accord.

Bientôt sonore et joyeuse,
L'orgueilleuse
Fit éclater dans les airs
Sa plus brillante roulade,
Douce aubade
Aux cieux à peine entr'ouverts.

Puis mille cris répondirent
Et s'unirent
A cette charmante voix ;
De toutes parts se mêlèrent,
Gazouillèrent
Dans le silence des bois.

Digitized by Google

Ils disaient : « Tout nous convie
» A la vie,
» L'air, le ciel et sa bonté,
» La paix de notre bocage,
» Son ombrage,
» L'amour et la liberté.

» Nous avons large pâture;
» La nature
» Nous traite en enfants chéris;
» Louons sa munificence ;
» Sa puissance
» Répond à nos faibles cris. »

Comme ils chantaient, un rayon de lumière
Vint se jouer sur le gazon,
Et le soleil, dans sa splendeur première,
Parut en roi sur l'horizon.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE DE ***

ANNA,

BALLADE

Présentée au Concours;

Par M. HIPPOLYTE DE CASTILLON.

Ne me demandez pas d'où me vient cette histoire;
Nos pères l'ont contée, et moi je la redis.
V. HUGO, *Ballades.*

DONNEZ au Poëte un sourire,
Car d'une vierge il va vous chanter les malheurs.
A ce récit si votre cœur soupire,
Pour lui, l'aumône d'un sourire
Pour elle, celle de vos pleurs.

Anna fut son nom sur la terre,
Et l'on ne vit regard plus doux
Soulever plus longue paupière;
Anna fut son nom sur la terre,
Anna fut belle comme vous!

Digitized by Google

Car, comme vous, de la colombe
Elle avait l'œil et la blancheur;
Et, fleur trop belle pour la tombe,
Elle avait l'œil de la colombe
Et son amoureuse langueur.

Son front se penchait avec grâce;
Ainsi que s'incline la fleur
Que courbe la brise qui passe,
Son front se penchait avec grâce;
C'était sous le poids du bonheur!

Car elle aimait, la damoiselle!
Comme l'étoile du matin
Brillait son humide prunelle;
Car elle aimait, la damoiselle,
Gontran le vaillant paladin!

Advint que, pour guerre lointaine,
Le paladin partit un jour;
Et, de la pauvre châtelaine,
Partant pour la guerre lointaine
Emporta le cœur et l'amour.

Lors de ses larmes l'amertume
De ses yeux ternit la douceur;
Et, comme un feu qui se consume,
Imprégné de leur amertume,
Lentement s'éteignait son cœur.

Digitized by Google

Sa voix languissante et plaintive
Réveillait l'écho du chemin,
Et mourant sur la triste rive,
Sa voix languissante et plaintive
Murmurait : « Il viendra demain ! »

Hélas ! chaque nouvelle aurore
N'apportait rien que de l'espoir !
Gontran n'arrivait pas encore;
Et l'espoir, fils de chaque aurore,
S'envolait sur l'aile du soir !

Enfin, de Gontran vint la mère;
Elle portait habits de deuil;
Son front se penchait vers la terre,
Et de Gontran la pauvre mère
Semblait contempler un cercueil.

Elle dit à la triste amante,
(Laissant avec un long soupir
Tomber une larme brûlante,)
Elle dit à la triste amante
Qui l'écoutant pensa mourir :

« Tu peux t'en retourner seulette !
» Comme la fleur qu'il te donna,
» Ton cœur va se flétrir, pauvrette !
» Tu peux t'en retourner seulette !
» Ne l'attends plus, ma pauvre Anna ! »

Digitized by Google

Elle s'endormit, la colombe !
Et la mort ferma ses beaux yeux;
Dans le nid glacé de la tombe
Dormit l'amoureuse colombe
Pour se réveiller dans les cieux !

Donnez un sourire au Poëte
Pour prix des vers qu'il vous chanta,
Et que votre cœur vous répète :
Donnez un sourire au Poëte,
Une larme à la pauvre Anna !

Digitized by Google

LA MADONE,

HYMNE A LA VIERGE

Présenté au Concours;

Par Mme DE SAINT-GEORGES née MONTANÉ.

« Une Madone, coiffée d'une couronne » gothique, vêtue d'une robe de soie bleue, » garnie d'une frange d'argent, m'inspire » plus de dévotion qu'une Vierge de » Raphaël. »

CHATEAUBRIAND, *Mém. d'Outre-tombe.*

I.

L'AUTRE soir, quand la mer au couchant étincelle,
La fille d'un pêcheur, en guidant sa nacelle
Sur le flot calme et radouci,
Considéra longtemps une naissante étoile,
Et puis, s'abandonnant au souffle de la voile,
Elle pria la Vierge ainsi :

II.

« L'an dernier, allant à Fourvières,
Où mon père avait fait un vœu,
Je vis dans des flots de lumières,
Dans des girandoles de feu,

Digitized by Google

Resplendir sur l'autel tes brillantes images.
Elles portaient tant d'or, de colliers, de bijoux,
Que les plus grands seigneurs, et même les rois mages,
Eussent à peine osé t'aborder à genoux.
Moi, je songeais, confuse, à la niche de pierre
Qui, dans notre hameau, près d'une simple croix,
Abrite, sous l'herbe et le lierre,
Notre pauvre Madone en bois.
Je ne te connus point dans cette grande dame.
Et le bouquet, cueilli dans un pieux dessein,
Je n'osai te l'offrir; mais, la crainte dans l'âme,
Triste, je le cachai bien vite dans mon sein.

O sainte Vierge, ma patronne,
Reine des cieux,
Vers la pauvre fille bretonne
Baisse les yeux.
Écoute l'enfant qui te prie
Avec émoi;
Cela t'intéresse, ô Marie,
Autant que moi!

Cependant la Madone sainte
Qu'au village nous possédons,
N'est jamais sourde à notre plainte;
Elle nous comble de ses dons.
Et si peu lui suffit! un bracelet de verre,
Un collier de corail, un chapelet bénit,
Une fleur de nos bois, un fruit de notre terre,
Tous ces pauvres présents que le cœur enrichit.

Digitized by Google

Oh ! je voudrais la voir, splendide et couronnée ;
Je voudrais en palais transformer sa prison !...
Mais le travail de ma journée
Suffit à peine à ma maison.....
Eh ! qu'importe ? je veux te traiter en princesse,
Sans qu'il en coûte rien à mon père indigent ;
Vierge, je puis encor te faire une largesse,
Et t'offrir une fleur, qui soit toute d'argent.

O sainte Vierge, ma patronne,
Reine des cieux,
Vers la pauvre fille bretonne
Baisse les yeux.
Écoute l'enfant qui te prie
Avec émoi ;
Cela t'intéresse, ô Marie,
Autant que moi !

A Toulouse, cité gasconne,
Une dame de l'ancien temps
Légua des Fleurs d'or, que l'on donne
Aux Poëtes tous les printemps.
Ce merveilleux récit, hier à la veillée,
Je le vis tout au long dans le livre où je lis :
Et je sentis soudain ma paupière mouillée ;
Car je pensais à toi, Vierge, en nommant le Lis.
Ces Fleurs, tu les connais : l'une de tes églises
En pare son autel un matin ; mais le soir
Les belles Fleurs te sont reprises ;
Tu n'as que le temps de les voir.

Digitized by Google

Moi, si j'en avais une, elle ornerait ta niche!
Nul ne te la prendrait, va! nous en aurions soin.
Ça te ferait honneur; on dirait : qu'elle est riche!
Et peut-être on viendrait te prier de plus loin.

O sainte Vierge, ma patronne,
Reine des cieux,
Vers la pauvre fille bretonne
Baisse les yeux.
Écoute l'enfant qui te prie
Avec émoi;
Cela t'intéresse, ô Marie,
Autant que moi!

Mais, diras-tu, pauvre novice,
Toi qui jamais n'as rien appris;
Vas-tu te jeter dans la lice?
Tu n'oserais viser au prix!
Pourquoi?... Si tu m'aidais?... Connais-tu des obstacles,
Toi qui domptes les mers et leurs flots mugissants?
Toi, dont le fils est Dieu? Toi qui fais des miracles?...
D'un rayon de ta gloire embrase mes accents.
Je n'ai fait qu'un Noël, qu'à l'Église on récite,
Que chante le marin et le pâtre ignorant;
Mais, plus ma science est petite,
Plus ton triomphe serait grand!
Ce Lis, donne-le moi, pour que je te le rende!
Isaure est toute prête; elle t'aime; et, d'ailleurs,
Elle ne fit jamais une plus digne offrande,
Jamais plus bel emploi de ses plus belles Fleurs.

Digitized by Google

O sainte Vierge, ma patronne,
Reine des cieux,
Vers la pauvre fille bretonne
Baisse les yeux.
Écoute l'enfant qui te prie
Avec émoi;
Cela t'intéresse, ô Marie,
Autant que moi! »

III.

Et l'enfant s'endormit..... Elle fit un beau rêve.
Deux dames, s'envolant de la mer à la grève,
Frôlèrent la barque en passant.
L'une portait des Fleurs et l'autre une couronne :
C'était Clémence Isaure, et c'était la Madone,
Qui souriaient en s'embrassant.

Digitized by Google

LA TRISTESSE DE MARIE,

SONNET A LA VIERGE (1)

Présenté au Concours;

Par M. Prosper BLANCHEMAIN, Avocat, de Paris.

Eia mater!

Vierge sainte, pourquoi, tandis que tu t'inclines
Vers le berceau du fils qui s'éveille à ta voix,
Tes yeux sont-ils pensifs, et sur tes mains divines
Des pleurs mal retenus tombent-ils quelquefois ?

Dans l'avenir lointain peut-être tu devines
Le Golgotha sinistre, et peut-être tu vois
Cet enfant au front calme, aux couleurs purpurines,
Pâle, entre deux larrons, cloué sur une croix.

Elève tes regards vers un ciel plus prospère,
O Vierge ! et tu verras le trône révéré
Où ton fils doit s'asseoir à la droite du Père,

Le trône où retentit déjà ce mot sacré :
Venez à moi, vous tous dont le cœur désespère,
Vous qui versez des pleurs, je vous consolerai !

(1) Ce Sonnet a été inspiré à l'auteur par un tableau de M. Jules Boilly.

Digitized by Google

LE CHIEN GRIFFON

DEVENU GRAND VIZIR,

FABLE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. Richard BAUDIN, Professeur de Rhétorique au Collége de Dôle (Jura).

Uvas attigerit vulpes, fastidia ponet.

Un jour certain Griffon prêchait l'égalité;
Le sujet n'est pas neuf : mais en fait de folie
La plus vieille a toujours un air de nouveauté.
Oui, Frères, criait-il, au nom de l'équité,
Sous le même niveau j'entends que chacun plie.
Le Rat vaut l'Éléphant : c'est une vérité
Qui n'aurait jamais dû rencontrer d'incrédules.
La Fontaine, après tout, méritait les férules :
C'est ce législateur, jusqu'ici trop vanté,
Qui transporta chez nous ces titres ridicules
Dont l'homme abâtardi flatte sa vanité.
Que vient-il nous parler d'Altesse, d'Excellence,
De Sultan Léopard, de nos Seigneurs les Ours ?
Ces mots-là, je le sais, sonnent bien dans les cours;
Mais ils révolteront tout animal qui pense :
Ils sentent l'esclavage, et choquent la raison.
Ainsi parlait maître Griffon,

Digitized by Google

Et chacun d'applaudir avec des cris de joie.
L'un glousse, l'autre jappe; on dit que mère l'Oie,
Redressant son long col, prenant un air vainqueur,
Battait de l'aile autour du brillant orateur.

A quelque temps de là, mourut dans son repaire
Le roi Lion : c'était un tyran sanguinaire;
Aussi fut-il peu regretté.
Son fils, d'humeur plus débonnaire,
Rechercha tout d'abord la popularité :
Quoique prince et Lion, on peut aimer à plaire,
Et donner à son peuple un brin de liberté.

Notre Griffon saisit le moment favorable;
Le drôle à peu de frais s'était fait un grand nom;
C'était un beau parleur, on le crut fort capable;
Cela le fit entrer aux conseils du Lion.
Bientôt sur le monarque il prit beaucoup d'empire;
Chacun s'imagina que, grâce aux soins du sire,
On allait voir enfin régner l'égalité :
Comme il menait le prince, il lui ferait proscrire
Ces hochets de la vanité,
Dont, misérable hère, il aimait à médire.
Les plus petits Roquets avaient un air joyeux;
Mais qu'il devait tromper leur espoir et leurs vœux !
Ce n'était plus, hélas ! ce Griffon populaire,
Ce Griffon qu'ils avaient connu !
Il avait oublié sa fougue égalitaire;
L'ivresse du pouvoir fait tort à la vertu.
Le traître caressait le Tigre et la Panthère,
Leur laissait exploiter et les champs et les bois,

Digitized by Google

Se moquait des petits, et traitait de chimère
Son opinion d'autrefois.

Le Lion le créa grand Vizir : son Altesse
Faillit en crever de bonheur.
Quel regard souverain et quel port de seigneur !
Griffon-Pacha se renfle et jappe avec noblesse;
Amoureux de son titre et de sa dignité,
Il marche en agitant sa queue,
Pose, et croit se donner un air de majesté :
Mais, hélas ! malgré sa fierté,
Et quoi qu'il fasse, il sent son roquet d'une lieue,
Roquet, le plus roquet qui jamais ait vécu.
Chacun, grand ou petit, siffle le parvenu.
Lui, tout gonflé d'orgueil, se rengorge et s'admire :
Le fameux Chien d'Ulysse était de sa maison ;
On m'a même conté qu'il finit par se dire
Au moins petit-cousin du Tigre et du Lion.

Ne riez pas : j'écris un chapitre d'histoire :
Qu'on fasse de l'Empire une autre édition,
Tel proscrivait hier parchemin et blason,
Qui changeant tout à coup, demain se fera gloire
D'être Marquis, Comte ou Baron.

Digitized by Google

L'ANE ET LE CHEVAL,

FABLE

Présentée au Concours;

Par M. CONSTANT DOMBRE, de Marmande.

Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles.

UN Ane se disait : Mon état me déplaît ;
Je travaille beaucoup pour manger peu de chose ;
Si je ne fais moi-même une métamorphose,
Nul n'aura pitié du baudet.
L'aube m'éclaire à peine à travers ce grillage,
Que notre brutal jardinier,
M'affublant d'un double panier,
M'écrase sous le poids de son vil jardinage ;
Et puis : trotte au marché !..... Que j'aille bien ou mal,
Le bâton noueux tombe et me rompt les oreilles ;
Je ferais, je crois, des merveilles,
Que je serais toujours le plus sot animal ;
Tandis qu'à mes côtés, dans leur vaste écurie,
Les chevaux bien nourris, richement rehaussés
Par l'éclat des harnais, quelquefois caressés
Par une main blanche et jolie,
Coulent paisiblement la plus aimable vie.

Digitized by Google

Un attelage est, je crois, incomplet :
Le sort semble m'offrir cette place vacante ;
Avant qu'un autre se présente,
Prenons-la. Cela dit, l'ambitieux baudet
Se range au râtelier, et déjà fonctionne
Dans l'emploi nouveau qu'il se donne.
L'avoine, le foin et le son
Éprouvent tour à tour les effets de son zèle,
Quand un brillant Cheval de selle :
— Que fais-tu donc là, vieux grison ?
— Ce que vous faites tous : je mange et me repose.
— Jusque-là, c'est bien ! mais, dis-moi,
Crois-tu qu'en notre noble emploi
De nous on n'attend autre chose ?
Voici bientôt les fêtes de Longchamps :
Iras-tu, tout poudreux de tes travaux des champs,
A notre jeune maître offrir ton encolure ?
Ornera-t-il tes flancs de deux légers brancards,
Ou, pour caracoler le long des boulevards,
Fera-t-il de toi sa monture ?
— Je ne sais : sur cela, moi, je n'ai nul souci ;
Mais ce qui m'accommode ici
C'est la bonne litière, et votre nourriture.

Chez nous souvent n'en est-il pas ainsi ?
A défaut de talent on a beaucoup d'audace ;
On brigue avec ardeur les emplois : on obtient.
Oh ! toujours la place convient :
Convient-on toujours à la place ?

Digitized by Google

L'ANE ET LA VIGNE,

FABLE

Présentée au Concours ;

Par M. COIGNET, Bibliothécaire de la ville de Saint-Chamond (Loire).

Sic vos non vobis.....

RAREMENT l'inventeur recueille le salaire
Que son œuvre aurait mérité.
Heureux encore, heureux, (honteuse vérité!)
Si son bienfait n'excite une aveugle colère.

Chacun sait qui planta la vigne le premier;
A vrai dire, il en eut d'abord le bénéfice.
Mais qui donc enseigna, plus tard, à la tailler ?
L'histoire n'en a pas donné le moindre indice.
Or, voici ce qu'on m'a conté :

La Vigne, au temps jadis, croissait à l'aventure,
Et perdait, faute de culture,
Un tiers de sa fécondité.
En rameaux vagabonds, en feuillage inutile
Chaque plant s'épuisait en vain,
Et plus gracieux que fertile,
Donnait toujours beaucoup... d'ombrage, et peu de vin.

Digitized by Google

La chose allait ainsi quand, par hasard, un Ane,
Rassasié de ses chardons,
Vint porter une dent profane
Sur un cep qui déjà se parait de bourgeons.
Il tailla largement. L'Homme accourt et se venge,
Maudissant les écornifleurs,
De la dîme qu'il croit levée à sa vendange.
La Vigne de son mieux proteste par des pleurs.
Sans se plaindre, accablé sous les coups d'étrivières
Qui pleuvent sur son dos dru comme argent comptant,
Façonné dès longtemps à ces rudes manières,
Le pauvre Ane au logis revient clopin-clopant.

Qu'arriva-t-il pourtant? Au retour de l'automne,
Sur le cep élagué se pressent les raisins,
Tandis qu'à ses côtés une folle couronne
De pampres éperdus écrase ses voisins.
L'Homme, frappé de ce prodige,
Eut d'abord le bon sens de le mettre à profit:
Désormais de sa Vigne il émonda la tige,
A l'exemple de l'Ane, et vraiment bien il fit.
Quant à l'humble inventeur, il dut, je l'imagine,
Brouter comme devant la ronce et le chardon,
Et de ses descendants, comme autrefois, l'échine
Reçoit, outre le bât, l'empreinte du bâton.

J'ai voulu de ce fait consigner la mémoire,
Et réhabiliter son auteur parmi nous,
Afin qu'en souvenir tout manant, après boire,
Pour l'utile animal soit plus sobre de coups.

Digitized by Google

LE CYGNE ET LE CORBEAU,

FABLE

Présentée au Concours;

Par M. PÉCONTAL, de Paris.

Suum cuique...

Sur le cristal d'un lac, aux golfes gracieux,
Le long des bords riants, semés de fleurs nouvelles,
Un Cygne naviguait sous la brise des cieux,
Aux caresses de l'onde ouvrant ses blanches ailes.

Dans ce moment un Corbeau l'aperçut;
Il venait de sortir de sa caverne obscure,
Et l'éclat du Cygne déplut
A l'oiseau croassant et de mauvaise augure.
Pourtant il voulut bien s'en approcher un peu.
— Quel mérite, dit-il, que sa blancheur extrême?
Il se baigne toujours; ce n'est vraiment qu'un jeu. —
Et le Corbeau soudain de se baigner de même.
Mais le noir détracteur
S'efforça vainement de changer de couleur,
Il conserva son sinistre plumage.
Alors honteux de voir son effort impuissant,
Et le dépit faisant place à la rage,
Il couvre de limon le Cygne éblouissant.

Digitized by Google

Mais un instant sali par cette boue immonde
Qu'en croyant le noircir lui jette le Corbeau,
L'oiseau chéri des Dieux se plonge au sein de l'onde
Et reparaît encor plus brillant et plus beau.

En vain les envieux, dont cette terre abonde,
Dénigrent la vertu, le talent, le savoir :
Le Cygne est toujours blanc, le Corbeau toujours noir.

Digitized by Google

RECUEIL DE 1849.

Seconde Partie.

DISCOURS ET RAPPORTS

DE MM. LES MAINTENEURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE
DE M. DE LIMAIRAC,

Lu en Séance publique, le 12 mars 1848;

Par M. DE RAYNAUD, un des quarante Mainteneurs.

Messieurs,

La mort frappe à coups pressés parmi nous; on cherche en vain dans cette enceinte les guides, les émules qui partageaient nos travaux; et, le cœur ému, nous fixons nos regards sur cette place vide qu'occupait un vieillard vénéré : les regrets ajoutent encore aux sentiments qu'il nous inspirait; ses talents, ses vertus, consacrés par la tombe, grandissent dans nos souvenirs; et le premier besoin de nos cœurs est de rendre un solennel hommage à sa mémoire. Cette tâche, douce à remplir, je l'ai briguée auprès de vous, entraîné par mes sentiments, sans me préoccuper assez de ce qu'elle offre de difficile, de ce qu'à notre époque elle exige de mesure et de talent. S'il était aisé de décrire ces carrières paisibles qu'on suivait autrefois sans dépasser la ligne que l'habitude et la règle traçaient à la plupart des existences, il n'en est plus ainsi de nos jours; la vie offre sans cesse des situations extrêmes et des vicissitudes diverses; on passe tour à tour

Digitized by Google

du pouvoir à l'obscurité, de l'action à l'étude, du calme de la retraite aux émotions du Forum ; notre histoire, comme nos traits, porte l'empreinte de nos sentiments, de nos luttes et de nos douleurs.

Mais s'il ne m'appartient point d'apprécier avec talent le caractère énergique, les vertus éprouvées de celui dont je dois retracer la vie, du moins il n'est pas besoin d'art pour en dérober un seul jour ; la raconter tout entière, c'est vous offrir un noble exemple, c'est en faire le digne éloge.

Charles-Antoine-Gabriel DE LIMAIRAC, Officier de la Légion d'honneur, ancien Préfet, ancien Député, Membre de l'Académie des Jeux Floraux, naquit à Toulouse le 1er avril 1770. Issu d'une famille noble et distinguée, une éducation forte développa chez lui une heureuse nature, dota son âme des sentiments les plus élevés, des qualités les plus brillantes : de savants professeurs dirigèrent ses hautes études ; il leur dut le goût de la littérature, source des jouissances de ses vieux jours ; et quand sa position, son âge, l'appelèrent dans le grand monde, le cœur attentif de la meilleure des mères l'y suivit avec moins de crainte que d'orgueil ; il fut, dans cette société d'élite, apprécié avec ce tact, reçu avec cette grâce qui distinguaient l'époque ; il prit de ce monde élégant la langue et les manières, en adopta les mœurs et les idées.

La Société française, alors, animée, spirituelle, plus raisonneuse que réfléchie, avait moins de prévoyance que de générosité. Déjà une inquiétude vague agitait les esprits ; des projets de réforme, d'innovation, séduisaient les plus timides ; mais l'amour du bien possédait toutes les âmes. Le Roi voulait la répression des abus, les grands l'égalité des droits, la

Digitized by Google

nation confiante demandait que la loi sanctionnât les changements opérés dans les mœurs ; et la convocation des États généraux fut saluée comme une brillante aurore. A vingt ans, le cœur ouvert à toutes les espérances, M. de Limairac partagea ces illusions, s'anima de ces sentiments généreux ; il voyait déjà la France heureuse et fière grandir à l'ombre de ce trône qu'il ne perdit jamais de vue au milieu des foudres et des tempêtes dont il fut depuis environné.

Dès 1789, les changements exigés par la justice et la raison étaient obtenus ; les réformes préparées par le meilleur et le plus malheureux des rois, tendaient à s'accomplir ; des modifications profondes apportées à notre état social semblaient assurer sa durée. Mais des factions remuantes et hardies exaltaient les passions de la multitude ; un vertige d'impiété s'emparait des esprits ; d'intraitables vanités, des cupidités honteuses envahissaient les cœurs ; en haine des grands souvenirs, on renverse le trône ; en haine de la religion, on brise les autels ; l'épidémie du crime gagne la France entière ; dans cette orgie de sang, le Roi lui-même est menacé. Nos princes, en cet instant suprême, appellent hors de la frontière notre noblesse et nos soldats ;..... Il faut sauver le Roi ! sauver la monarchie ! et dès lors commença cette croisade nouvelle, inspirée par le dévouement, commandée par l'honneur. M. de Limairac émigra.

Prise au point de vue politique, selon les hommes et la date, l'émigration doit être diversement appréciée ; mais ce noble dévouement, qui fait pour la royauté dans les fers ce qu'au jour de sa puissance et de sa splendeur elle eût en vain sollicité, cette obéissance plus passive qu'aveugle, sacrifiant au devoir ce que le cœur de l'homme a de plus cher, la famille et le pays, est un des plus beaux exemples, un des

Digitized by Google

plus étonnants spectacles qu'ait jamais offerts notre histoire. La douleur d'une mère, les dangers d'un père vieilli, les avantages de la fortune, tout attachait M. de Limairac au sol natal. En vain sa raison prévoyante et calme mesure l'espace, calcule les chances ; l'honneur le veut, il part, fait ses premières armes à l'armée des princes, supporte avec constance et gaieté les privations de l'exil, la vie dure des camps ; il se distingue à l'armée de Condé, et fut surtout remarqué à Berstheim, à ce chevaleresque combat où, commandés par trois générations de Condé, les débris de l'émigration prouvèrent encore une fois au monde que le malheur et les revers peuvent atteindre les Français, mais ne sauraient jamais abattre leur courage.

Plus tard, M. de Limairac visita Hambourg ; il parlait souvent des Français distingués qu'il y avait rencontrés ; hommes instruits, littérateurs aimables, la supériorité chez eux prenait la forme de la grâce ; leur gaieté, plus forte que les revers, traitait le malheur sans conséquence, se vengeait de la fortune par une épigramme. Tant de savoir sans prétention charmait son esprit, tant de philosophie et de force allaient à son âme : ce fut à regret qu'il s'arracha à cette douce séduction, pour voyager en Angleterre.

Une longue rivalité, les justes ressentiments de la France, n'empêchèrent pas M. de Limairac d'apprécier ce pays : l'indépendance de son caractère n'admit jamais les préventions. S'il jugea ce que la politique de ce peuple a d'odieux, il comprit aussi ce que son esprit national offre de force et de ressources. S'il opposa la franchise et la loyauté française à l'intraitable orgueil de l'Angleterre, il rendit hommage aux sentiments généreux qui animent cette nation, à la noble hospitalité qu'elle exerce ; il apprécia la supériorité de sa marine, l'étendue de son commerce, la

Digitized by Google

puissance et l'action de son aristocratie. Moins préoccupé des progrès de son industrie que de la marche de l'esprit humain, il s'attacha surtout à étudier les hommes et le Gouvernement. Burke, Pitt, Fox, Shéridan, donnaient alors aux débats parlementaires une ampleur, une élévation qu'on peut atteindre, mais jamais surpasser ; et M. de Limairac étudia sous ces grands hommes les ressorts et la force du Gouvernement constitutionnel, sans prévoir encore qu'on en ferait un jour l'application dans sa patrie.

La noble résignation de M. de Limairac dans le malheur, lui mérita l'estime de l'étranger ; mais quelque flatteuse que fût cette distinction, elle était loin de compenser les douceurs de la famille et le charme de la patrie. Une foule étrangère à nos souvenirs comme à nos espérances, désintéressée de ce qui nous occupe et que nous chérissons, jette notre âme dans le découragement et la tristesse. Des privations toujours renaissantes, des ressources presque épuisées ajoutaient encore des embarras à cette situation, dont le terme était indéfini, quand la mort du meilleur des pères vint porter un dernier coup à ce caractère énergique et fort. En vain la proscription plane sur sa tête, en vain les périls l'attendent et la mort le menace ; il vole vers sa mère, que l'absence d'un fils avait désolée, que la mort d'un époux laisse sans consolation. Hélas ! bien des amertumes se mêlent aux douceurs du retour : son père n'est plus ; la persécution l'assiége ; errant d'asile en asile, la hache peut frapper aujourd'hui sa tête qu'hier encore il lui déroba ; et pourtant, auprès de l'exil, cette existence offre des charmes ; il n'est ici indifférent pour rien, à rien il n'est étranger ; l'ami qui sourit à sa venue, consola sa première infortune, pressa sa main à son premier bonheur ; ceux qui partageaient ses dangers

Digitized by Google

avaient été les compagnons de son enfance ; les lieux qui l'entourent éveillent en lui de puissants souvenirs ; tout parle à son âme ; cette tombe l'attire, il s'agenouille, il prie ; c'est là que repose son père.

Mais du sein des légions un soldat s'est levé ; il a conquis l'Italie, inscrit sur les Pyramides le nom victorieux de la France ; refoulant au loin l'anarchie et ses meurtres, de la main qui relève les autels il brise les tables de proscription ; et, comme l'a dit un puissant orateur ; *il sème l'ordre en faisant de la gloire*. A sa voix, des pères, des époux sont rendus à leur famille ; à la France, il ramène ses fils bannis. M. de Limairac fut rendu à la liberté et à sa patrie.

Bien des Français avaient disparu dans la tourmente ; bien des fortunes et des destinées étaient brisées ; et du sein de ces ruines, un monde inconnu surgissait. Centre de cette renaissance universelle, Paris semblait nous convier à cet éclatant réveil ; tout se reconstituait à l'envi ; une législation nouvelle était donnée à cet ordre nouveau ; dégagés de leurs voiles de deuil, la poésie, les arts commençaient à sourire ; la science prenait son essor ; et la victoire couvrait de trophées les débris qui restaient encore autour de nous.

M. de Limairac se rendit à Paris, où tant de merveilles l'appelaient ; peut-être aussi qu'un secret pressentiment qui se manifeste à certaines âmes, qu'une voix mystérieuse et intime le poussait vers ces lieux où vivait celle dont il ignorait encore l'existence, et qui pourtant devait lui donner tant d'années de bonheur. Même au milieu du bruit, de l'éclat des fêtes, les âmes délicates se devinent ; il rencontra dans le monde Mlle Baudon, comprit tout ce qu'elle avait de sensibilité dans le cœur, d'élévation dans la pensée, et le 13 septembre 1802, on vit s'unir la grâce et la loyauté, la vertu et l'honneur.

Digitized by Google

Une existence inutile et désoccupée ne pouvait convenir à M. de Limairac ; Conseiller de préfecture en 1810, il fut appelé aux fonctions de Sous-préfet de Toulouse à l'époque où l'incendie et les frimas dévoraient dans le Nord nos soldats que le fer n'avait pu vaincre. Les exigences de la guerre, les embarras d'une situation extrême, rendaient l'administration presque impossible; M. de Limairac, pourtant, prévoit tout, suffit à tout; il ne recule devant aucun obstacle; et quand l'ennemi se présente à nos portes, quand ses supérieurs découragés s'éloignent de la cité, seul il reste au milieu de nous ; en ces jours périlleux et difficiles, son courage grandit devant le danger, son zèle selon les besoins et les circonstances.

Mais les événements se pressent, le trône impérial s'écroule sous le poids de l'Europe entière qui n'ose croire à son triomphe ; la France, fière et digne, entourée de désastres et de débris, tourne enfin ses regards vers cette antique race dont le sang coula sur tous nos champs de bataille, dont les biens furent toujours prodigués à la patrie, et le cœur ouvert à tout ce qui est français ; les sympathies se réveillent, mais on ose à peine manifester ses sentiments et ses vœux.

Le général ennemi proclame les répulsions des alliés pour nos anciens Rois ; le bruit de l'arme qui frappa dans la Champagne les de Gau et les Vidrange retentit encore jusqu'à nous. On est incertain, on hésite..... Des premiers M. de Limairac se décide, jette ce nom à la multitude, pousse ce cri répété par la France entière qu'entendit, dans l'exil, le fils de saint Louis, heureux de rapporter parmi nous ces biens si chers, dès longtemps perdus, la paix et la liberté. En ce jour M. de Limairac se montra ce qu'il fut sans cesse, homme de courage et de dévouement; en ce jour aussi

Digitized by Google

il reçut la plus douce récompense pour un cœur de père : l'éclat de sa conduite rejaillissait sur ses enfants.

Il est des caractères qui ne sauraient fléchir en présence du danger : Au 20 mars, M. de Limairac se montra dévoué à ceux que la fortune semblait abandonner ; tous ses efforts tendirent au triomphe de ses principes et de ses affections politiques. Jugeant ce qu'un tel homme offrait de ressources et de garanties, le duc d'Angoulême le nomma Préfet de Toulouse, et si la politique du Gouvernement d'alors ne sanctionna point cet heureux choix, la faveur méritée de l'héritier du trône, et les regrets de ses concitoyens furent pour lui plus qu'un dédommagement. Mais un nouvel honneur l'attendait, une manifestation éclatante devait prouver à tous l'estime dont il était environné : le libre choix de ses concitoyens l'appela à la députation en 1815 ; jusqu'en 1826 il fut, à la Chambre, un des représentants de l'ancienne capitale du Languedoc.

A cette première époque, deux partis seulement divisaient la Chambre : ceux qui ont surgi depuis, n'étaient point encore représentés. L'un, plus calomnié que méconnu, voulait gouverner avec les institutions nouvelles, mises en œuvre par les honnêtes gens. Acceptant de la révolution tout ce que la justice et le temps rendaient nécessaire, il ne voulait pas l'isoler entièrement du passé, ni propager ses cupidités et ses vices. Il tentait, par une administration sage, de relever le crédit, par la pensée religieuse de nous rendre des vertus effacées. Il voulait, enfin, faire marcher la politique avec les idées, mais jamais avec les passions. L'autre, cherchant avant tout à assurer le présent, livrait presque au hasard les chances de l'avenir, isolait le siècle, se plaçait au centre des choses, agissait sur nos passions et nos faiblesses, établissait enfin un système imprudent qui tour à tour

Digitized by Google

mettait en œuvre toutes les ambitions, sans se préoccuper, sans prévoir (il faut le croire) qu'il éveillait des appétits et des besoins qu'on ne pourrait un jour satisfaire. M. de Limairac jugea ce dernier parti propre à nous laisser vivre, mais impuissant pour régénérer son pays. Si l'autre offrait des périls, des obstacles, son but du moins était l'affermissement de la monarchie; sa réalisation lui parut possible, il s'y attacha avec constance et dévouement; il suivit toujours la fortune de celui qui en fut le chef, il s'assit avec lui sur les bancs de l'opposition, et administra un département quand cet homme d'état arriva au pouvoir. Les opinions politiques ajoutèrent encore aux sympathies et à l'amitié qu'il avait dès longtemps inspirées à M. le comte de Villèle.

Appelé à la préfecture de l'Oise, qui l'éloignait de son pays, il obtint des bontés du Roi celle de Tarn-et-Garonne, où l'attachaient des liens de famille et les plus douces relations; il s'y montra administrateur sage et habile. Sa bienveillance inépuisable pour ses subordonnés, lui donnait sur eux un ascendant utile et salutaire; son tact, son esprit conciliant, adoucirent les oppositions tranchées, conséquences funestes mais ordinaires des dissidences religieuses. Il s'occupait des intérêts de tous, en homme impartial; ses opinions n'influençaient point ses actes à l'égard de ceux qui en professaient d'opposées; ses prédilections étaient franches, mais subordonnées à sa justice : il obtint l'estime générale; protestants et catholiques l'accompagnèrent de leurs regrets quand il fut nommé Préfet de Vaucluse.

Si l'expérience des affaires lui rendait facile l'administration de cet autre département, s'il lui fut aisé de seconder le développement des intérêts matériels, il eut besoin d'un grand tact pour se concilier les personnes.

Digitized by Google

Les provençaux sont difficiles ; leur rondeur n'exclut pas la susceptibilité; leur laisser aller n'est pas toujours de la franchise; le contact des étrangers, l'influence du climat, la différence des mœurs produite par la longue séparation du Comtat et de la France, exerce plus ou moins d'action sûr les habitants de Vaucluse ; ils ont les défauts des plus éminentes qualités, et gouverner de tels hommes était peu facile, à l'époque surtout où l'esprit d'une opposition systématique se manifestait dans toute la France.

Sous le régime constitutionnel, les hommes politiques sont les représentants, l'expression d'une idée ; le renversement de leur système entraîne la perte de leur position. Trop indépendant pour se livrer à une impulsion nouvelle et opposée à celle qu'il avait suivie, M. de Limairac rentra dans la vie privée quand M. de Villèle quitta le ministère.

Les transitions brusques et inattendues qui font passer de l'action au repos, du bruit des affaires au silence du cabinet, sont la plus forte épreuve qu'aient à subir une âme ardente et un esprit actif. Au sein du mouvement, et sur la voie de l'ambition, on perd souvent cette simplicité de mœurs, cette jeunesse de cœur, qui seule donne du prix à la vie intime; car il en est des hautes fonctions comme de la cour des rois. Labruyère a dit qu'elle ne rendait point content, mais qu'elle empêchait de l'être partout ailleurs. Eh bien! Messieurs, vous avez suivi M. de Limairac au sein de sa famille; vous avez joui de cette aimable gaieté, de ce doux abandon, où se peignait sans cesse une âme calme et sans reproche ; dites-nous si vous vîtes jamais ce front s'obscurcir par les regrets d'une ambition déçue ou le souvenir d'un brillant passé; dites-nous si jamais un mouvement, un mot révélèrent en lui la haine ou le ressentiment ; si toute autre passion

Digitized by Google

que celle du bien s'exhala jamais de son âme. Plus qu'un autre peut-être, j'ai pu apprécier ces entretiens animés, où une pensée grave, élevée, se mêlait à une anecdote spirituelle et piquante, où les formes aimables du temps passé s'alliaient aux hardiesses de notre époque, où chacun, enfin, s'abandonnait sans contrainte à son imagination et à ses souvenirs, convaincu qu'il se livrait à une société trop sûre et trop délicate pour jamais craindre d'avoir trop dit.

Ami dévoué, M. de Limairac fut aussi le meilleur des pères. Heureux au sein d'une famille qui joignait des mœurs patriarcales aux grâces de l'esprit, et les sentiments les plus élevés à la plus aimable indulgence, il vivait entouré de déférence et de soins. En vain, de nos jours, on s'individualise, on s'isole; ses enfants, toujours unis, épiaient ses désirs, lui prodiguaient leur tendresse ; ils cherchaient, sans l'espérer, à remplir le vide que laissait dans son cœur la perte de la meilleure des compagnes. Un intérieur si doux diminuait, je le sais, le mérite d'avoir quitté sans regret la vie des affaires, d'avoir si vite apprécié tout ce qu'il y a de bonheur dans les vertus privées et le calme du foyer ; mais aussi, Messieurs, n'est-ce pas là le plus flatteur des éloges ? Ces nobles enfants, il les avait élevés ; ces sentiments délicats, il les avait fait naître ; c'est lui qui dans ces âmes alluma le feu sacré de l'honneur, et fit jaillir les vives lumières de la foi.

M. de Limairac étendait en dehors de cette sphère son heureuse influence : ses serviteurs chaque jour éprouvaient les effets de sa bienveillante sollicitude; s'il prodiguait ses dons à la misère, il offrait des consolations à la douleur ; il comprenait que l'âme a aussi ses besoins.

Tant de qualités, tant de vertus triomphèrent des préventions de parti ; sa considération grandit quand

Digitized by Google

les circonstances semblaient devoir lui ravir la faveur de ses concitoyens. S'il est une popularité éphémère qu'on doit au sacrifice de sa dignité, qui a l'ambition pour principe, le mensonge et la bassesse pour moyens, et qui fait du succès une dégradation, il en est une durable et flatteuse, due à la droiture et à la bonté, étrangère à l'intrigue, au-dessus des passions subalternes, les repoussant comme moyen honteux. C'est elle qui valut à M. de Limairac l'honneur d'être appelé au Conseil municipal de la cité, à une époque où sa ligne politique semblait l'exclure des affaires; et je le dis sans craindre les contradicteurs, dans le sein de ce Conseil il n'apporta jamais d'autre pensée que celle du bien public, d'autre passion que la prospérité de Toulouse.

Le goût de la Littérature satisfait le cœur presque autant que l'esprit; il devient pour nous une douce habitude qui survit aux épreuves de la vie; le malheur, la préoccupation des affaires n'avaient pas entièrement éloigné M. de Limairac des études et des travaux qu'il reprit dans la retraite; son amour pour les Lettres lui inspira le désir d'entrer à l'Académie; il y fut accueilli avec empressement; dès ce jour elle fit le charme de sa vieillesse, et fut l'objet constant de ses prédilections S'il est vrai qu'une société littéraire assure sa durée par l'unité de ses vues, la force de ses principes, et la sage disposition d'accueillir avec réserve et sans prévention les nouvelles théories; si les efforts de tous ses membres doivent tendre vers ce but, M. de Limairac a droit à nos éloges et à notre reconnaissance. A l'âge où les idées sont stationnaires, où la voie des innovations effraie par ses dangers, où le progrès, enfin, s'offre souvent à nos yeux sous la forme d'une erreur, il ne repoussait rien sans examen, il écoutait avant de juger; sans s'écarter des règles du goût, il souriait aux

Digitized by Google

hardiesses de la nouvelle école, rendait hommage à ses beautés énergiques et inattendues; mais toujours il demandait des exemples et des modèles aux écrivains d'une autre époque.

Les choix de l'Académie furent surtout l'objet de sa sollicitude; avec déférence et franchise il se rendait à notre avis; avec les formes les plus conciliantes il ramenait souvent à son opinion. Son zèle ne se lassait pas pour ce qu'il croyait utile et convenable; par une délicatesse exagérée, il voulut rester étranger, je ne dis pas indifférent, à une seule de nos élections que personne ici ne peut avoir oubliée; l'unanimité de vos suffrages fut à la fois un bonheur pour cet excellent père, et un hommage rendu au mérite et au talent.

Mais, quelque jaloux que fût M. de Limairac de vous éclairer sur vos choix, quelle que fût sa sévérité et son attention dans le jugement des candidats, il eut pourtant son jour d'indulgence et acquit dès lors des droits éternels à ma gratitude : ce fut lui qui fixa sur moi la bienveillance de l'Académie, et je lui dois l'insigne honneur de siéger parmi vous.

Nous nous rappelons tous ces Épîtres charmantes où la gaieté n'excluait pas une douce morale, ne nuisait point à l'utilité du but. Jamais un trait blessant, jamais l'aigreur et la malignité n'y trouvèrent place; son vers était énergique et pur; nous le retrouvions tout entier dans ses écrits, et répétions tous, en l'écoutant, ce mot aussi vrai que connu : le style c'est l'homme. Il offrait surtout la preuve que l'imagination est jeune tant qu'elle est sous l'action de l'âme, tant que nos émotions se convertissent en pensées. Ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur qui vieillit; et dans un âge avancé, M. de Limairac dut à la sensibilité de son âme de ne rien perdre de la fraîcheur de ses pensées.

Ses Épîtres au Marquis de Latresne et à MM. Sau-

Digitized by Google

vage et Mazoyer ne sont point effacées de nos souvenirs. Le hasard, peut-être une inexplicable prévision, lui fit adresser des vers sur la Mort à Charles de la Martinière, à cet homme excellent, à ce Mainteneur distingué, enlevé jeune encore aux Lettres et à ses amis. Cette pièce est l'expression d'un esprit ferme, d'une philosophie élevée; elle abonde en beaux vers. Vous n'entendrez pas sans émotion ceux où la piété et la tendresse de ses enfants sont rappelés avec à propos et bonheur.

« Tout s'altère ici-bas, tout passe, et l'univers
» Lui-même soulevé de ses bases profondes,
» Un jour disparaîtra dans l'abîme des mondes;
» Le géant des forêts peut braver les autans,
» Mais rien ne le dérobe aux ravages du temps;
» C'est le commun destin : sachons courber nos têtes. »

.....

« Quand nos cœurs restent purs, quand l'esprit est soumis,
» La nature et le ciel ne sont plus ennemis.
» Ah ! loin de repousser une main consolante,
» Que je la presse encor de ma main défaillante !
» Que la tendre amitié réponde à ma douleur !
» Que je retrouve encor un reste de chaleur !
» C'en est fait, et la mort affaisse ma paupière;
» Aux pleurs de mes enfants se joindra la prière,
» Et leur brûlante foi, leur saint recueillement
» Deviendront mon égide à mon dernier moment. »

Mais nous touchons au terme de cette longue carrière, droit sillon tracé d'une main ferme à travers le terrain brûlant des révolutions, noble existence dominée par le sentiment du devoir qu'animait l'amour du bien, qu'un seul mot résume : l'honneur. Distingué dans le monde, indépendant dans l'exil, courageux au camp et dans la cité, magistrat intègre, législateur prévoyant, M. de Limairac résista toujours au choc des

Digitized by Google

passions et des intérêts ; il vécut sans reproche au milieu des épreuves et des péripéties de notre âge ; à ces qualités éminentes il joignit celles de l'homme privé ; nous l'avons vu, dans la vie intime, bienveillant, facile, doué de cette politesse du cœur qui concilie les prédilections et les convenances ; nous l'avons apprécié à l'Académie, qu'il intéressait par ses lectures, qu'il éclairait par ses jugements ; au terme enfin de sa carrière, nous admirerons sa foi, sa constance, et son mâle courage en face de la mort. Atteint d'une longue et douloureuse maladie, ce sang-froid qu'il montra toujours au moment du danger ne le quitta point à son heure dernière ; son énergie, s'il était possible, grandit en cet instant suprême ; il l'envisagea sans crainte, avec la résignation du chrétien et la confiance de l'honnête homme. Il prévoit tout, il avise à tout ; interrogeant sur sa fin prochaine l'homme habile, l'ami dévoué qui lui donne des soins, il demande lui-même les secours de la religion ; il oublie ses souffrances pour consoler ses enfants ; il verse ses bienfaits sur ses serviteurs ; il prie, et se recueille en son âme pour se préparer au jugement de Dieu.

Espérez ! la justice du ciel n'est redoutable que pour les cœurs faibles et sans dévouement : père tendre, ami constant, sujet fidèle, vous remplîtes toujours vos devoirs sans faiblesse et traversâtes nos discordes sans reproche. Votre vie est pleine, votre tâche est remplie ; noble vieillard, vous pouvez mourir ! Placé entre deux époques opposées de mœurs et d'idées, vous êtes à la fois l'heureuse et dernière expression d'une société qui finit, l'exemple de celle qui s'élève. Cette carrière dont s'honorent vos enfants, ceux qui vous ont connu la révèrent ; elle est pour tous un haut enseignement.

Digitized by Google

Vous, Monsieur (1), dont les succès ont marqué la place dans cette Académie ; vous dont on a fait choix pour succéder à M. de Limairac, jugez le prix qu'on met à vos talents et l'estime qu'inspire votre caractère, par la grandeur de la perte que vous êtes appelé à réparer ; joignez vos regrets à ceux que nous éprouvons; rendez avec nous un dernier hommage à celui dont la mémoire vénérée vivra toujours dans nos cœurs, et ne s'effacera point de nos souvenirs.

---

(1) M. de la Jugie. Voyez, dans le Recueil de 1848, le Remerciment de M. de la Jugie et la Réponse de M. Decampe.

Digitized by Google

SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 25 février 1849;

Par M. DE MAC CARTHY,

Un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Naguère une tempête formidable éclata sur la France; la foudre brisait un trône : le flot populaire, soulevé comme une mer en furie, s'abattait sur les vieilles institutions... et les submergeait !..... Une lutte inouïe entre la lumière et les ténèbres, entre le droit et la force, entre l'ordre et l'anarchie, faillit plonger notre patrie et l'Europe dans les horreurs du chaos !... Tout ce qui fait la gloire et le bonheur des peuples, tout ce qui rehausse la dignité de l'homme, était près de s'abîmer dans un cataclysme universel !... Nous périssions !..... Alors le Très-Haut déploya la puissance de son bras !..... Il parle !..... A sa voix l'ouragan se tait ; les vagues subjuguées s'affaissent, et fuient précipitamment au fond de leurs gouffres :..... le ciel s'éclaircit..... et nous pûmes relever la tête, respirer et reprendre à la vie !

Mais, si les vents s'apaisent, si la trombe dévastatrice a cessé ses ravages..... la sérénité sera-t-elle

Digitized by Google

durable ? Qui oserait l'assurer ? On entend toujours à l'horizon le sourd roulement du tonnerre, le mugissement des ondes !... De sinistres nuages planent au-dessus de nos têtes ! Le sol mal affermi tremble sous nos pieds !..... La société minée vacille sur ses bases ébranlées !... On se demande : *sera-t-elle? ne sera-t-elle pas ?*..... Le calme renaît à peine dans des âmes profondément remuées : la folie des utopies reste encore déchaînée ; chaque jour sont remis en question la famille, la propriété, les droits les plus imprescriptibles, les conquêtes les plus précieuses de la civilisation. On conteste les lois, l'autorité, *Dieu lui-même !!*

Les esprits incertains, troublés, tressaillent aux impressions toutes vives d'un passé funeste, d'un présent sans sécurité, d'un avenir qui épouvante !... Les cœurs se resserrent, comprimés entre des souvenirs douloureux et de sombres pressentiments !.....

Et nous-même, lorsque des émotions récentes et de justes alarmes ont comme paralysé des facultés déjà si faibles, ont presqu'éteint le peu d'ardeur échappé aux glaces de l'âge et aux souffrances,..... nous reste-t-il assez de liberté d'esprit, assez de courage, pour élever la voix dans cette imposante assemblée, distraite par de si graves préoccupations ? Comment nous flatter de quelqu'attention, en l'entretenant, au milieu des agitations politiques, de Fleurs, de Jeux et de Solennités littéraires ?...

Il faut cependant surmonter ces doutes, ces craintes, et faire céder le sentiment de l'insuffisance à celui du devoir.

Observatrice fidèle de ses antiques usages, l'Académie veut, à l'époque ordinaire, annoncer l'ouverture de ses Concours, y convier les amants du *Gai savoir*, et rappeler à nos Magistrats, toujours jaloux du titre de *Francs et libéraux Patrons*, qu'il est temps de

Digitized by Google

parer le Capitole, afin d'y célébrer, avec une pompe digne de la cité Palladienne, la grande Fête d'Isaure !.....

Puisse la faveur dont elle jouit, depuis tant d'années, auprès d'un peuple renommé par son dévouement aux Belles-lettres et aux Arts, obtenir un accueil bienveillant à celui qu'elle a choisi en ce jour pour son organe !.....

C'est un effet constant et déplorable de ces révolutions soudaines, dont nous avons été plus d'une fois les témoins et les victimes : en changeant les positions sociales, en froissant les intérêts, elles faussent les idées, déconcertent la sagesse, et compromettent les existences : elles étouffent les Arts et tuent la Littérature !.....

Les imaginations s'enflamment ; les passions surexcitées s'emportent, et brisent le frein de la raison : la perspective chimérique, mais séduisante d'un bien-être matériel, éblouit, enivre et absorbe les puissances de l'âme détournée de ses instincts spirituels. L'espoir, l'impatience de saisir la fortune et les honneurs, poussent mille téméraires dans la lice politique.

Combien ces natures inquiètes, abusées par l'envie et la cupidité, méprisent les chances d'un travail assidu dans une condition modeste ! Une ambition fiévreuse les brûle et les agite ; le mécontentement les presse. Pour elles, l'étude est une fatigue ; les arts, les lettres, un ennui : elles ont hâte d'échapper aux occupations gênantes du cabinet et de l'atelier, pour atteindre cette Terre promise, dont on leur fait une si fascinante peinture ! ....

Quelle place peuvent trouver l'éloquence, la poésie, les sciences morales, dans un esprit déjà possédé par les illusions de je ne sais quelles étranges théories, non moins subversives qu'extravagantes, et qui, sur

Digitized by Google

la parole de sophistes flatteurs et intéressés, souvent absurdes (1), attend avec une confiance puérile les droits superbes promis à l'intelligence : le *perfectionnement de la température;* la *direction des planètes!* Bien plus! (permettrez-vous qu'on le dise?) *un sixième sens!* et la *transmutation des eaux amères de l'Océan, en une boisson agréable et rafraîchissante!!...* dans un esprit dévoyé, qui salue l'aurore d'une *ère nouvelle*, où il se persuade que le monde jouira de l'ordre sans autorité, aura tous les biens sans mélange de maux, les richesses sans labeur et sans prévoyance, le bonheur sans moralité et sans effort, la vertu sans croyance et sans sacrifice!.....

Au sortir de ces réunions tumultueuses, foyers ardents, où les intérêts, les jalousies, les colères se groupent, se concentrent et bouillonnent; où la parole fougueuse et vibrante des Gracchus modernes échauffe les têtes, et secoue les fibres de leurs auditeurs électrisés; où le fanatisme fait taire la raison, et les clameurs et la violence tiennent lieu de logique et de sens!..... oh! qu'on est peu disposé à écouter de sages lectures, des discussions sérieuses! que les discours académiques paraissent insipides et froids!!.....

Quand une nation gronde comme un volcan, l'oreille assourdie n'est plus sensible aux sons mélodieux de la lyre!

Toutefois, Messieurs, n'hésitons pas à le dire; dans ces temps d'effervescence et de vertige, où toute chair semble avoir perdu sa voie et court au hasard; où les idées reçues sont de nouveau passées en revue et décréditées;.... quand les esprits s'éteignent dans le vague,

(1) Comme celui qui se vante de renouveler le monde, en prenant pour point d'appui *le Néant*, et pour levier *une Idée!!*

Digitized by Google

et que les âmes sans appui s'affaissent dans le doute ; que le *Bon sens* est au moment de s'engloutir, avec les *Bonnes lettres*, dans un commun naufrage !..... alors..... il est urgent de venir en aide à toutes les doctrines vraies ; les Académies doivent s'opposer à l'invasion du mauvais goût, comme à celle des mauvaises mœurs ; alors leur mission s'agrandit ; elle est sérieuse et sacrée !... C'est la mission de rétablir l'autorité de la raison, de veiller au salut de la société.

Moins coupable que trompée, la foule a des mouvements brusques et aveugles : elle s'irrite, elle frappe sans ménagement, et détruit tout ce qu'elle croit faire obstacle à un avenir d'indépendance et de prospérité, dont elle s'est follement bercée !..... On peut lui pardonner et la plaindre ; elle ne sait pas toujours ce qu'elle fait : mais il faut l'éclairer, la calmer, la ramener au sentiment du *vrai*, à l'amour du *bien* et du *juste*, en lui présentant la lumière, en faisant revivre la littérature mise en oubli, en rendant la force et le crédit au commerce des lettres... Le maintenir, c'est maintenir la civilisation, dont il est l'expression la plus noble ; là où il n'existe point, la civilisation est incomplète ; là où il périt, elle ne tarde pas à s'éteindre.

Il est, au delà des mers, une nation grande, riche et puissante : son territoire est immense ; sa population excède celle de plusieurs des Etats les plus civilisés de l'Europe..... Pourquoi ne marche-t-elle pas leur égale ? Ses armées, sa marine, sont formidables... Elle a l'agriculture, le commerce, l'industrie, la science ! Que lui manque-t-il donc ? .... Une seule chose, *la Littérature !!*

On ne peut nier la valeur, l'influence sur l'ordre social, des habitudes *littéraires;* elles délivrent des soucis

Digitized by Google

rongeurs qu'enfante une ardeur démesurée pour la fortune et les gains sordides ; elles suspendent la poursuite des satisfactions basses et sensuelles, pour s'attacher aux plus pures jouissances !..... Sociales et indépendantes par nature, elles sont les délices de l'âme dans la prospérité, le refuge de l'infortune, la consolation de toutes les douleurs, la nourriture de la jeunesse et la joie de l'âge avancé ! Elles rendent doux et facile l'accomplissement des plus austères devoirs.

Ils l'avaient bien comprise, et ils l'ont redoutée, cette salutaire influence, les fauteurs de troubles, les désorganisateurs de la société, qui, à peine élevés au pouvoir, en ont usé, par une double inconséquence bien propre à les décréditer, pour tâcher d'instituer l'*aristocratie* de l'*ignorance !*.... Ils ont voulu faire des gens illettrés une classe *privilégiée !!*...

Dans cet imminent péril, n'appartient-il pas aux compagnies dépositaires et gardiennes du savoir et du goût (spécialement à la plus ancienne de toutes), de maintenir l'un et l'autre, comme elle n'a cessé de le faire, depuis son origine, avec zèle et non sans succès ? Il y aurait de l'ingratitude à méconnaître un si grand bienfait ; de l'imprudence à ne pas attendre d'elle des services nouveaux ; de l'injustice à les déprécier.

Ne laissons pas dire que l'Académie des Jeux Floraux ne peut remplir une si noble tâche ; qu'elle n'est pas à la hauteur de l'époque actuelle et n'exerce plus d'action efficace !..... reproche peu fondé, que les œuvres poétiques et savantes de plusieurs de nos confrères réfuteraient victorieusement, s'il nous convenait de les citer ici.

Est-ce peu d'avoir sauvé la langue française et le sens commun, des atteintes que plus d'un auteur, en vogue dans la capitale, leur avait trop souvent portées ?

Digitized by Google

Est-ce peu de transmettre, par une tradition constante, dans leur intégrité, les connaissances déjà acquises? On doit désirer, sans doute, d'y en ajouter de nouvelles; et ce n'est pas nous qui viendrons enrayer leur marche progressive; mais toute accumulation, comme tout développement, est de sa nature graduel et lent. Il n'y faut ni impatience, ni hâte irréfléchie.

L'Académie des Jeux Floraux doit accepter *le progrès* avec sagesse, non le provoquer témérairement : son rôle est plutôt inerte qu'actif... L'inertie qu'on blâme, est la sauvegarde du bon sens et du bon goût... Elle maintient !!

Le véritable progrès ne se fait pas à la course : la décadence se précipite à la vapeur! L'ascension est toujours pénible, la descente aisée :

..... Facilis descensus Averni;
Sed revocare gradum et superas evadere ad auras,
Hoc opus! hic labor est!.....

Une rapidité fatale entraîne les hommes et les choses : la paresse intellectuelle de notre siècle préfère le léger au solide; les œuvres qui se lisent vite, à celles qui exigent une application soutenue; l'éclair qui frappe et éblouit, au rayon qui pénètre doucement et éclaire. N'a-t-on pas plus d'une fois accueilli comme progrès de génie, un dévergondage d'imagination? On peut aujourd'hui extravaguer tout à son aise, avec des phrases sonores, de grandes formules, des systèmes hardis et quelques brillantes métaphores!...

Encore, s'il ne s'agissait de sauver que l'élégance du style, la pureté du langage! Mais le mal s'étend plus loin : il menace à la fois les mœurs et les croyances! Il faut l'arrêter!..... Sous ce rapport les Belles-Lettres l'emportent en utilité sur les Sciences naturelles et mathématiques : celles-ci trop souvent dessèchent le

Digitized by Google

cœur, mènent les esprits faibles à l'athéisme, et de l'athéisme au crime : les Belles-Lettres rendent nos jours meilleurs, attendrissent les âmes, nous font pleins de foi envers la Divinité, et conduisent, par la religion, à la pratique des vertus privées, à l'affermissement de l'ordre moral et civil !..... Aussi les auteurs qui ont perfectionné le langage, n'ont pas peu contribué à raffiner les mœurs et à les adoucir.

Si cette assertion paraissait trop absolue, je l'appuierais sur l'autorité d'un haut génie, une des gloires de la France, que l'Académie s'honore d'avoir compté au nombre des Maîtres ès Jeux Floraux. Ecoutez ses paroles :

« Dans un siècle de lumières, les *bonnes mœurs* » d'un peuple très-poli, *tiennent plus au bon goût* » *qu'on ne pense.* Le *mauvais goût* alors, qui a tant » de moyens de se redresser, ne peut dépendre que » d'une fausseté, ou d'un biais naturel dans les idées : » or, comme l'esprit agit incessamment sur le cœur, » il est bien difficile que les voies du cœur soient droi- » tes, quand celles de l'esprit sont tortueuses : *Celui* » *qui aime la laideur, n'est pas loin d'aimer le vice;* » *quiconque est insensible à la beauté, peut bien* » *méconnaître la vertu!*..... Le mauvais goût et le » vice marchent presque toujours ensemble ; le pre- » mier n'est que l'expression du second, comme la » parole rend la pensée. »

Un sentiment tout semblable, appliqué à un autre genre de beauté, a été exprimé par le grand dramatiste Anglais, avec une énergie poétique difficile à traduire :

« L'homme qui, n'ayant pas la musique en son cœur,
» Reste froid aux accords d'une douce harmonie,
» Est capable de tout, de vol, de félonie ;

Digitized by Google

» Son âme de l'Erèbe a la noire couleur,
» Méfiez-vous de lui !.... (1) »

Ainsi le culte des Lettres importe à l'Etat, à l'humanité, à l'individu : celui qui l'embrasse, trouve en soi un bonheur paisible et stable; objet d'envie et de regrets pour l'homme abusé, qui l'a vainement poursuivi par la route épineuse et souvent funeste de l'ambition : l'expérience l'apprend, l'histoire l'atteste !

L'éclat des victoires, la pompe des triomphes, l'enthousiasme des peuples, les charmes du pouvoir suprême, n'ont jamais contenté les héros, les conquérants, les dominateurs : il ne leur en restait bientôt que vide, lassitude et désenchantement !

Ces grandes âmes avaient des aspirations sublimes, plus analogues au noble but de leur création ; fatiguées de tout ce qui est terrestre, elles sentaient le besoin d'un aliment plus substantiel : elles étaient entraînées à la retraite et au recueillement, afin de contempler *le Beau*, d'étudier *le Bon* et *le Vrai* par la constante méditation des écrits littéraires et philosophiques. De là, l'admiration générale pour les auteurs en renom, pour les Poëtes surtout, à la fois historiens et moralistes ; de là, le rang élevé qu'on leur assignait, les honneurs presque divins qui leur étaient décernés.....

Dans ses gigantesques expéditions, Alexandre correspondait, sur les sciences, avec le Prince des philosophes, qu'il n'avait pu retenir auprès de lui ; il nour-

(1) « The man that hath no musick in himself,
» Nor is nol moved by concord of sweet sounds :
» Is fit for treasons, stratagems et spoils;
» The motions of his spirit are black as Hell;
« And his affections dark as Erebus,
» Let no such man be trusted !..... »

SHAKESPEARE, *le Marchand de Venise*, Acte V.

Digitized by Google

rissait son esprit par la lecture des tragédies d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle, des Hymnes de Telestus et de Philoxène : il réclamait de l'Asie domptée *des livres*, plus que *des tributs :* admirateur passionné de l'Iliade, il ne s'en séparait pas plus que de son épée ; et, dans le sommeil, sa tête victorieuse reposait à la fois sur la gloire et sur le génie !..... La conquête du monde ne lui suffisait pas ;..... il attachait plus de prix à avoir son nom chanté dans une Epopée, que gravé sur l'airain des plus somptueux monuments..... Rival et jaloux d'Achille, il lui fallait..... il demandait sans cesse aux Dieux, *son Homère !.....*

Fuyant les pompes et les plaisirs bruyants de Rome, Scipion se réfugiait dans sa terre de Linternum ; là, secouant la poussière des combats, il se délassait des agitations politiques, des ennuis du rang, de l'éclat de la renommée..... par des entretiens enjoués et sérieux, littéraires et philosophiques, avec le poëte Ennius qu'il aimait, et avec son lieutenant favori Lælius, poëte aussi et écrivain estimé. Là, on lui entendait dire, « qu'il n'était jamais moins oiseux que quand il était » à repos, ni jamais moins seul que lorsqu'il se trou- » vait sans compagnie. »

Grand par l'éloquence et l'érudition, autant que par la victoire, César avait toujours conservé des habitudes littéraires ; il s'arrachait souvent aux soins et aux mouvements de la vie publique, pour donner au monde ses admirables Commentaires !..... Il cherchait à saisir comme écrivain, le bonheur qui l'avait fui comme conquérant : il se plaisait, simple citoyen, à déposer sur ses livres, des lauriers acquis chèrement, et qui ne purent dérober sa tête illustre au fer assassin d'un ingrat fanatique !.....

Après lui, Auguste, accablé par les sollicitudes de l'empire, et soupirant après la tranquillité, appelait

Digitized by Google

autour de lui, dans ses moments de loisir, le chantre inspiré du père des Romains : il oubliait les mécomptes, le poids de la grandeur... des remords peut-être!.... en se laissant distraire et charmer par ses mélodieux et divins Poëmes!.....

Dès sa jeunesse, Cicéron cultiva les sciences et les Belles-Lettres ; il fut tenu pour le meilleur poëte, comme pour le plus grand orateur de son temps. Ce goût, ranimé vers la fin de ses jours, le consola des vicissitudes de la Fortune. « Retiré dans un beau lieu » du territoire d'Arpos, il vivait, rapporte Plutarque, » honnêtement et sobrement, avec ses familiers Grecs » et Romains, qui aimaient les Lettres. Il avait grande » facilité et promptitude d'écrire des vers en grec ; et, » par manière de passe-temps, il en composait, dit-on, » cinq cents pour une nuit. »

Néanmoins, quelle position politique plus haute, plus capable d'enivrer! Tour à tour préteur, consul, presque dictateur, proconsul!... il avait commandé les armées, gouverné de vastes provinces, sauvé Rome, et mérité le nom de Père de la patrie!..... Comblé de dignités, partout éclataient autour de lui le respect de ses concitoyens, les transports de leur reconnaissance. Eh bien! il préféra aux honneurs, aux applaudissements de la capitale du monde, les ombrages silencieux de sa chère retraite de Tusculum. Dans ces jardins solitaires, il méditait sur la vie orageuse de celui qui les avait possédés avant lui (et dont il avait fui le ressentiment), et il détestait les actes sanguinaires et les desseins orgueilleux du féroce dictateur!.....

Là, il oubliait les luttes acharnées du bruyant Forum, les intrigues de ses rivaux, les déclamations hostiles des tribuns, et trouvait les plus douces jouissances à discuter, dans la société de quelques amis studieux, les questions de goût, de morale, et de philo-

Digitized by Google

sophie ; là, il traitait de l'art oratoire, développait les mystères de l'âme et l'esprit des lois, enseignait les devoirs de l'homme, et scrutait la nature des Dieux !.....

Et lorsque, absorbé dans ses hautes pensées, il abaissait ses regards attristés sur les convulsions qui ébranlaient Rome, sur les malheurs dont était menacée sa patrie, par la rivalité des concurrents qui se disputaient l'empire : il déplorait leur folle et fatale ambition ; et se félicitant d'avoir dédaigné leurs offres et repoussé leurs sollicitations, il s'écriait avec le Poëte :

« *Suave mari in magno, turbantibus æquora ventis*
» *E terrâ magnum alterius spectare laborem* (1) ! »

Si, de l'antiquité, nous passons aux temps modernes, l'histoire nous montrera les hommes les plus éminents, des guerriers, des magistrats, des monarques, préférant la retraite et l'étude aux plaisirs étourdissants des cités, aux acclamations des peuples, aux séductions de la puissance suprême !.....

Les Condé, les Lamoignon, les Frédéric, s'entouraient des Bossuet, des Boileau, des Racine, des Voltaire : ils comptaient pour les plus agréables et les plus précieuses de leur vie, les heures passées à causer familièrement avec eux, de la vertu, des sciences, de la vérité, de la poésie, et trouvaient dans un échange mutuel de pensées et de connaissances, les délices ineffables d'un esprit cultivé !... Ah ! qu'ils s'estimaient heureux d'échapper ainsi à la gêne de l'étiquette, aux soucis des affaires publiques, aux éblouissements de la

(1) Quand mugissent les flots soulevés par l'orage,
Il est doux d'observer, tranquille, de la plage,
Les labeurs des marins luttant en haute mer !...

LUCRÈCE, l. II.

Digitized by Google

gloire, aux chaînes dorées, mais si pesantes de la grandeur! et de pouvoir, descendant des âpres hauteurs d'un rang importun,

« Goûter le doux oubli d'une inquiète vie! »
« *Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!...* »
(Hor. Sat. II, 6.)

Si, comme les philosophes le prétendent, le souverain bien consiste dans la tranquillité de l'âme et du corps, rien ne l'assure mieux que l'*occupation des Lettres*. Ce sont elles qui nous ont arrachés aux ténèbres, et nous fournissent de quoi mener une vie fortunée et honnête, dégagée de la domination et du trouble des sens.

Dans cette pensée, Osymandias, voulant répandre l'instruction dans sa ville de Thèbes, y fonda une magnifique bibliothèque, la première connue; et il fit graver sur l'entrée, en lettres d'or, cette inscription si fameuse.

« Τῆς ψύχης φαρμακὸν. »
« Trésor des remèdes de l'âme! »

Paroles d'un sens admirable! En effet, l'âme a ses maladies, l'esprit ses travers, le cœur ses faiblesses. Comment en triompher et les guérir? En recueillant les fruits de l'expérience, des recherches patientes des sages; en étudiant les traités de science, de morale et de philosophie: surtout en méditant les Livres saints! Là, se trouvent les remèdes les plus puissants aux misères, aux tristesses de l'humanité; ils sont tous réunis et présentés dans ce riche trésor, *une bibliothèque!...*

Entrez; ici, l'on respire une atmosphère pénétrée des parfums de la science, éclairée des rayons d'une lumière bienfaisante et féconde. On y est entouré de

Digitized by Google

vrais et sincères amis, qui ne flattent pas, dont la société distrait agréablement, dont les conseils et les leçons n'importunent jamais ! Ici, le silence est éloquent ; la *mort* vient en aide à la *vie !*.....

Ici, les âmes languissantes et flétries se sentent ranimées par une rosée rafraîchissante, qui leur rend la force et la santé ; les âmes abattues par le malheur, blessées par l'injustice, puisent les consolations dont elles ont besoin, le baume qui cicatrise leurs plaies !...

Venez donc, venez, vous tous qui êtes agités par les orages du cœur : regardez, choisissez et prenez ; vous avez sous la main, dit le philosophe de Stagyre, la guérison de toutes les passions ! καθαρσις παθήματων !

Que de ressources précieuses accumulées dans les livres ! Par eux l'homme emporté se calme, l'ignorant s'instruit, l'aveugle ouvre les yeux, l'insensé recouvre parfois la raison (1) ! Si tout à coup les livres venaient à manquer au monde ; si ce foyer de lumières s'éteignait !... les nations n'auraient-elles pas à redouter, avec le retour à la barbarie, des ruines lamentables, et l'invasion d'une éternelle nuit ?

« *Æternam timuerint sæcula noctem !* »

Pardonnez une digression qui se lie, dans mon cœur, à la mémoire d'un père, et aux premiers goûts de ma jeunesse !.....

Oui, Messieurs, *une bibliothèque choisie* m'apparaît comme un *temple mystérieux*, où sont évoquées les ombres illustres et savantes, dont chacune reprend

(1) Odette, *la petite Reine*, calmait le malheureux Charles VI, tourmenté d'accès de démence furieuse, non-seulement par ses entretiens naïfs et plaisants ; mais par la lecture de quelques-uns des beaux livres que Charles V avait amassés à grands frais dans la tour du Louvre.

Digitized by Google

son rôle et recouvre son langage ; où s'établit entre elles et nous, un colloque intime, qui offre tantôt l'attrait de la nouveauté, tantôt le charme de suaves souvenirs : là, l'illusion même instruit en captivant, et l'homme recueilli et studieux voit revivre l'esprit et les mœurs des temps antiques, et se plaît à les comparer avec les spectacles divers dont il est chaque jour le témoin.

« Voici, » disait un savant Historien (1), membre du Parlement de la Grande-Bretagne, m'introduisant dans la partie la plus secrète de sa riche bibliothèque ; « voici » mon *Sanctum sanctorum!* ici je me soustrais à l'ob- » session des affaires, à l'importunité des oisifs ; je » trouve l'inspiration, la sérénité de l'âme et la plus » douce satisfaction !..... »

Voyez Milton aveugle et triste ! Il se livre à l'étude ; il s'inspire de l'Histoire sainte ; et sa nuit est illuminée d'une splendeur divine ! Il produit la plus sublime des œuvres humaines..... et la joie dilate son cœur !.....

Son œil sans regard ne peut plus contempler l'astre où *le Seigneur a posé son tabernacle,* et qui donne la vie à l'univers !... il exhale ses plaintes par la bouche du prince des ténèbres, dans une apostrophe (2) magnifique et touchante, et il oublie son malheur !

Privé du spectacle ravissant des beautés de la nature, il les dépeint avec le pinceau du génie et les riches couleurs de l'imagination, dans une poésie pleine d'harmonie, de sentiment et de vérité ; il voit, il jouit par la pensée, et il est consolé !.....

---

(1) Sir James Mc Kintosh.

(2) « O Thou, that with surpassing glory crown'd,
» Look'sl from thy sole dominion, like the God
» Of this new world : at whose sight all the stars
» Hide their diminish'd heads, to thee I call
» But with no friend'ly voice !... etc., etc.

Paradis perdu, Liv. II, v. 32 et suiv.

Digitized by Google

Que lui importait alors la carrière politique, où des vues ambitieuses l'avaient d'abord égaré? Ah! il déplore l'esprit, les heures dépensées sans fruit à servir un parti ingrat, à défendre une cause réprouvée du ciel!... malgré le talent qui les distingue, ses écrits polémiques, comme homme d'état, n'eussent pas empêché son nom de périr..... Il vivra à jamais par son inimitable *Epopée!!*.....

Une application sérieuse et soutenue à des études, qui, absorbant la pensée, arrêtent des retours pénibles sur soi, et détournent l'attention d'un intérieur désolé par une sombre manie, a pu dégager le mourant des serres du tombeau, et rallumer la flamme éteinte du génie!.....

Un Poëte, dont l'Angleterre s'honore, écrivain en prose spirituel, élégant et penseur, se vit forcé d'interrompre un travail entrepris avec ardeur et succès: frappé d'un mal terrible et humiliant, dont les plus brillantes qualités ne mettent pas à l'abri, son intelligence s'obscurcit: une noire mélancolie lui rendit la vie odieuse, et deux fois il tenta de s'en délivrer. Il était tombé dans cet état cruel où l'homme, image de la Divinité, ne diffère plus de l'animal stupide, que par des éclairs passagers de raison, qui rendent plus sensibles les ténèbres où son esprit est constamment plongé, lui découvrent toute sa dégradation et le poussent au désespoir!.....

Un ami, par des instances douces et réitérées, lui persuada de reprendre la plume: il lui parla des Muses, d'Homère et de son poëme favori!... Cowper écoute; il se réveille; le feu sacré couvant au fond de son âme, se ranime et jette quelques étincelles: il trace d'abord un ou deux vers, puis vingt en un jour: le nuage qui voilait ses idées se déchire; peu à peu ses facultés mentales reprennent leur ressort. Docile à la voix affec-

Digitized by Google

tueuse qui l'encourageait, il persévéra; et bientôt il trouva dans la Littérature ce qu'il avait demandé vainement à l'art des médecins : le retour de la santé, des relations sociales, de la verve poétique. Il acheva son chef-d'œuvre, il mit l'Iliade en vers anglais !...

Sa traduction est supérieure, pour le nerf, l'exactitude et la concision, à celle de Pope; mieux connue et plus estimée en France, peut-être parce qu'elle est en vers rimés, quoique la rime, permettez-moi de l'observer, ne soit pas essentielle à la poésie.

Sans elle les Grecs, les Romains, les Anglais ont produit de beaux vers, des Poëmes admirés : la vraie poésie tient plus, sans doute, à la hauteur des pensées, à la vivacité des images, à la magnificence du style, qu'à la consonnance toute mécanique de la terminaison des vers (1); et malgré le peu de succès de quelques rares tentatives, il est difficile de croire que la langue française, si claire et si harmonieuse, si éloquente et si poétique, dans la bouche et sous la plume des Bossuet et des Corneille, soit incapable des beautés qui forment la poésie dans les langues où la rime a été ou rejetée ou négligée : ce serait l'arguer de faiblesse ou de stérilité (2).

Rien ne prouve mieux l'action bienfaisante et efficace de la Littérature sur les esprits, que cet heureux changement dans un auteur pas assez apprécié. — Je m'étonne (pour le dire en passant) qu'un savant professeur, critique éclairé et ordinairement équitable, en ait fait,

---

(1) Les vers *Le flot qui l'apporta recule épouvanté !.....*
Et de David éteint rallumé le flambeau !.....
ont-ils besoin, pour qu'on y reconnaisse la plus sublime poésie, d'être précédés ou suivis de vers terminés par la même syllabe ?...

(2) Les Poëtes modernes se vantent d'une rigueur extrême sur ce qu'ils appellent la *richesse de la rime* : serait-ce comme compensation pour la pauvreté de la pensée et de l'expression ?.....

Digitized by Google

dans son cours, une mention si laconique et si froide, qu'elle devient une injustice envers le célèbre Cowper, et un tort réel à l'égard de ses lecteurs, en leur faisant mal connaître un poëte dont la réputation est grande, quoiqu'au dessous de celle des Southey, des Campbell, des Wordsworth et des Byron !.....

Qui douterait, après un si merveilleux exemple, de l'importance, au point de vue moral et intellectuel, des Belles-Lettres ? Oh ! combien une vie consacrée à leur culte, offre d'avantages sur une vie égarée dans le labyrinthe des affaires, tourmentée par les luttes et les intrigues de la politique !

Que d'hommes *supérieurs* usés à la poursuite du pouvoir et des honneurs, désillusionnés après les avoir atteints, mécontents de l'ambition, du monde et d'eux-mêmes, se sont réfugiés dans les paisibles occupations du cabinet, comme dans un port assuré; y ont retrempé leurs âmes énervées par les contentions et les fatigues ! En disant un adieu volontaire à l'inconstante fortune, et à des espérances trompées, ils trouvaient le bonheur qui avait longtemps échappé à leurs recherches et à leurs efforts !.....

« *Inveni portum, spes et fortuna valete :*
» *Nil mihi cum vobis. Ludite nunc alios.* »

Que de peines et de désappointements réservés à ceux qui, s'écartant du sentier moins attrayant, mais droit et sûr de l'étude, se sont imprudemment lancés dans la carrière tortueuse de l'ambition politique, dont l'entrée leur paraît facile ! La pente en est d'abord douce, elle devient bientôt glissante et rapide. Les premiers pas sont agréables ; mais les derniers, toujours semés d'épines et entravés de piéges, aboutissent à des déceptions cruelles, quelquefois à un précipice !.....

Rien de plus vide et de plus éphémère que les joies de l'Homme public, ayant sacrifié son existence à capter

Digitized by Google

les faveurs de la multitude, à se nourrir de la fumée de son encens, du son de ses acclamations !..... Les exemples ne manqueraient pas, soit dans les siècles passés, soit dans le nôtre ! Regardons autour de nous et soyons instruits !.....

N'en voyons-nous pas parmi nos contemporains les plus célèbres, qui, tombés tout à coup des sommets du Parnasse dans l'arène politique, se sont brisés contre un fantôme de popularité ; et se relevant tout froissés de leur chute, s'efforcent de ressaisir, dans la poussière, une renommée acquise par des œuvres justement louées, et qu'ils se reprochent sans doute d'avoir échangée contre l'aveugle enthousiasme et les transports frénétiques d'une foule exaltée jusqu'au délire, par des harangues fanatiques non moins funestes qu'éloquentes !.....

Elle s'évapore *comme les édifices sans bases d'un songe* (1), la faveur qui naît des amours-propres caressés, des passions enflammées, des folles espérances flattées ! le souffle de l'esprit du siècle la crée aujourd'hui ; demain il la balayera comme une paille légère, et l'idole adorée sera renversée par la main qui vient de l'encenser !.....

Souvent on se repentira de s'être abandonné au courant impétueux d'une existence politique : jamais de s'être consacré au paisible commerce des Lettres !...

Dupe même d'intentions droites et généreuses, l'Homme public est entraîné dans des voies dont il ne prévoit pas l'issue : il se consume de désirs et d'attente ; il use ses facultés en conceptions fantastiques ; il rêve un progrès impossible ; il poursuit un état de perfection en dehors de la nature humaine ; il s'agite... il court... il perd haleine : renonce trop tard à des vues ima-

(1) « Litke the base less fabrick of a vicion. »

SHAKESPEAR.

Digitized by Google

ginaires, et retombe sur lui-même, détrompé et malheureux !.....

L'Homme de Lettres se propose pour but des réalités, le beau, le juste, le bon : s'il n'y atteint pas toujours, il s'en rapproche, il les contemple : plus il avance, plus la perspective qui s'ouvre devant lui, s'étend et s'embellit : il trouve une noble récompense dans son travail même : la paix de l'âme, des connaissances précieuses, un plaisir renouvelé sans cesse et chaque jour mieux senti !.....

O vous, jeunes hommes que nous apercevons avec bonheur dans cette enceinte ! souffrez, qu'en finissant, nous vous adressions quelques paroles inspirées par l'intérêt le plus sincère et une confiance que vous justifierez. A l'époque de la vie où le besoin d'agir et de se distinguer se fait sentir aux âmes ardentes et généreuses, ne vous engagez pas dans une fausse direction : vous êtes appelés à corriger des erreurs, à réparer bien des fautes..... peut-être à réédifier l'ordre social ! Vous êtes l'espoir de la patrie ! ne trompez pas son attente !..... Que les malheurs de la génération à laquelle vous succéderez, vous servent de leçon, vous tiennent lieu d'expérience ! Apprenez la sagesse, en contemplant les grandes ruines amoncelées autour de vous ; en méditant sur tant d'astres éclipsés, sur la fin déplorable de si belles existences ! Fermez l'oreille aux promesses illusoires de l'ambition : défiez-vous des systèmes et des utopies : détournez-vous d'une voie sûre en perspective, mais qui mène au désenchantement, aux mécomptes et au repentir : rejetez, en un mot, les séductions de la carrière politique ; ne présumez pas de vos forces : ne comptez pas trop sur vos talents et votre zèle pour le bien : n'ayez point hâte de vous croire destinés à figurer sur la grande et dangereuse

Digitized by Google

scène du monde, d'où les chutes sont aussi terribles que fréquentes !..... Quelle que soit votre position, ne préférez pas l'idéal au réel : ne poursuivez pas des chimères ; cherchez le bonheur à votre portée ; étreignez-le avec force : c'est le seul vrai ; c'est le plus stable !.....

Vous surtout, natures d'élite, âmes privilégiées, que l'amour du beau a de bonne heure enflammées :

« Vous qui sentez du ciel l'influence secrète, »

Suivez vos nobles inspirations, sans vous laisser éblouir par les mirages décevants des carrières pleines de périls, où la vanité précipite chaque jour une jeunesse confiante et irréfléchie ! livrez-vous sans relâche à une application sérieuse : perfectionnez et agrandissez, par l'étude des Lettres, les sentiments élevés qui germent dans vos cœurs : que des recherches savantes et opiniâtres fécondent vos idées et les développent : qu'un travail intelligent leur donne cette forme élégante et fine, qui les fera goûter !.....

Ne vous contentez pas d'une culture rapide et superficielle ; creusez profondément : que la Littérature ne soit pas seulement la parure de votre esprit ; elle en doit être la richesse ; elle est pour lui une source vivifiante et féconde : s'il n'y puise largement, il deviendra stérile !...

(1) « Drink deep, or not at all, th'Hesperian Spring. »

Accourez à nos Jeux ; venez animer nos concours : le jardin du *Gai savoir* est ouvert : empressez-vous d'y entrer : le souffle dévastateur n'y a pas pénétré : ses fleurs ne sont pas flétries ; courbées un moment, elles se sont relevées sous les efforts de la tempête, et mon-

(1) Pope.

Digitized by Google

trent toujours leurs gracieuses corolles, leurs riches et éclatantes couleurs ! Clémence les cueille, en forme des bouquets, en tresse des couronnes sous le laurier où elle vous attend et vous appelle ! Rendez-vous à cette voix douce et encourageante ; mais sachez ce qu'elle exige pour vous donner la palme des vainqueurs, et de quelles armes elle vous permet d'user dans le combat.

Vos œuvres ne sauraient lui plaire, si la foi, les mœurs, les lois sociales, les principes religieux, n'y étaient pas respectés : que votre style soit pur, élégant et naturel, conforme aux règles de la langue ; j'ai presque dit *classique ;* que vos vers soient marqués au coin du *bon sens* et du *bon goût*, et que tout ce que vous écrirez porte le cachet de la réflexion et de la sagesse :

« *Scribendi rectè sapere est et principium et fons.* »

Fuyez la fausse Littérature (1), qui trop longtemps en honneur, fut depuis répudiée par la raison, et qui aujourd'hui voudrait, à la faveur des troubles civils et de la confusion des idées, reprendre le rang qu'elle avait usurpé.....

Isaure ne décerne des prix qu'à la saine Littérature, celle qui s'attache au vrai comme au beau : celle qui, noble, riche, élevée, trouve son type dans les écritures sacrées !... Là se sont inspirés les Corneille et les Racine, les Pascal et les Bossuet ; là, vous apprendrez à toucher et à plaire, à charmer l'intelligence et à émouvoir le cœur !.....

Enrichissez le monde d'ouvrages qui instruisent, qui

(1) Celle qu'on a qualifiée assez justement de *théorie du laid ;* d'*enthousiasme de l'atroce ;* de *superstition du trivial* et *du vulgaire !.....*

Digitized by Google

améliorent et relèvent la nature humaine, en captivant par la clarté et les grâces de la diction, l'étendue et la variété des connaissances, la beauté de l'invention, la justesse et la sublimité des pensées!..... Faites revivre les Marca, les Furgole et les Cujas, les Duranti et les Fermat, les Lapeyrouse, les Vanière, les Palaprat et les Goudelin..... Ainsi servirez-vous utilement les Sciences et les Lettres; ainsi vous aurez bien mérité de la Patrie et de la Société!... et vous irez prendre place à côté de ces hommes illustres, théologiens, magistrats, jurisconsultes, savants et poëtes, qui ont porté si haut la gloire de Toulouse, qui se sont acquis un nom immortel, et la reconnaissance de la postérité!.....

Digitized by Google

L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU

LA GUERRE DES ALBIGEOIS ;

Par M. FLORENTIN DUCOS, un des quarante Mainteneurs.

FRAGMENT DU XXIIe CHANT [1],

Lu en Séance publique, le 25 février 1849.

Gloriæ Majorum !

Ce chant retrace le tableau de l'insurrection des Toulousains contre la domination de Montfort. — Après la funeste bataille de Muret, le Concile de Latran avait dépouillé Raimond VI de ses états, pour en investir Montfort. Cependant le Pape Innocent III, mu par un sentiment d'équité, avait formé un apanage sur les bords du Rhône, en faveur du jeune Raimond, pour le dédommager du douaire de sa mère, Jeanne d'Angleterre, sœur de Richard Cœur-de-Lion. Le jeune Raimond se rendit à Marseille, pour prendre possession de son apanage. A son arrivée dans cette ville, la Provence entière se souleva en sa faveur, et il se rendit bientôt maître de toutes les places situées sur les bords du Rhône; notamment de Tarascon et du château de Beaucaire qu'il enleva, après de sanglants combats, à Lambert de Limoux et à Montfort lui-même qui était accouru au secours de son lieutenant. Montfort revint à Toulouse, et exerça sur ses habitants la plus violente oppression ; il frappa d'énormes contributions, à l'aide desquelles il leva de nouvelles troupes. A la tête de ces troupes, il retourna sur les bords du Rhône, pour combattre le jeune Raimond. Ce fut pendant son absence qu'éclata l'insurrection des Toulousains.

MAIS tandis que Montfort, qu'aucun remords n'arrête,
Court au jeune Raimond disputer sa conquête ;
Que, sur les bords du Rhône, il caresse l'espoir
D'emporter les créneaux ravis à son pouvoir ;

(1) Ce fragment renferme la première moitié du XXIIe chant. Voir, pour les autres fragments déjà publiés, les Recueils des années 1844, 1845, 1846 et 1847.

Digitized by Google

Qu'il conduit aux combats une ardente milice,
Le château Narbonnais reçoit la cour d'Alice.

L'épouse de Montfort, femme au cœur indompté,
Au plus ferme courage unissait la beauté.
Elle aimait les beaux arts; son illustre origine
Empruntait quelque éclat de leur flamme divine.
On vantait ses aïeux; le pur sang des Coucy,
Le sang des Lusignan et des Montmorency,
Noblement confondus, se mêlaient dans ses veines;
Elle affectait le rang et la pompe des reines.
Le palais des Raimond, magnifique séjour,
Rassemblait autour d'elle une brillante cour.
Là, rayonnait la fleur des plus nobles familles :
Tous les barons croisés, leurs épouses, leurs filles,
Tous ces jeunes seigneurs, aventureux guerriers
Qu'attachait à Montfort l'honneur de ses lauriers,
Les vaillants chevaliers dotés par ses conquêtes,
Composaient à l'envi l'ornement de ses fêtes.
La mandore plaintive y modulait des airs;
Maître des chants d'amour et des divins concerts,
Le troubadour errant qu'enflamme le génie,
Y portait à son tour un tribut d'harmonie.
La *canso* célébrait les héros de la croix,
Les prouesses des Francks vainqueurs des Albigeois,
Carcassonne conquise, ou Béziers dans les flammes,
Et la voix des légats électrisant les âmes;
Ou d'un jeune guerrier le merveilleux destin;
Bouchard, captif le soir, affranchi le matin,
Voyant, à son reveil, ses bras libres d'entraves,
Et ses geoliers soumis devenus ses esclaves.

Digitized by Google

Astre de cette cour et de ces Jeux vantés,
Alice présidait à ces solennités.

Que faisait cependant Raimond?... Malheureux père!...
Aux murs de Saragosse, exilé volontaire,
Le vieux Raimond traînait des jours infortunés.
Tout à coup, ô surprise!... à ses yeux étonnés
Un messager se montre, essoufflé, hors d'haleine;
C'est un vieux serviteur qu'il reconnaît sans peine,
Bertrand le Toulousain. « Oh! parle! explique-toi! »
Dit Raimond : « Quel sujet t'amène ici vers moi? »

— Et Bertrand lui répond : « Aveuglé par la haine,
» Montfort a ravagé la cité Toulousaine;
» Il a rempli ces murs de sang et de débris.
» Ses tristes habitants, dépouillés et meurtris,
» Rongeant leur frein superbe avec impatience,
» Appellent chaque jour l'heure de la vengeance.
» Ils espèrent en vous, ces fidèles sujets.
» L'absence de Montfort seconde leurs projets.
» Conduisant vers le Rhône une puissante armée,
» Ce chef ambitieux, fier de sa renommée,
» Veut prendre à votre fils Beaucaire et Tarascon.
» Du château Narbonnais la faible garnison
» Ne pourra soutenir notre attaque imprévue.
» De secouer le joug l'heure est enfin venue;
» Ce peuple qu'on opprime embrasse vos genoux,
» Et, pour se déclarer, il n'attend plus que vous. »

— « Il suffit; je saurai répondre à son attente, »
Repart le vieux Raimond. « O loyauté constante!
» Bon peuple! chers enfants que je porte en mon cœur!
» Oui, j'irai vous soustraire au joug de l'oppresseur.

Digitized by Google

» Oh ! si le ciel daignait, changeant mes destinées,
» Me rendre la vigueur de mes jeunes années !
» Ou si j'étais encor tel que j'étais jadis,
» Quand, signalant mon bras par mille coups hardis,
» Dans un camp ennemi je semais les alarmes,
» Et contraignais Richard à déposer les armes ;
» Comme l'on me verrait, moi, le premier soldat,
» Marcher à votre tête et voler au combat !
» L'âge a glacé mon sang et mon ardeur guerrière ;
» Mais qu'importe ? le fils remplacera le père.
» Devant vos bataillons si je ne puis marcher,
» Du fer de l'ennemi je saurai m'approcher ;
» Nous vengerons ensemble, émules de courage,
» Mes droits qu'on méconnaît, ma cité qu'on outrage,
» Ou, si le ciel condamne un généreux effort,
» Sur ses débris fumants je chercherai la mort. »

Ainsi Raimond retrouve au fond de sa vieille âme
Un reste de chaleur que la douleur enflamme.
Cependant pour Toulouse il presse son départ ;
Sa vigilante ardeur n'admet point de retard.
Cédant avec bonheur au feu qui le transporte,
Le prince d'Aragon lui fournit une escorte.
Ils sont cent chevaliers, près du Comte assidus,
Aux terres de Comminge avec lui descendus,
Qui marchent dans la nuit, se glissent dans les ombres,
Et choisissent aux bois les détours les plus sombres.
Dans les champs de Toulouse, à l'heure de minuit,
Leur marche inaperçue en six jours les conduit.

La lune brille au ciel ; sa lueur incertaine
Eclaire faiblement les coteaux et la plaine.
Le Comte ému s'arrête... O bonheur !... doux espoir !

Digitized by Google

Tout ce qu'il peut entendre et tout ce qu'il peut voir
Le saisit, le pénètre... Eh ! quelle âme flétrie,
Après un long exil retrouvant sa patrie,
N'eût pas tremblé d'amour ?... Comme un chant solennel,
Le murmure lointain du fleuve paternel
Monte à lui; de ces bords sa poitrine opprimée
Aspire avec bonheur la brise parfumée.
Comme son cœur palpite au bruit de son cheval,
De ses pas cadencés foulant le sol natal !
Toulouse ! En te voyant quels transports il éprouve !
Quelle il t'avait laissée ! et quelle il te retrouve !
Tes remparts?... il les cherche; hélas ! ils ne sont plus !
Ces toits demi-brûlés, dégradés, abattus,
N'offrent plus à son œil qui s'attriste et s'étonne,
De tes superbes tours l'imposante couronne.
Tel qu'un père qui voit l'enfant de son amour,
Déchiré par le fer, sanglant, privé du jour,
Sur ces restes aimés pleure et gémit : de même
Raimond verse des pleurs sur la cité qu'il aime.
Il voit au loin, muni de son rempart puissant,
Le château Narbonnais se dresser menaçant;
Séjour de ses aïeux et le sien !... Noble enceinte,
Où la gloire a gravé son héroïque empreinte,
Et que depuis souilla de son souffle ennemi
L'indigne usurpateur qui s'y croit affermi !

Aux coteaux du couchant, dans une humble retraite,
Hôte pour une nuit, le vieux Comte s'arrête;
C'est là qu'il attendra le moment convenu.
Mais déjà dans Toulouse en secret parvenu,
Bertrand court avertir les amis de son maître
Que Raimond est près d'eux, qu'au jour il va paraître;

Digitized by Google

Que pour l'heure prochaine ils fassent leurs apprêts,
Et que ses partisans à le suivre soient prêts.

Ils sont tous résolus ; chacun s'arme en silence ;
Ils attendent le jour avec impatience.
On dirait que la nuit, fuyant avec lenteur,
Veut prêter à Raimond son voile protecteur.
Il marche vers Toulouse : un brouillard favorable
Environne ses pas d'une ombre impénétrable ;
Au centre de la ville il marche inaperçu ;
Guy, frère de Montfort, n'a rien vu, n'a rien su.
Raimond, qui s'abandonne au périlleux mystère,
Ouvre d'un toit ami la porte hospitalière ;
Là, ses chauds partisans échappés aux verrous,
Viennent le reconnaître, embrasser ses genoux,
D'une constante foi renouveler l'hommage,
Mettre à ses pieds le fer dont s'arme leur courage ;
D'un dévouement sans borne ils promettent l'appui ;
Ils jurent tous de vaincre ou de mourir pour lui.

C'était le jour d'octobre, où, dans des chants de gloire,
Rome d'un saint Apôtre (1) honore la mémoire.
Du patron de Montfort brillaient partout les traits ;
Tout était fête et joie au château Narbonnais.
De festons et de fleurs les murs sombres rayonnent ;
Les étendards soyeux de lauriers se couronnent ;
Le lion triomphant, sur le superbe seuil,
Aux créneaux, au donjon étale son orgueil ;
Cent chiffres radieux proclament ses victoires.
Au sein des vastes cours, dans les longs réfectoires,

(1) Saint Simon.

Digitized by Google

Les tables que l'on dresse en l'honneur de ce jour,
De viandes et de fruits se couvrent tour à tour ;
Aux coupes des soldats les vins qu'Alice envoie,
Encor chauds du pressoir, font déborder la joie.
Au palais, l'or scintille aux grands appartements ;
Leur voûte retentit du son des instruments ;
Une brillante cour se presse autour d'Alice.
Des danses et des jeux l'ingénieux caprice
Abrége la journée, et les vagues désirs
Se bercent mollement sur l'aile des plaisirs.
Puis, tes chants ont leur tour, ô Muse inspiratrice !
Les troubadours rivaux, jaloux d'entrer en lice,
Accordent le téorbe, et suspendant le bal,
Du tournoi poétique attendent le signal.

D'une voix qu'accompagne un gracieux sourire,
Alice dit : « O vous les princes de la lyre,
» Docteurs du Gai savoir, maîtres des lois d'amour,
» De vos jeux immortels c'est maintenant le tour !
» Chantez, nous écoutons. »
Alors un savant maître (1),
Guillaume, clerc fameux, que Tudèle vit naître,
Se lève, et de son luth accompagnant sa voix :
« Seigneurs, si je chantais mes chansons d'autrefois,
» Je dirais la croisade, offrant à votre hommage
» La gloire de Montfort, ses grandeurs, son courage.
» Mais, vos riches barons ont bien mal accueilli
» Les chants du troubadour. Il est pauvre et vieilli,
» Et de son dévouement, dirai-je de sa gloire?
» A peine a-t-on gardé la stérile mémoire.

(1) Voir la note à la fin.

Digitized by Google

» Aujourd'hui l'indigence accable ses vieux ans ;
» Et même... »
Alice alors : « Si jusqu'ici vos chants,
» Féconds en renommée et si dignes de plaire,
» N'ont point, maître Guillaume, obtenu leur salaire,
» Il faut en accuser, non un ingrat oubli,
» Mais cet âge fatal de troubles si rempli,
» Qui laisse peu de place aux soins de l'harmonie,
» Et ne nous permet pas d'honorer le génie.
» Vous êtes malheureux; pour Montfort c'est assez.
» Vos chants, dont il est fier, seront récompensés.
» En attendant, souffrez qu'Alice vous envoie
» Son coursier de Navarre et son manteau de soie.
» Toutefois laissez-nous vous entendre en ce jour;
» Ne nous punissez pas. »
Soudain le troubadour :
« Gloire à Montfort! et gloire à son illustre épouse!

» C'est le soufflet du juif, aboli dans Toulouse,
» Que je voulais chanter : Ecoutez donc. Or sus,
» Vous savez, Messeigneurs, que le divin Jésus,
» Quand il fut immolé par une race ingrate,
» Fut conduit chez Hérode et de là chez Pilate.
» Les Juifs le tourmentaient; du Sauveur des humains
» Ils ont fait, ces bourreaux, le jouet de leurs mains.
» On l'insulte, on l'outrage en gestes, en paroles;
» D'une laine écarlate on revêt ses épaules;
» On attache à ses mains pour sceptre un vil roseau,
» Sceptre digne en effet de ce royal manteau.
» On fléchit les genoux, ironique grimace,
» Devant la majesté que l'on baffoue en face.
» D'épines que l'on tresse on couronne son front;

Digitized by Google

» On lui couvre les yeux ; et pour dernier affront,
» Aussitôt un infâme, insolent qui se joue,
» Ose appliquer sa main sur la divine joue,
» Et, l'insultant, lui dit : « Toi que rien n'a trompé,
» Devine maintenant : dis-nous qui t'a frappé ? »

« Or, afin de venger sur la maudite race
» L'outrage fait par elle à la céleste face ;
» Pour imprimer au front de ces lâches Hébreux
» La malédiction qui les suit en tous lieux,
» Les anciens de Toulouse établirent l'usage
» De frapper tous les ans un juif sur le visage.
» Quand le saint vendredi, dans nos temples sacrés,
» Inspirait de son deuil les autels éplorés,
» Désigné par le sort, loi juste et nécessaire,
» Un juif était conduit au pied du sanctuaire.
» Là, devant tout le peuple, un diacre en surplis,
» Vengeur de tant d'affronts sur le Juste accomplis,
» Rendait au juif tremblant, forcé de se soumettre,
» Le soufflet que d'un juif reçut le divin Maître.

» Mais, un jour, il advint que le vengeur sacré,
» Jeune et plein de vigueur, par son zèle égaré,
» Soit qu'il se prît d'horreur pour ce damné, soit même
» Qu'il l'entendît vomir quelque horrible blasphème,
» Suivant de sa ferveur l'emportement brutal,
» Imprima tant de force à son soufflet fatal,
» Qu'on vit, le front brisé, sur la terre rougie,
» Sous le coup foudroyant le juif tomber sans vie.
» Ce fut un tort sans doute ; on blâma hautement
» La ferveur du diacre et son emportement ;
» Et le blâme était dû. Ce n'était pas justice
» Qu'un simple châtiment se changeât en supplice.

Digitized by Google

» D'où vint que, par bonté, bien qu'il en eût regret,
» L'Évêque de Toulouse abolit le soufflet.
» Il eut tort; c'était mal que l'offense oubliée
» Ne fût pas tous les ans justement expiée;
» Car l'impunité blesse, et chacun la hait fort.
» Pourquoi, je fais requête à Monseigneur Montfort
» Qu'il veuille rétablir, comme fait exemplaire,
» Cette expiation morale et nécessaire;
» Qu'il ordonne qu'un juif, suivant les anciens us,
» Reçoive le soufflet qui contrista Jésus;
» Qu'un diacre en surplis, sur une face impure,
» Jette affront pour affront, souillure pour souillure;
» En lui recommandant, crainte d'une autre mort,
» De modérer son zèle, et de frapper moins fort. »

Guillaume avait chanté; mille mains applaudissent;
D'un doux frémissement les voûtes retentissent;
A son noble talent, hommage réservé.
Le calme enfin renaît; Miraval s'est levé,
Miraval qui brillait sur un double théâtre,
Guerrier non moins habile à chanter qu'à combattre,
Et pour qui la nature, épandant ses trésors,
Prodigua la beauté de l'esprit et du corps.

« Nobles seigneurs, souffrez que je vous dise
» Le sort fatal de la reine Adalgise,
» Reine aux pieds d'oie, et dont le monde fit,
» Aux temps anciens, un merveilleux récit.
» Elle sortait de souche visigothe,
» Race inhumaine et surtout peu dévote,
» Qui, près d'un siècle, ainsi Dieu le voulut,
» Força Toulouse à lui payer tribut.
» Jeunette encor, la princesse Adalgise

Digitized by Google

» N'avait souci du prêtre ou de l'église ;
» Ou, pire, hélas! ne venait au saint lieu
» Que pour narguer les serviteurs de Dieu.
» Elle était fière, arrogante, orgueilleuse,
» (Car sa beauté la rendait vaniteuse),
» Et pour le peuple, avare d'amitié,
» Ne se sentait d'amour ni de pitié.

» Advint qu'un jour, où d'un œil satanique,
» Elle affrontait la pompe catholique,
» Elle aperçut venir sur son chemin
» Un mendiant qui lui tendait la main.
» Pauvre perclus! à la marche essoufflée,
» Des Visigoths victime mutilée,
» Qui se traînait, tremblant, presque aux abois,
» Sur ses deux pieds, qu'on priva de leurs doigts.
» C'était pitié d'en voir, toute rougie,
» La plante informe, écrasée, élargie.
» A son aspect, Adalgise sans cœur,
» Fait éclater un grand rire moqueur :
» Viens donc ici, l'ami; que je te voie
» Marcher un peu sur tes larges pieds d'oie,
» Dit-elle; et rit de son rire insultant,
» Sans assister le malheureux souffrant.
» Le pauvre alors, dans un élan sublime,
» Levant son front que la colère anime,
» Lui dit : « Là haut l'humble a son protecteur;
» C'est mal à vous d'insulter le malheur.
» Il se pourra que le ciel vous punisse
» Un jour, Princesse, et ce sera justice.
» Oh! puissiez-vous sentir, près de l'autel,
» Dans un moment pour vous bien solennel,
» Vos pieds mignons qu'emprisonne la soie

Digitized by Google

» Subitement s'élargir en pieds d'oie !
» Et moi, témoin du prodige obtenu,
» Je rirai bien ; mon tour sera venu ! »

« J'eusse tremblé ; mais la princesse passe,
» Nargue le pauvre et rit de sa menace.

» Deux ans plus tard, le bruit de sa beauté
» Se répandant déjà de tout côté,
» Un roi puissant se sentit l'âme éprise
» Pour les attraits de la jeune Adalgise.
» Il était beau, jeune, vaillant, bien fait,
» Il devait plaire ; il lui plut en effet ;
» Il la demande, il l'obtient pour épouse ;
» Et le voilà chevauchant vers Toulouse.
» Ce que l'on fit, pour unir leurs destins,
» De jeux brillants, de superbes festins,
» Ma voix, Seigneurs, ne saurait vous le dire ;
» Homère seul aurait pu le décrire.
» Lorsqu'Adalgise, offerte aux yeux de tous,
» Devant le peuple accepta son époux,
» Ce cri sortit de la foule enivrée,
» Dieu ! qu'elle est belle, et qu'elle est bien parée !
» Puis on disait : Qu'ils sont beaux tous les deux !
» Quel joli couple ! et qu'ils seront heureux !

» Mais le bonheur, ainsi qu'un météore
» Qu'on croit saisir, dans les airs s'évapore.
» Quand la princesse, aux autels de sa loi,
» Au noble époux veut engager sa foi,
» Dans tout son corps que la terreur agite,
» Elle ressent une atteinte subite ;

Digitized by Google

» Le vœu du pauvre, autrefois outragé,
» S'accomplissait ; le pauvre était vengé.
» Ses pieds mignons, ses deux pieds s'élargissent ;
» Les os, les chairs, les tendons s'aplatissent ;
» Ce sont trois doigts palmés, unis entr'eux
» Par le tissu d'un cartilage affreux.
» Le prince a vu (cet aspect le foudroie !)
» Deux pieds humains transformés en pieds d'oie.
» Le mendiant, près d'eux, témoin fatal,
» A leur douleur jette un rire infernal.
» Le prince fuit. Adalgise pâmée,
» Tombe à l'autel, mourante, inanimée.
» O châtiment !... Depuis ce triste jour,
» Au fond des bois elle fit son séjour.
» Elle s'enfuit sous des abris sauvages ;
» Elle se plut au bord des marécages ;
» Puis, pour cacher aux yeux de la cité
» L'horrible aspect de sa difformité,
» Un long chemin qu'on creusa sous la terre
» La conduisit au palais de son père.
» Là, toujours triste, et n'osant plus sortir,
» Elle mourut, en proie au repentir.

» Tel fut le sort de la belle Adalgise ;
» Leçon qui dit, si je l'ai bien comprise,
» Qu'on doit toujours plaindre les malheureux ;
» Qu'on peut soi-même être affligé comme eux ;
» Et que d'ailleurs la pitié qu'on leur donne,
» La pitié seule est encore une aumône.
» J'ai chanté. »

Miraval s'est assis. A son tour
Les battements de mains couvrent le Troubadour.

Digitized by Google

Tel fut de Miraval le chant simple et modeste
Que modulait sa voix, qu'accompagnait son geste.
Alice, qui d'un mot savait récompenser,
Dit ce mot bienheureux, qu'elle eut l'art de placer ;
Mot simple et ravissant, louange qui nous flatte,
Et qu'on préfère à l'or, quand elle est délicate.
Bientôt sa voix plus douce invite un Troubadour :
« Figuéri, » lui dit-elle, « ornement de ma cour ;
« Vous, des murs toulousains l'enfant et le poëte,
» Votre lyre aujourd'hui serait-elle muette ?
» Montfort vous inspirait ; ses exploits éclatants
» Furent plus d'une fois le sujet de vos chants. »

Mais Figuéri, levant un œil plein de tristesse :
« Je ne puis pas chanter ; excusez-moi, princesse, »
Répond-il. — « Et pourquoi? » repart Alice. — « A moi,
» Quand Toulouse est en deuil, on demande pourquoi !
» De ma triste patrie en proie à leurs rapines,
» Nos oppresseurs ont fait un amas de ruines ;
» Ces murs d'un sang tout chaud me semblent dégoutter,
» Ma patrie est aux fers ; je ne puis pas chanter.
» Comme un fils d'Israël qu'opprimait l'esclavage,
» J'ai suspendu ma lyre aux saules du rivage ;
» Souffrez que je ressemble aux fidèles Hébreux ;
» Comme eux je suis captif, je suis muet comme eux.
» Ah ! ne me parlez pas des chants de ma jeunesse !
» Comme un remord vengeur ce souvenir m'oppresse.
» Si j'ai chanté Montfort alors qu'il était grand,
» D'une commune erreur j'ai suivi le torrent.
» Vous les vantez, ces chants ; votre bouche me loue ;
» Ces chants ! bé bien ! sachez que je les désavoue ;
» Ces chants ! je les déteste !... et je voudrais pouvoir

Digitized by Google

» Noyer un souvenir qui fait mon désespoir.
» Je célébrais Montfort vainqueur de l'hérésie ;
» Des traits de la vertu j'ornais l'hypocrisie.
» Insensé !... Trait fatal qui déchire mon flanc !
» Mon cœur est toulousain aussi bien que mon sang.
» Vous me traînez ici, comme un de vos trophées.....
» Mais viendra le grand jour des plaintes étouffées...
» Que dis-je ?... Il est venu !... Du sein de ces débris,
» Entendez-vous sortir ces chants, ces nobles cris ?...
» Oh !... Moi, je les entends !... Non, ce n'est pas un rêve.
» Toulouse rompt ses fers, Toulouse se soulève.
» Un exil a pris fin. Armé de notre amour,
» Dans ces murs abattus Raimond est de retour.
» Il marche environné de son peuple fidèle ;
» C'est un torrent de joie immense, universelle.
» On le porte en triomphe. Ecoutez, écoutez
» Ces cris, vive Raimond ! mille fois répétés !
» Quel délire ! Je cède au feu qui me transporte ;
» De ses vaillants amis je vais grossir l'escorte.
» Croisés, défendez-vous ! nous forcerons vos murs.
» L'heure approche où vos coups seront un peu moins sûrs,
» Je proclame tout haut le seul but où j'aspire ;
» Je ne veux qu'expier la honte de ma lyre,
» Et, sur les pas du Comte, enfin cherchant la mort,
» Effacer dans mon sang l'éloge de Montfort. »

Disant ces mots, il part. L'assemblée interdite
Sent croître à chaque instant le trouble qui l'agite.
Déjà l'on entendait, montant de tous côtés,
Sous les murs du château les chants des révoltés,
Et les défis jetés par les haines farouches.
« Mort aux Franks ! » Cri fatal vomi par mille bouches ;

Digitized by Google

Ce cri gronde, menace, et va toujours roulant,
Et dans chaque maison trouve un écho sanglant.
Alice, contenant ces subites alarmes,
Suspend tous les plaisirs et fait prendre les armes.
Cependant, par son ordre aussitôt prévenu,
Guy, frère de Montfort, auprès d'elle est venu;
Sa bouche a confirmé la fatale nouvelle;
Raimond est dans ces murs; Toulouse le rappelle;
Tout le peuple se lève, et, d'un bras furieux,
Se jette sur les Franks qu'il massacre en tous lieux.
Guy court aux révoltés; Alice, toujours sage,
Dépêche vers Montfort un rapide message.

Toulouse cependant offrait, à son réveil,
Un tableau plein de trouble et d'un sombre appareil.
Sitôt que du vieux Comte il connut la présence,
Le peuple se sentit renaître à l'espérance.
Un long étonnement vint le frapper au cœur;
D'abord il n'osait pas croire à tant de bonheur.
On voyait par essaim des femmes empressées
Sortir de ces maisons à demi renversées;
Jeunes gens et vieillards, dans le trouble croissant,
S'interrogeaient l'un l'autre et couraient s'embrassant.
A l'aspect de Raimond que le Ciel leur renvoie,
C'était partout des cris, des chants, des pleurs de joie:
« C'est donc lui, » disaient-ils; et tous, sur son chemin,
Baisaient ses vêtements, ou lui pressaient la main.
Mais bientôt déborda l'ivresse populaire;
L'enthousiasme armait sa sublime colère;
La joie était féroce, et le même transport
Aux cris de son amour mêlait des cris de mort.
Deux démons furieux qu'aigrit l'impatience,

Digitized by Google

Dévorent tous les cœurs; l'amour et la vengeance.
L'enseigne des Raimonds, ces étendards chéris,
Des remparts abattus couronnent les débris ;
Devant le vieux Raimond en triomphe on les porte ;
Le peuple tout entier compose son escorte ;
Il le suit, le précède ; et mille fois malheur
Aux amis de Monfort que surprend sa fureur !
Leurs toits sont ravagés, leurs têtes abattues ;
Leurs cadavres sanglants sont traînés dans les rues.

Au sein de son triomphe, on voit Raimond gémir
De ces premiers excès qu'il n'a pu prévenir ;
Ses ordres sont donnés pour contenir la foule ;
On arrête à sa voix les flots du sang qui coule.
Son triomphe est clément. Par des signes divins
Le ciel qui le chérit protége ses destins ;
En faveur de sa cause il opère un prodige.
La multitude a vu (n'est-ce pas un prestige ?)
Etienne et Saturnin qui, du ciel descendus,
Marchaient à ses côtés, portant deux glaives nus.
Ils combattront pour lui ; la victoire est certaine.
Cependant, on prévoit une attaque prochaine.
On ne veut point laisser la défense au hasard ;
On fouille l'ancien mur, on prépare un rempart ;
On creuse des fossés ; la primitive enceinte
Par un travail rapide est bientôt hors d'atteinte ;
Femmes, enfants, vieillards rivalisent d'effort ;
Tous n'ont qu'une pensée : « échapper à Montfort ! »
C'est le cri, c'est l'espoir qui soutient leur courage.
Partout, des vieux débris sort un nouvel ouvrage ;
On voit sous mille mains le travail se presser,
Les murailles grandir et les tours se dresser ;

Digitized by Google

Et Toulouse a semblé renaître de sa cendre,
Par un enchantement que l'on ne peut comprendre.

Semblable à ce serpent, par l'hiver refroidi,
Qu'un villageois crut mort, le voyant engourdi ;
Quand le soleil de juin, réchauffant ses entrailles,
Jette un rayon de flamme à ses vertes écailles,
On voit soudain la vie en lui se ranimer,
Et frissonner sa coupe, et ses yeux s'allumer ;
Il s'agite; il reprend sa souplesse première,
Ses sifflements aigus, ses poisons, sa colère ;
Et, se dressant terrible, il poursuit à l'écart
Le villageois qui fuit devant son triple dard.
Ainsi, Toulouse aux fers, que son joug humilie,
Longtemps dans le cercueil parut ensevelie ;
Mais sitôt que Raimond, brisant ce joug fatal,
De ses pas adorés presse le sol natal ;
Au moment où l'on croit que sa force succombe,
Toulouse se ranime ; et, du sein de la tombe,
Déchirant de ses mains le linceul de la mort,
S'élance, et fait pâlir le lion de Montfort.
La voilà qui renaît, prête au choc des batailles,
Avec ses étendards, ses créneaux, ses murailles,
Ses portes que protége une herse, une tour,
Et ses larges fossés à l'humide contour !
La voilà !... C'est Toulouse avec sa face altière,
Toulouse d'autrefois, triomphante, guerrière ;
Jetant à l'ennemi l'éclair de ses regards,
Et dont trente vassaux pressent les étendards.

Ils sont tous accourus.....
.....

Digitized by Google

NOTE.

Guillaume, clerc fameux, que Tudèle vit naître

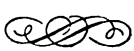
.....

Mais vos riches barons ont bien mal accueilli
Les chants du troubadour.....

Le poëte a voulu mettre en scène le troubadour *Guillaume de Tudèle*, auquel on attribue *la Canso de la Crozada contra els Ereges d'Albigès.* — Guillaume qui d'abord, dans son poëme, avait donné les plus grands éloges aux barons de la croisade, plus tard les accabla d'injures. Il paraît qu'il avait à se plaindre de leur parcimonie. Voici comment il exprime ses plaintes dans son poëme. Nous empruntons la traduction de M. Fauriel : —

« Ce fut au mois de mai (1210), au temps où les buissons fleurissent, que maître Guillaume la composa (la canso), à Montauban, où il était; et certes, s'il avait eu même bonheur et même aventure que maint extravagant jongleur, et maint chétif vagabond, il n'y aurait point d'homme preux ou courtois, qui faillit à lui donner vêtement, ou manteau de soie, et (bon) cheval, (bon) palefroi breton, pour le porter, doucement amblant par la campagne. Mais en voyant comme le temps tourne à mal, et que les hommes puissants, qui devraient être généreux, ne savent plus donner la valeur d'un bouton, je ne leur demanderais pas le plus vil charbon de la cendre amassée à (leur) foyer. Que le Seigneur Dieu les confonde; celui qui fit le ciel et le tonnerre, et sa sainte mère Marie ! »

Il est évident que cette boutade fut inspirée à maître Guillaume par quelque violent désappointement. Elle suppose une disgrâce et explique le changement de son langage à l'endroit des guerriers et des chefs de la croisade.



Digitized by Google

AUX CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT DE PAUL.

LA CHARITÉ.

Par M. FIRMIN DE LA JUGIE, un des quarante Mainteneurs.

Lu en Séance publique, le 25 février 1849.

Janvier 1845.

L'HUMANITÉ gisait sur une voie immonde.
Dieu regarda; Dieu dit : Prenons pitié du monde!
Renouvelons sa face, en le faisant chrétien.
Et du salut alors s'accomplit le mystère :
Le Verbe revêtit la chair...., et sur la terre
Il passait, en faisant le bien.

A travers les cités, à travers les bourgades,
Il allait visitant les pauvres, les malades,
Aidant toute langueur et toute infirmité;
Jusqu'à l'heure où la croix, autel d'un nouveau temple,
Vit le Dieu s'immoler lui-même..., et son exemple
Nous enseignait la Charité.

Digitized by Google

Charité ! dans ce temps de honte et de folie,
Disciples du Sauveur, que ce cri vous rallie !
Les Dieux de la matière ont relevé leurs fronts :
Dédaignant désormais le voile du symbole,
La foule a dit à l'or : Tu seras notre idole !
Au plaisir : Nous te servirons !

Avide de jouir, tout homme est aux enchères ;
Comme la vérité, le mensonge a ses chaires ;
Partout le vice impur et l'orgueil décevant !
Chacun suit à l'écart son calcul ou son rêve ;
Et la société, sans liens, se soulève,
Comme la poussière, à tout vent.

Charité !.... Gloire à toi, Jeunesse catholique,
Alors que tu redis, comme un chœur magnifique,
Ce cri plus éloquent que toutes les leçons :
« Charité !.... Charité ! c'est la bonne nouvelle !
» Que par la Charité notre Foi se révèle :
» Imitons le Maître, agissons ! »

Et l'Eglise applaudit ; et l'égoïsme infâme
S'émeut, quand, sur les pas du prêtre et de la femme,
Tu réclames ta part des dévoûments sacrés !
Spectacle consolant, dans ces jours où nous sommes !
Qu'ils sont beaux, ô mon Dieu, les pieds des jeunes hommes
Du pauvre montant les degrés !

Digitized by Google

A l'âge où le plaisir les convie à ses fêtes,
Qu'ils sont beaux, du malheur visitant les retraites,
Recherchant la souffrance en ses réduits obscurs !
Oui, l'Ange du Seigneur lui-même vous envie,
Et redouble de zèle, afin que dans la vie,
Sous l'œil de Dieu, vous marchiez purs !

Courage ! poursuivez votre mission sainte !
Versez le miel divin dans la coupe d'absinthe !
En soulageant le corps, n'oubliez pas l'esprit !
Aux pères sans travail, aux orphelins, aux veuves,
A ceux dont Dieu connaît les secrètes épreuves
Donnez, au nom de Jésus-Christ !

Hélas ! ils oubliaient, dans leur misère immense,
Ce nom, gage sacré d'éternelle clémence !
Ils avaient oublié le nom du Rédempteur !
Que dis-je ? malheureux, ils l'insultaient peut-être !
Insensés, qui brisaient, avec le joug du Maître,
La houlette du bon Pasteur !

Oh ! nourrissez de foi ces âmes indigentes !
Qu'à ces cœurs ulcérés vos lèvres indulgentes
Enseignent l'espérance et le saint repentir !
Ils souffrent ! auprès d'eux, soyez la voix qui prêche
L'Evangile du Dieu qui naquit dans la crèche,
Vécut pauvre et mourut martyr !

Digitized by Google

Et vous, souvent aussi battus du sort contraire,
Dites-leur : Prions Dieu l'un pour l'autre, mon frère !
Tous, nous avons, hélas ! notre part de douleurs :
Pour repousser les maux l'homme en vain se travaille;
Mais songeons que la terre est le champ de bataille,
Et que le repos est ailleurs !

Le repos est au ciel, immortelle patrie !
Relevez, relevez leur paupière flétrie
Vers le ciel, vrai séjour de la félicité !
Oh ! comme ils font pitié, ces rêveurs de notre âge
Qui voudraient, en un lieu d'épreuve et de passage,
Du bonheur bâtir la cité !

O fille de la Croix, que j'invoque et je chante,
Puisses-tu cependant, ô Charité touchante,
A l'Église de Dieu rendre ses siècles d'or !
Et puisse le Seigneur enfin plus favorable
Tendre, au bord de l'abîme, une main secourable
A la France, chrétienne encor !

Digitized by Google

A M. DE CHATEAUBRIAND [1].

Par M. FIRMIN DE LA JUGIE,

Un des quarante Mainteneurs.

Lu en Séance particulière, le 14 juillet 1848 [2].

> Ses regards sont tombés sur moi ; je m'en suis senti réchauffé toute ma vie ; il y a de la vertu dans les regards d'un grand homme.
>
> CHATEAUBRIAND, *Voyage en Amérique.*

I.

Tes adieux ! — Tes adieux au monde qui t'admire !
Tes adieux au Forum ! Tes adieux à la lyre !
Tes adieux au présent, dont tu braves le cours !
Désormais du passé faisant ta seule étude,
Tu ne demandes rien, rien que la solitude
Pour rappeler tes anciens jours.

---

(1) La date de ces vers remonte à plusieurs années.

(2) M. de la Jugie, dans la même séance, communiqua à l'Académie la réponse de M. de Châteaubriand. — Par cette séance toute pleine du souvenir de l'illustre mort, l'Académie se préparait, en quelque sorte, au solennel et pieux hommage qu'elle devait lui rendre le lendemain. En effet, le samedi 15 juillet, le Corps des Jeux Floraux fit célébrer, dans l'église de la Daurade, un service funèbre à la mémoire de M. de Châteaubriand, qui lui appartenait à titre de *Maître.* Le Clergé, l'Administration, la Magistrature, l'Armée, l'Université, le Barreau, les Sociétés savantes, étaient représentés par leurs Chefs et par plusieurs de leurs Membres à cette cérémonie. Un grand nombre de dames et de personnes distinguées de la cité avaient également répondu à l'invitation de l'Académie. Mgr. l'Archevêque, l'un des quarante Mainteneurs, fit l'absoute.

Digitized by Google

Oh ! sans doute, il est beau, lorsqu'à l'âme ravie
Chaque page imprimée au livre de sa vie
Offre un titre de plus pour l'immortalité,
De repasser du cœur cette brillante histoire,
Avant que pour jamais on livre sa mémoire
Au sceau de la postérité !

Il est beau de jeter ses regards en arrière,
Alors qu'on a marqué d'un sillon de lumière,
Comme un ange des cieux, la trace de ses pas !
Il est beau d'écouter les échos des rivages
Renvoyant un concert de regrets et d'hommages
Au guerrier qui sort des combats !

Et moi-même, ignoré, confondu dans la foule,
Lorsque ton existence à mes yeux se déroule
Ainsi qu'un beau Poëme au merveilleux succès,
Je sens battre mon cœur en ma jeune poitrine,
Fier du nouvel éclat dont ta gloire illumine
L'auréole du nom Français.

A l'âge où sur les cœurs le plaisir règne en maître,
Se sentir tourmenté par la soif de connaître;
Interroger des yeux l'immensité des eaux ;
Sa chevelure au vent, respirer les tempêtes,
Et méditer au loin de pénibles conquêtes
Sur des mers vierges de vaisseaux ;

Digitized by Google

Navigateur qu'appelle une gloire choisie,
Par-delà l'océan trouver..... la Poésie !
Prêter l'oreille aux bruits de cet autre univers ;
Puis soudain, refoulant les rêves de son âme,
Soldat, pour se ranger sous l'antique oriflamme
Accourir du fond des déserts ;

Né pour vivre et lutter au milieu des tourmentes,
Comme naguère au choc des vagues écumantes
Aux révolutions opposer son grand cœur ;
Du trône et de l'autel partager les outrages,
Plus admirable encor sur l'écueil des naufrages
Que des vents et des flots vainqueur ;

Astre consolateur levé sur des ruines,
Éblouir tout à coup de ses splendeurs divines
Le siècle qui renaît d'un lugubre tombeau ;
Pour faire à sa pensée un vêtement de flamme,
Fondre images, parfums, voix des cieux, voix de l'âme,
Au feu de l'immortel flambeau ;

Sur un mode inconnu des oreilles antiques
Dire la solitude aux pompes magnifiques,
Les souffrances du cœur, ses soifs, ses repentirs ;
Fils de la Croix, chanter les gloires de sa mère,
Et, pour elle, jaloux du monument d'Homère,
Elever un temple aux Martyrs ;

Digitized by Google

Artiste dont le sein couve l'œuvre sublime,
Livrer sa voile aux vents qui soufflent vers Solyme,
Séjour inspirateur qui rapproche des cieux;
Suivre des yeux le vol de l'aigle des Prophètes
Sur ces bords où le Christ a racheté nos têtes,
Où combattirent nos aïeux;

De tout ce qui fut grand remuer la poussière;
S'asseoir sur les tombeaux de Rome la guerrière;
En pleurant sur la Grèce, admirer ses débris;
Aux lieux où fut Memphis, aux lieux où fut Carthage,
Au moresque Alhambra redemander l'image
De leurs jours de splendeur flétris;

Parmi les fronts courbés devant la tyrannie,
Quel que soit son manteau de gloire ou de génie,
Lever d'un front rival la haute majesté;
A la France garder un cœur toujours fidèle,
Et lui rendre, vengeur de sa triple querelle,
Son Dieu, ses rois, sa liberté!

Oh! sans doute, il suffit, — pour qu'une grande vie
Se recueille, le pied sur le cou de l'Envie,
— Ce radieux tableau qui passe devant toi!
Sans doute l'avenir!... mais est-elle sonnée
L'heure qui doit ainsi clore ta destinée?
Châteaubriand, regarde et voi!

Digitized by Google

Vois ! ici, le blasphème a relevé sa tête ;
Là, de la liberté, décevante conquête,
D'insolents affranchis trafiquent sans pudeur.
Et la force triomphe ; et le droit foulé crie ;
Et, se voilant le front, les fils de la patrie
Pleurent son antique grandeur.

Et chaque jour l'orage en grondant s'amoncelle ;
Et sous nos pieds encor le sol tremble et chancelle ;
On regarde, on écoute, on craint de toute part ;
La lutte des partis de plus en plus s'anime :
Et, lorsqu'il faut combattre au penchant de l'abîme,
Tu voudrais rester à l'écart !

Et le souffle inspiré de ton âme féconde,
Du sein de ce chaos où bouillonne le monde
Ne ferait pas jaillir un rayon créateur !
Non, non, Châteaubriand, l'heure n'est pas sonnée !
Ceins le glaive des forts, et suis ta destinée :
Nous te suivrons, ô Conducteur !

II.

Écoute cependant ! Si quelque voix secrète,
Loin de nous, désormais, t'a marqué la retraite ;
Soit qu'un lit de lauriers t'offre un noble repos,
Athlète fatigué qui, luttant sans relâche,
En nos jours de vertige, as conservé sans tache
Le royal (1) blason des héros ;

(1) Allusion aux armoiries des Châteaubriand, qui leur furent données par saint Louis.

Digitized by Google

Soit que ton vol céleste appelle une autre sphère
Que ce monde, où le poids d'une impure atmosphère
Courbe l'âme et l'affaisse en un honteux sommeil,
Aigle à qui Dieu donna, pour monter dans la nue
L'aile rapide et forte, et la paupière nue
Pour boire les feux du soleil ;

Oh ! du moins à cette heure, à cette heure suprême,
Souffre qu'un fils obscur de la France qu'il aime,
Avec ses vœux pour toi, t'adresse un vœu pour lui.
Et si tu condamnais l'audace de sa Muse,
Que l'admiration qui l'entraîne et l'abuse
A tes yeux l'absolve aujourd'hui.

Au siècle merveilleux de la chevalerie,
Siècle de foi, d'honneur, de brillante féerie,
Que rappelle ton nom, que ta lyre a chanté,
— Et dont ta vie encore est la lointaine image,
Comme un dernier écho prolonge sur la plage
Un son par les vents emporté ; —

Dans cet âge guerrier, quand l'heure des batailles
Allait sonner terrible autour de nos murailles,
Avides de tenter leur périlleux essor
Les jeunes écuyers, dans leur secrète ivresse,
De la main d'un héros qui dans ses bras les presse,
Recevaient les éperons d'or :

Digitized by Google

Pour nous aujourd'hui s'ouvre une plus noble arène,
Où, saluant d'abord l'Intelligence reine,
Pour le bien, pour le vrai, pour le droit nous luttons,
— Théâtre où vibre encor ta puissante parole,
Où l'on vit tant de fois, pour un sublime rôle,
Se lever le fils des Bretons! —

Et moi je veux aussi descendre dans la lice :
Je ne sais quel appel de la sainte milice
M'arrive, et retentit dans mon sein généreux!
Oserai-je, à tes pieds, jeune poursuivant d'armes,
Quand tout s'ébranle et marche au signal des alarmes,
Te demander l'ordre des Preux?

Sans doute, je n'ai pas, selon l'usage antique,
Page d'un haut baron dans un manoir gothique,
Dompté, bouillant d'ardeur, un fougueux destrier;
Jamais je n'escortai de belle suzeraine;
Jamais, dans les combats, d'un vaillant capitaine
Je ne portai le bouclier.

Mais disciple secret des maîtres de la lyre,
Dès l'enfance, à leur voix s'éveillait mon délire;
Tout accent noble et pur trouve en moi des échos.
Mais bien souvent mon âme et tressaille et frissonne
En songeant aux lauriers qu'une autre main moissonne,
Et loin de moi fuit le repos.

Digitized by Google

Mais, marchant dans les rangs de la France nouvelle,
Je garde au fond du cœur une vive étincelle
Et de l'antique honneur et de l'antique foi !
Mais j'ai battu des mains, quand, flétrissant le crime,
Ta voix libre disait à la mère sublime :
« . . . . . ! »

Oh ! s'il m'était donné, par ces faibles prémices,
D'affronter l'avenir sous les nobles auspices
D'un nom grand parmi ceux que la lutte éprouva !
Si sur moi descendait l'éclair de ta paupière,
Si, me montrant la palme au bout de la carrière,
Châteaubriand me disait : Va !

A ce mot, transporté d'une ardeur inconnue,
Comme un fils de Jacob, quand du sein de la nue
L'avait frappé la voix de l'Ange du Seigneur,
J'irais ! je paraîtrais où la France m'appelle;
Et là, digne de toi peut-être, et digne d'elle,
Je justifîrais tant d'honneur.

Heureux que jusqu'à toi, sur la hauteur sereine
D'où ta pensée au loin rayonne souveraine,
Mon nom volât un jour, par la gloire illustré!
Plus heureux, à travers l'éclat qui t'environne,
D'aller moi-même alors déposer ma couronne
A tes pieds, ô Vieillard sacré !

Digitized by Google

SOUVENIRS ET REGRETS

D'UN AVEUGLE DE TRENTE ANS;

Par M. DE RAYNAUD, un des quarante Mainteneurs.

Je ne verrai donc plus ces monts aux blanches cimes
Qui cachent dans les cieux leur sommet imposant;
Mon œil ne suivra point d'abîmes en abîmes
La cascade qui tombe et s'échappe en torrent;
Quand par un jour d'été l'aigle quitte son aire,
Sans frapper mes regards, ce noble roi des airs
Se plonge triomphant dans des flots de lumière;
Je ne saurais cueillir dans ces prés toujours verts
La fleur dont le parfum révèle la présence;
En vain autour de moi l'insecte aux ailes d'or
Bourdonne, et de ces lieux a troublé le silence.
Hier, aujourd'hui, la nuit, demain, la nuit encor
Pèsera sur mes yeux en longs voiles funèbres;
Cet univers, pour moi, n'est plus qu'un souvenir,
Il s'efface et se perd sous d'épaisses ténèbres!
Rome des anciens jours, Rome de l'avenir,
Les lauriers du héros, les palmes du martyr,

Digitized by Google

Témoignent à la fois de ta double origine;
Saisi d'un saint respect, le voyageur s'incline
Devant tes monuments, tes frontons mutilés,
Ils reflètent l'éclat des siècles écoulés,
Et les voix du passé proclament ton histoire.
Le poëte, l'artiste accourent à la fois,
S'inspirent de tes arts, s'enivrent de ta gloire,
La toile, du guerrier retrace les exploits,
Le marbre, sous leurs mains, prend la forme, la vie,
Et le poëte, aux lieux que Virgile a chantés,
Epanche ses trésors en torrents d'harmonie.
Et je ne verrai plus ce séjour enchanté
Où je rêvai longtemps les succès, la victoire;
Je ne foulerai plus la terre des héros,
Les champs où Marius a gardé des troupeaux,
Où le soc fut conduit par les mains de la gloire.....
Mais déjà le clairon appelle les guerriers;
Des bataillons nombreux couvrent la plaine entière;
Le drapeau flotte au vent; soldats, armes, coursiers,
Tout se range, s'ébranle; à travers la poussière,
On voit briller l'acier et jaillir la lumière;
Chacun, avec ardeur, se dispose au combat;
J'entends la voix des chefs, la trompette qui sonne,
La terre tremble au loin, et la plaine résonne
Sous le pied des chevaux, sous le fer des soldats.
Mes armes !..... Vains désirs de guerre, de conquête,
Cédez au sort cruel que je ne puis fléchir;
Sa main de fer m'étreint, et toujours me rejette
Dans cette obscurité d'où je voudrais sortir.
Adieu mon vieux drapeau, adieu mes frères d'armes,
Qu'à la gloire, aux combats, j'ai guidés tant de fois;
Vous ne me verrez plus, au milieu des alarmes,

Digitized by Google

Partager vos dangers, sourire à vos exploits;
Adieu, sans moi volez aux champs de la victoire;
Pour la France, pour vous, je n'ai plus que des vœux;
D'autres vous guideront : votre chef malheureux
Ne saurait obtenir un regard de la gloire.
O toi qui répandis et l'ombre et la fraîcheur
Sur l'aride sentier où se traînait ma vie,
Qui t'offris jeune et belle à mon âme attendrie,
Comme un pressentiment d'amour et de bonheur,
L'éclat de nos beaux arts, le bruit de nos victoires,
M'enflammaient sans pourtant me soustraire à ta loi.
Jeune et fier, ton amant briguait toutes les gloires,
Mais son cœur, tu le sais, n'aima jamais que toi.
Ta présence eût prêté du charme à l'esclavage;
L'empire sans ton cœur me serait odieux;
Mais quand, malgré les maux qui brisent mon courage,
Tu veux t'associer à mon sort malheureux,
Mon cœur accomplira son plus grand sacrifice;
Il ne voudra jamais à des jours tissus d'or
Mêler ma triste vie, et que l'hymen unisse
Le sourire au malheur, la jeunesse à la mort.
Pour éclore, la fleur a besoin de lumière,
Elle ne doit qu'au jour sa riante couleur;
Comme elle, la beauté cherche un ciel qui l'éclaire,
Elle se décolore à l'ombre du malheur.
L'illusion, l'espoir, ces biens de la jeunesse,
S'éteignent près de ceux qui n'ont plus d'avenir;
Pour ton bonheur, hélas! que pourrait ma tendresse,
Quand le monde t'appelle, et t'invite au plaisir.
Mais si la foudre éclate au milieu de tes fêtes,
Si de sa dure main le malheur te saisit,
Viens, près de moi, te mettre à l'abri des tempêtes;

Digitized by Google

Viens, si de tes beaux jours l'horizon s'obscurcit ;
Je saurai retrouver, pour ranimer ton âme,
Ces mots tendres, touchants, et de nous seuls compris,
Qui vibraient à ton cœur et qu'inspirait ma flamme.
Tes jeunes souvenirs, l'aspect des lieux chéris,
Seraient pour ta blessure un baume salutaire;
J'oublîrais tous mes maux pour calmer ta douleur;
Tu trouverais en moi l'ami, le protecteur,
Les soins d'un tendre époux, et le cœur d'une mère.
Une mère ! du ciel ineffable trésor,
Don que dans sa bonté nous fit la Providence,
Elle soutint les pas de ma première enfance,
Dans mes jours de malheur elle les guide encor.
Je devais être, hélas ! l'appui de sa vieillesse,
C'est elle qui console et charme mes ennuis ;
Habile à me cacher la douleur qui l'oppresse,
Elle pleure en secret sur le sort de son fils.
Ah ! si jamais du ciel la justice sévère
Me frappe en couronnant tes sublimes vertus,
Si Dieu t'appelle à lui, du séjour des élus,
Sur ton fils délaissé tu veilleras, ma mère ;
La tombe ne saurait me séparer de toi.
Oui, je vivrais encor sous ta douce influence;
Tous les biens que le ciel prodigue en sa clémence,
Ton ombre avec amour les verserait sur moi.
Ton cœur est un autel, ta vie une prière;
Sans cesse pour ton fils tu fais de tendres vœux;
Objet de ton amour, de tes soins sur la terre,
Tu le protégerais encor du haut des cieux.
Conserve, Dieu puissant ! une mère aussi tendre;
C'est elle qui m'ouvrit les trésors de ta loi,
Qui m'apprit à t'aimer, m'apprit à te comprendre,

Digitized by Google

Elle dont les leçons m'élevèrent vers toi.
Mais contre tes desseins la plainte, le murmure,
Ne sauraient s'élever dans un cœur repentant;
Au creuset du malheur l'humanité s'épure;
Souffrir, c'est expier; frappe, Dieu tout-puissant,
J'accepte le malheur, j'accepte la souffrance
Pour fléchir ta justice et pour la désarmer.
Mais du moins laisse-moi le cœur, l'intelligence :
Que je puisse toujours te servir et t'aimer !

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE;

Par M. RODIÈRE,

Un des quarante Mainteneurs;

Prononcé dans la Séance publique du 3 Mai 1847.

MESSIEURS,

La France, au quinzième siècle, offre à nos regards un grand et beau spectacle. C'est d'abord la lutte héroïque de notre nation contre son éternelle rivale; c'est la vierge de Vaucouleurs, entourée de guerriers intrépides, et refoulant devant elle l'Anglais abhorré.

Jamais notre histoire, si féconde en exploits militaires, n'offrit un faisceau plus brillant de faits d'armes glorieux.

Mais dès que le trône des fils de saint Louis s'est raffermi par le courage des preux de Charles VII et la politique habile de Louis XI, dès que l'unité territoriale de la France est fondée, on voit notre nation aspirer à une gloire plus pure et plus durable que la gloire militaire, celle des lettres et des arts.

A peine en effet le bruit des armes cesse-t-il de retentir dans nos contrées, à peine le théâtre de la guerre

Digitized by Google

s'éloigne-t-il de nos campagnes pour aller désoler l'Italie, qu'une vierge toulousaine, Clémence Isaure, appelle tous les Français aux nobles tournois de la poésie ; et, comme Jeanne d'Arc personnifiait la valeur, Clémence nous apparaît comme la Muse poétique des temps modernes.

L'auréole qui entoure son nom brille en effet d'un tel éclat, que quelques esprits, aveuglés par cet éclat même, ont été tentés de considérer la patronne de nos Jeux comme un personnage purement mythologique.

Cette erreur, qui nous semble si grossière, à nous qui possédons tant de monuments irrécusables de l'existence d'Isaure, atteste pourtant le prestige qui s'attache à son souvenir.

Ce n'est point du reste seulement sur le marbre ou le bronze des inscriptions ou dans les actes les plus authentiques de l'époque, que l'existence d'Isaure est constatée. Les bienfaits sans nombre que sa munificence répandit sur notre cité, fournissent une preuve non moins éclatante de sa vie, comme un fleuve majestueux ne laisse aucun doute sur l'existence de ses sources.

Ces bienfaits, Messieurs, ont été souvent retracés devant vous, et ils l'ont été d'une manière si complète et si habile, que je n'ose entreprendre une tâche si bien exécutée par mes nombreux devanciers.

Qu'il me soit donc permis, dans un cadre aussi vaste, d'étudier seulement un coin du tableau, et de faire ressortir l'influence qu'exerça, et qu'exerce encore Clémence Isaure sur le développement de notre littérature.

Quoique profondément versée, sans doute, dans la langue harmonieuse des Troubadours, Clémence voulut fonder dans notre nation l'unité de langage qui, bien plus encore que l'unité de gouvernement, devait concourir à former cet ensemble harmonieux, toujours

Digitized by Google

reconnaissable non-seulement dans les œuvres d'imagination, mais encore dans le caractère et les mœurs privées des individus, qu'on appelle l'*esprit français*. En prenant sous son patronage l'idiome encore peu cultivé du nord de la France, elle pressentit que cet idiome deviendrait par la suite le lien de toute l'Europe lettrée, et elle contribua puissamment à ses progrès.

Jusqu'au temps en effet où Clémence commença à décerner ses Fleurs, la langue française ne se distinguait de ses sœurs, du Provençal notamment, et de l'Italien, que par son âpreté et sa rudesse. C'est dans les Jeux d'Isaure, autant que dans les écrits de quelques hommes de goût, qu'elle commença à se polir, qu'elle acquit de la grâce et de la souplesse.

Bientôt les concurrents accoururent en foule de tous les points de la France, et par le grand nombre d'hommes distingués qui se présentèrent dans la lice, nos Jeux purent rappeler quelquefois les concours plus célèbres, qui excitaient à un si haut degré l'émulation des orateurs et des poëtes de l'ancienne Grèce.

On ne saurait douter, en effet, que les Fleurs d'or de notre cité n'aient puissamment contribué à former plusieurs des poëtes qui ont illustré notre littérature.

On entend dire quelquefois que les concours académiques n'ont jamais fait éclore aucun poëte, et qu'ils n'attirent que des essaims de versificateurs, dont les vers travaillés manquent toujours de charmes, parce qu'ils manquent toujours d'inspiration. Cette appréciation inexacte tient peut-être, Messieurs, à une opinion plus commune encore et plus répandue, qu'on ne peut accepter pourtant qu'avec quelques réserves.

On suppose généralement que les poëtes forment dans l'humanité comme une classe à part, que l'homme né poëte, quoi qu'il fasse et quoi qu'il arrive, charmera

Digitized by Google

toujours le monde par ses accords, tandis que le reste des humains ne saurait jamais s'élever à la région des grandes harmonies : *Nascuntur poetæ.*

Cette opinion, j'en conviens, est fort ancienne et fort accréditée; je crois cependant qu'elle n'est pas à l'abri de toute contestation.

Je suis loin sans doute de nier qu'il n'y ait dans les hommes pour la partie sonore, autrement dit, pour le rhythme de la poésie, des dispositions très-inégales, comme il y en a pour la partie mécanique de tous les beaux-arts.

Mais c'est là, Messieurs, la partie la moins essentielle de la poésie. Ce qui la caractérise surtout, c'est la grandeur ou la délicatesse des pensées, la force ou la vivacité des sentiments, la pompe ou la grâce de l'expression; et l'on pourrait dire peut-être, sans trop de témérité, que pour cette partie essentielle, tous les hommes ont l'instinct poétique ou sont aptes à l'acquérir.

Comment expliquer autrement l'ascendant universel qu'a la poésie sur les cœurs ! Si tous les hommes comprennent son magnifique langage, c'est que tous ont quelque aptitude à le parler, et qu'il est pour tous l'écho de l'état primitif de l'humanité, ou l'accent naturel de ses futures destinées.

Je sais pourtant que dans certaines natures douées d'une sensibilité exquise, ce langage inspiré se produit aussitôt que les premiers élans du cœur; mais souvent aussi ses accents n'éclatent qu'à un âge plus avancé de la vie, à la suite de quelque événement qui réveille une puissance endormie.

Tel ne devient poëte qu'après avoir ressenti des sympathies jusqu'alors inconnues; tel qu'en présence des grandeurs et des triomphes de sa patrie, tel autre qu'à la vue déchirante de ses malheurs.

Un des pères de la poésie française, Charles d'Orléans,

Digitized by Google

ne devint poëte qu'au milieu des langueurs de la captivité. C'est la douleur aussi qui inspira des accords poétiques à Marie Stuart, quand une mort prématurée lui ravit son premier époux, et que les desseins de la Providence arrachèrent cette princesse infortunée à notre patrie qui avait protégé son enfance.

Un poëte ne fait d'ordinaire qu'obéir à un sentiment qui émeut fortement son âme. Si ce sentiment s'affaiblit, le poëte disparaît. S'il revient, le poëte revient avec lui.

Tant que le successeur de Saül marche dans les voies de la justice, sa harpe rend des accords que le génie humain n'a jamais égalés. Elle se tait, tout le temps qu'il brûle d'une flamme adultère, et ne résonne de nouveau, que lorsque le repentir a brisé son cœur.

Milton compose quelques poésies dans sa jeunesse. Il perd son génie poétique, tant qu'il demeure le secrétaire de Cromwel, et ne le recouvre que dans l'isolement de la vie domestique, au milieu des ténèbres d'une cécité, qui ne lui permet plus d'occuper ses vastes facultés que du spectacle de la beauté idéale.

Tous les hommes, pourrait-on dire, s'ils sont placés dans un milieu de sentiments assez énergiques pour les émouvoir fortement, peuvent donc, au moins par éclairs, devenir poëtes, comme toutes les parcelles de fer peuvent être aimantées.

Mais n'insistons pas, Messieurs, sur une opinion trop contraire aux idées reçues, pour ne pas exciter notre propre défiance. Il se peut en effet que les dispositions de l'âme les plus élevées, qui suffisent ordinairement pour rendre l'homme éloquent, ne puissent pourtant lui inspirer l'enthousiasme poétique, comme elles peuvent donner de la physionomie et de l'expression à un visage peu régulier, sans pourtant lui communiquer la beauté.

Digitized by Google

Admettons donc que les facultés poétiques sont exclusivement le partage d'un petit nombre d'esprits privilégiés, et que les concours académiques ne peuvent jamais créer un poëte. Ce n'est pas à dire que ces concours soient sans influence sur les progrès de la littérature, et que les fleurs d'Isaure en particulier puissent être comparées à celles de quelques arbres d'agrément, dont la floraison magnifique ne laisse après elle aucun fruit.

Pour les hommes nés poëtes d'abord, nos concours ont souvent l'heureux effet de féconder leurs talents. Ils donnent à l'aiglon la conscience de ses forces, encouragent son vol jusque-là timide, et le poussent à s'élancer dans la région des cieux.

Pour les esprits moins heureusement doués, la culture de la poésie n'est pas non plus dépourvue de charmes, et cette culture peut parfois produire des œuvres dignes de quelque estime. Les législateurs du Parnasse qui ont le plus d'autorité, Horace et Boileau, s'accordent, il est vrai, à proclamer qu'en fait de poésie, il n'y a point de degré du médiocre au pire ; mais ce jugement nous a toujours paru empreint d'une grande sévérité. Une pièce de vers peut être agréable sans avoir le vif éclat de la poésie, comme une conversation élégante peut plaire, sans avoir aucune prétention à l'éloquence.

Enfin, Messieurs, l'étude et la culture de la versification contribuent aussi à former les grands prosateurs.

Les Romains, ces maîtres de la guerre, avaient un système excellent pour rendre tout facile à leurs soldats. C'était de les exercer à porter toujours des armes et un appareil de campement si lourds, qu'au moindre allégement ils ne sentaient plus leur armure et déployaient une agilité merveilleuse. L'exercice de la versification procure les mêmes avantages à l'homme de lettres, qui veut ensuite exprimer ses pensées en

Digitized by Google

prose. Toutes les fois, en effet, le fait est digne de remarque, toutes les fois que nos grands poëtes ont voulu écrire dans le langage vulgaire, ils l'ont fait avec autant de succès que de facilité. C'est cette facilité qui portait Voltaire à appeler sa prose, si vive pourtant et si spirituelle, de la *vile prose*.

Les couronnes que vous décernez contribuent donc puissamment, Messieurs, à former, sinon des poëtes dont le nombre est toujours fort restreint, au moins des écrivains distingués.

Honneur, dès lors, Messieurs, honneur éternel à la Vierge Toulousaine qui institua ces couronnes, puisque notre patrie lui doit plusieurs des pierres précieuses qui ornent son diadème littéraire. S'il suffisait de sentir vivement la reconnaissance que nous devons sous ce rapport à notre patronne, je n'aurais point reculé devant les difficultés de son éloge. L'éclat qui, après quatre siècles, entoure encore chaque année cette solennité, n'en dit-il pas, du reste, mille fois plus que n'auraient pu dire mes paroles !

Honneur aussi à vous, Mesdames, qui, par votre présence à cette solennité, contribuez puissamment à faire germer des talents qui s'ignoraient. Les puissances matérielles de la nature, maîtrisées par le génie de l'homme, accomplissent aujourd'hui d'étonnants prodiges ; ces prodiges eux-mêmes accusent pourtant toujours l'infériorité de la matière, par la constante uniformité des phénomènes. L'ardente locomotive se précipite toujours dans les mêmes rails, le télégraphe électrique suit toujours le même fil. Votre pouvoir a cela de plus merveilleux, qu'il produit au même instant des effets divers. Il pousse en même temps le guerrier dans la carrière de l'honneur, le savant dans les chemins difficiles de la science, le Poëte dans les sentiers périlleux de l'imagination. Il guide à la fois la

Digitized by Google

plume de l'homme de lettres, le ciseau du sculpteur, le pinceau du peintre. C'est donc à vous, Mesdames, que nous devons le principal éclat et l'influence magique de nos Fêtes.

Et vous Jeunes gens, assez nombreux peut-être dans cette assemblée, qui regretteriez de ne pas vous sentir assez de talent poétique pour disputer quelqu'une de nos Fleurs, gardez-vous de vous décourager. Peut-être ce talent existe-t-il en germe dans vos âmes, et ne tient-il qu'à vous de le développer. Elevez sans cesse pour cela le niveau de vos pensées. N'occupez jamais votre esprit que de ce qui est beau, grand, noble, vertueux.

Invoquez ensuite, pour seconder vos inspirations, non pas les vierges inutiles de l'Hélicon que l'imagination des Grecs avait inventées, ni les fausses divinités de leur Olympe, mais les puissances sacrées du Christianisme, sans lesquelles on ne peut plus exécuter rien de grand dans le domaine de la pensée. Isaure elle-même, en déposant dans un sanctuaire vénéré les Fleurs qui vont bientôt être portées dans cette enceinte, vous indique où se développent les sentiments qui aident à les cueillir.

Si, malgré ces efforts, le feu sacré de la poésie ne s'allume pas encore dans vos cœurs, Clémence viendra encore à votre aide. Sa corbeille ne renferme pas seulement des Fleurs pour la poésie, elle en a aussi pour l'éloquence ; et si l'autorité des âges, toujours respectable à mes yeux, affirme qu'on ne peut atteindre par ses seuls efforts aux sommets ardus de la poésie, la même autorité nous apprend qu'il suffit d'un travail soutenu et bien dirigé, pour conquérir les palmes non moins belles de l'art oratoire.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1849;

Par M. Firmin DE LA JUGIE, Mainteneur,
Secrétaire des Assemblées.

Messieurs,

Au milieu des immenses préoccupations qui dominent tous les esprits, tandis que la nation est debout, se préparant avec ardeur à cette lutte d'où semble dépendre son avenir, quel intérêt peut offrir encore aux intelligences élevées le spectacle de nos paisibles combats littéraires? Cette question, vous l'avez heureusement résolue d'avance par votre empressement à répondre à notre appel accoutumé. C'est qu'en effet, ce n'est pas seulement pour goûter les plaisirs délicats de la pensée, ce n'est pas pour applaudir à l'harmonie savante d'une période ou à l'heureuse cadence d'un vers que vous êtes accourus dans cette enceinte. Non, Messieurs: vous comprenez mieux tout à la fois et la haute signification de cette fête et la haute mission de l'Académie. Proclamer avec les lois du goût les lois éternelles de la morale qu'on n'en sépara jamais impunément; en-

Digitized by Google

tretenir dans les âmes le culte du beau qui est aussi le culte du vrai et du bon ; signaler, encourager les jeunes talents qui doivent continuer en France la gloire des Lettres ; — et la gloire des Lettres, en France, n'est-ce pas la gloire nationale ? — Voilà notre œuvre, voilà la vôtre ! Œuvre, je pense, assez grande et assez belle, pour que notre devoir soit de la poursuivre, tant que nous ne désespérerons pas des destinées de la patrie.

Jamais, il est vrai, et plus particulièrement de nos jours, la Poésie n'a manqué de deux sortes d'adversaires qui, s'inspirant de considérations opposées, se sont plu à la rabaisser. Les uns, dont les désirs comme les regards sont sans cesse tournés vers la terre, dédaignent cette fille du Ciel qui ouvre à l'âme des horizons infinis et l'élève vers une existence supérieure et divine. Les autres, méconnaissant les bienfaits et les grandeurs de la Muse, n'ont vu en elle qu'une joueuse de lyre dont les accords flattent l'oreille pour amollir ou corrompre les cœurs. Plaignons les premiers ; et quant aux seconds, un de nos Lauréats les plus distingués, dont le silence nous avait affligés l'année dernière, et qui reparaît aujourd'hui deux fois vainqueur dans la lice, s'est chargé de leur répondre.

Pourquoi se taisent-ils ces Poëtes aimés que nous étions heureux de couronner ? Ainsi s'exprimait M. de Panat en terminant le rapport sur le Concours de 1848. M. Richard Baudin a entendu cet appel ; mais quand la tempête est déchaînée, quand la foudre gronde, le Poëte chantera-t-il ? Il chantera ; car,

> C'est surtout dans ce temps d'orgueil et de délire
> Qu'une tâche sublime est échue à la lyre.....

Et s'indignant contre ceux qui pourraient, au milieu

Digitized by Google

des malheurs publics, s'oublier en de molles Élégies : Non, s'écrie-t-il,

> Non, c'est trop rabaisser le rôle des Poëtes ;
> Ressuscitons plutôt les antiques Prophètes.....

Il poursuit ce rapprochement, éclate en accents d'indignation contre les *corrupteurs de la foule ignorante*, dont les doctrines impies ébranlent la société ; puis, nous faisant passer de l'effroi à l'espérance, il nous montre Dieu qui veille sur le monde moral, et termine par une esquisse à grands traits des devoirs imposés au Poëte dans ces temps d'orages. Voilà, Messieurs, la rapide analyse de l'*Épître* adressée *à M. de Panat* par M. Richard Baudin, Epître où la variété des tons, la richesse des couleurs, l'énergie du trait, la rare perfection des vers tiennent le lecteur constamment charmé. Comment, dans une composition si brillante, songerait-on à relever quelques expressions faibles ou inexactes, quelques images dont le retour offense sans doute un œil délicat et attentif? De pareils ouvrages sont à la fois des leçons et des exemples. L'Académie, d'une voix unanime, a décerné à M. Baudin la Violette, prix du genre et de l'année.

Bien supérieure à ses rivales, cette Épître n'est pas cependant la seule qui ait fixé notre attention et mérité notre sympathie. Ni le trait, ni la vigueur ne manquent à celle que M. Juillerat adresse *au Peuple de Paris*, à ce peuple que des sophistes pervers poussent aux barricades et à la ruine. Ces sophistes, M. Juillerat les démasque et les flétrit. Ce peuple, instrument aveugle de leur ambition, il le gourmande et il l'éclaire. On applaudit aux accents du Poëte; mais on désirerait plus d'élévation dans la pensée morale de son ouvrage. On voudrait que, sans négliger les considérations d'utilité, il s'adressât davantage aux instincts généreux

Digitized by Google

de l'âme. Quant au style, il est certainement d'un homme exercé et qui n'ignore aucun des procédés de la forme; mais l'auteur, en parlant au peuple, adopte un langage populaire, et ce langage n'est pas toujours avoué par la Muse. Malgré certaines théories modernes, et quels que soient d'ailleurs les droits de l'Épître, l'Académie pense qu'il y a de ces expressions et de ces détails dont la trivialité choquera toujours dans les vers. Disons que le culte de la rime dans cette pièce est poussé jusqu'à l'idolâtrie : l'auteur semble s'être proposé chaque fois un tour de force, et il est vrai de dire qu'il ne trompe jamais dans son attente l'oreille toujours surprise.

L'Épître *à la Femme des Clubs*, par M. Nibelle, ancien Avocat général, et lauréat de l'Académie, n'est pas indigne de ses sœurs aînées, *la Femme du siècle* et *les Amours de nos jours*. C'est la même plaisanterie, la même gaieté, étincelant à la surface; au fond, la même verve de bon sens, la même rectitude de pensée, le même souci de la véritable gloire et du véritable bonheur des femmes. Nous regrettons que la précipitation d'un travail né des circonstances n'ait pas permis à l'auteur de le revoir, afin d'en effacer quelques traits que le goût réprouve. Les vers sur Jeanne d'Arc sont assurément de ce nombre.

C'est encore sous l'inspiration des circonstances qu'a été composé *le Progrès social*, dédié aux Mainteneurs des Jeux Floraux. Il y a un vrai progrès, fruit du temps, résultat des conquêtes successives de la science et du génie : celui-là, le Poëte le salue et le glorifie de ses chants; mais il n'a que des sarcasmes pour de folles utopies, baffouées il y a plus de deux mille ans sur le théâtre d'Athènes, et qu'on nous donne pour des nouveautés. Si le style de cette pièce avait autant de couleur et de nerf qu'il a d'aisance spirituelle et de correction,

Digitized by Google

l'impression dans le Recueil n'eût pas été sa seule récompense.

Une autre Épître, qui n'est point imprimée au Recueil, mais à laquelle nous devons une mention particulière, a été, comme la précédente, dédiée à l'Académie; la composition en est originale comme le titre : *l'Orgue de Barbarie*. Le Poëte est en train de chercher un sujet pour le Concours ; il se tourmente, il invoque Clémence Isaure, lorsqu'il entend un orgue sous sa fenêtre : voilà son sujet trouvé ! Il chantera l'*Orgue de Barbarie*, cet instrument *national par sa mobilité*, l'écho de notre histoire depuis soixante ans, et dont les airs ont changé avec *les idoles du jour* qu'il *fêta tour à tour*.

Voici les derniers vers de cette Épitre. L'auteur s'adresse aux Mainteneurs.

Ma tâche est terminée, et vraiment je suppose
Selon votre désir avoir traité la chose,
Et que vous ne pouvez méconnaître mes droits
A conquérir la Fleur qui m'échappa cinq fois.
Car si j'étais déçu, Messieurs, dans mon attente,
J'entrerais aussitôt dans les fureurs du Dante;
Oui, si vous m'évincez de ce nouveau concours,
Avec mille histrions à Toulouse je cours,
Et la nuit et le jour, en tous lieux, à toute heure,
Mes orgues installés devant votre demeure,
Produiront des accords si faux, si discordants
Que le trépassé même en grincera des dents.
Si par ce coup d'état je ne sers la patrie,
J'aurai du moins vengé l'orgue de Barbarie;
C'est mon altimatum ! Osez, après ceci,
A tout autre qu'à moi décerner le Souci.

Quand on a l'humeur si gaie, Messieurs, on ne garde point rancune. Nous ajournerons encore le triomphe de M. Moreau, en l'engageant à se défier surtout de ses qualités. Personne ne tourne les vers plus agréa-

Digitized by Google

blement que lui : il a de l'esprit, il en a beaucoup ; est-ce qu'il en aurait trop pour s'appliquer à un travail sérieux renfermé dans les limites sévères du goût ? L'Académie persiste à croire qu'il dépend de lui de conquérir non-seulement le Souci, mais la Violette. Nous ne savons si la modestie ou la rime l'ont empêché de prétendre à cette dernière Fleur qui, vous le savez, est le prix du genre pour lequel il avait concouru.

Les Poëmes, qui, d'après notre programme, disputent la Violette aux Épîtres, n'ont pas soutenu la lutte avec avantage, bien qu'arrivés en nombre à peu près égal, quatorze d'un côté, seize de l'autre. *Le Triomphe de la Foi* est un petit drame qui ne manquerait pas d'intérêt, si des négligences et des incorrections multipliées n'en rendaient la lecture fatigante. Un style qui, sans être pur, n'est dépourvu ni d'élégance ni d'éclat, aurait pu mériter à l'auteur *des Trois Amours* les encouragements de l'Académie. Nous regrettons que la décence gravement blessée dans la première partie de son travail, ne laisse de place ici qu'à l'expression d'un blâme sévère. La seconde et la troisième partie sont loin d'ailleurs d'atteindre à ce degré d'élévation, de vérité, de pureté, qui aurait pu faire accepter comme contraste, sinon les couleurs, du moins la pensée du premier tableau. *L'Ange Exterminateur* est une composition remarquable, où l'on trouve du grandiose mais de l'enflure, des sons harmonieux et des sons discordants, quelques vérités et beaucoup d'erreurs. L'auteur a imaginé de résumer dans un cadre étroit toute la philosophie de l'histoire; mais cette philosophie, à coup sûr, n'est pas celle de Bossuet. Nous sommes au dernier jour ; la trompette de l'Archange a sonné ; l'Eternel va juger la terre. Alors se lèvent sept fantômes géants : ce sont les génies des sept grandes villes qui, dans la pensée du Poëte, représentent une des

Digitized by Google

phases de l'histoire de l'humanité. Ils sont tour à tour appelés en jugement. Je ne m'arrêterai pas à relever ce qu'il y a de faux, soit dans la pensée qui a présidé au choix de quelques-unes de ces villes, soit dans l'appréciation de leur rôle; il me suffira de dire que toute cette fantasmagorie aboutit à la glorification la plus complète de l'esprit révolutionnaire. Je me hâte d'ajouter que cet ouvrage nous est venu de Turin. S'il était vrai, comme on nous l'assure, que l'auteur fût une femme, nous regretterions doublement que les inspirations malheureuses de la poésie humanitaire eussent égaré loin de sa voie une Muse qui pourrait certainement nous charmer par la mélodie de ses accents. Vous me saurez gré de citer ici, pour justifier cet éloge, les vers que l'auteur a mis dans la bouche du génie d'Athènes :

Des bords de Salamine aux champs de Marathon,
On saluait mon nom par des hymnes de gloire,
Alors que, s'inspirant près du divin Platon,
Les Muses me chantaient sur leurs lyres d'ivoire.

Les dieux à nos accents abandonnaient le ciel
Pour couronner de fleurs nos blanches théories.
Dans mes bois parfumés naquit l'art immortel,
Interprète inspiré de nos allégories.

Les siècles tour à tour ont adoré mon nom;
Car le génie, empreint sur mes moindres ouvrages,
Rayonnait sur les murs détruits du Parthénon
Et du divin Homère éternisait les pages.

Je fus heureuse et libre, et mes nobles enfants
S'appelaient Périclès, Sophocle et Démosthènes;
La gloire s'abritait sous mes murs triomphants,
Et les tyrans impurs tremblaient au nom d'Athènes!

J'arrive à un dernier Poëme, qui plus que tout autre devait fixer, par son titre seul, les regards de l'Acadé-

Digitized by Google

mie. Il me suffira pour être compris de nommer *Châteaubriand*. Quel nom, Messieurs! Et pourquoi faut-il qu'en le prononçant dans ce sanctuaire des Lettres, j'éveille aujourd'hui, avec le sentiment accoutumé de l'universelle admiration celui des universels regrets. La mort nous l'a ravi, ce beau génie qui tenait en France le sceptre de l'art, et de qui relève tout ce que notre Littérature a enfanté ou essayé de nouveau depuis quarante ans. Vivant, il lui fut donné de ramener la Poésie vers les véritables sources du beau, et voilà que la Poésie reconnaissante vient s'agenouiller sur sa tombe pour célébrer sa mémoire. L'Académie, qui avait l'honneur de le compter parmi ses Membres, a dû être heureuse de s'associer à ce pieux hommage. Nous avons écouté avec recueillement la Muse de M. Dufour, rappelant l'une après l'autre les circonstances qui font de la vie du grand écrivain le plus intéressant des Poëmes; et si, dans un ouvrage dont le mérite tenait surtout à l'exécution, quelques-uns de nous eussent pu souhaiter plus de variété dans le ton, plus de précision et quelquefois même plus de propriété dans le langage, tous nous avons reconnu que soit par l'à propos du sujet, soit par l'harmonie soutenue des vers, soit par l'éclat de quelques morceaux, et particulièrement de celui qui termine le Poëme, cet ouvrage était digne d'une haute distinction. L'Académie lui a décerné un Souci d'argent.

Avant de vous entretenir des Poëmes et des Épîtres, j'aurais dû, Messieurs, à ne consulter que l'ordre même des matières, vous rendre compte du concours des Odes. Vous savez, en effet, que la plus belle des Fleurs destinée à l'art des Vers est le prix de ce dernier genre. Malheureusement, sur cinquante-trois Odes qui nous ont été adressées, aucune n'a été jugée digne d'obtenir

Digitized by Google

l'Amarante d'or ni même un prix d'un genre inférieur. Toutes n'ont cependant pas succombé sans gloire : l'Académie en a plus spécialement distingué quelques-unes, sur lesquelles je dois m'arrêter un moment.

M. Pécontal, Sous-bibliothécaire au Palais de l'Assemblée nationale, s'est inspiré, comme M. Dufour, de ce grand nom de *Châteaubriand*. Je n'ai pas besoin de dire que là se borne tout rapprochement à faire entre deux ouvrages qui doivent être jugés chacun suivant les règles des genres dans lesquels ils ont été composés. A ce point de vue, nous dirons que, si le plan de l'Ode de M. Pécontal est incontestablement lyrique, les longueurs où il s'est laissé entraîner sont loin de l'être, et ce qui ne l'est pas davantage, c'est le rhythme qu'il a adopté. On souffre à voir le Poëte se débattre contre l'obstacle qu'il s'est créé à lui-même en s'imposant cette petite strophe élégiaque de quatre vers qui ne soutient pas son essor et qui vient à chaque instant arrêter le développement de sa pensée. Du reste, ni les accents profonds, ni les vers bien frappés, ni les images saisissantes ne sont rares dans cette pièce. Dès le début, qui a de la grandeur, l'attention est captivée. Mais ce début laisse voir déjà la tendance de l'auteur à rechercher l'effet, et cette recherche n'aboutit souvent qu'à l'obscurité dans la pensée ou dans l'expression. M. Pécontal, l'année dernière, par sa charmante Idylle l'*Hirondelle*, nous prouva qu'il possédait à un haut degré la grâce délicate de l'esprit. Son Ode nous prouve aujourd'hui qu'il possède aussi la force, et qu'il n'est pas de genre de succès auquel il ne puisse prétendre.

Dans l'Ode qui a pour titre : *Vercingétorix*, M. Alphonse Rollin, Officier au 8e de chasseurs, a tenté de faire revivre la noble figure de ce dernier des Gaulois qui balança la fortune de César, et qui aurait

Digitized by Google

peut-être rendu l'indépendance à sa patrie, s'il n'eût pas rencontré pour adversaire l'homme le plus étonnant de l'antiquité. Les strophes de cette Ode ont de la pompe, du nombre, de la majesté; les sentiments qui y respirent sont pleins de noblesse; le style, à part quelques néologismes, quelques expressions dures ou prosaïques, mérite d'être loué; et cependant la lecture de cet ouvrage vous laisse froids. Ne serait-ce pas que, malgré les efforts de l'auteur, la sincérité de l'inspiration lui a manqué? Et c'est là, il faut bien le dire, l'écueil de l'Ode purement historique. S'il est vrai que le caractère de l'Ode, en général, soit la passion, l'enthousiasme, qu'elle doive exprimer, non plus par le chant et la danse, comme aux époques primitives, mais avec un emportement hardi, les affections publiques et les sentiments intimes de l'âme, comment éprouver et faire éprouver ces transports en faveur d'une cause perdue depuis deux mille ans, à moins qu'à travers les âges des antipathies de religion ou de race ne s'y rattachent encore. C'est ainsi que la Poésie Allemande a ressuscité la figure d'Arminius, parce qu'en effet le Génie de la Germanie est encore en lutte avec le Génie Romain. Mais nous, Gallo-Romains par nos traditions, par notre religion, par notre langue, il nous est bien difficile de nous intéresser autrement que par l'imagination à la lutte dont M. Rollin évoque le souvenir. D'ailleurs le Poëte ne devait-il pas écarter cette image d'un sacrifice humain par lequel il fait précéder la délibération des Gaulois? A cette vue, on est bien près de se ranger du parti de César, s'il doit abolir de tels sacrifices.

Tandis que M. Rollin demandait à l'ancienne Gaule ses inspirations, M. Antonin Roques, de Paris, allait demander les siennes à la Russie. Tout est Russe dans son Ode sur *Saint-Pétersbourg*, le sujet, les sentiments,

Digitized by Google

la couleur. L'illusion de l'Académie a été complète. Nous n'avons pas douté qu'un Russe ne fût l'auteur de cet ouvrage. Le Poëte se passionne pour les merveilles de la cité des Czars, pour son fondateur Pierre le Grand, pour les destinées qu'elle doit accomplir. Il n'est pas jusqu'au style qui ne se ressente de cette influence; et l'oreille française est souvent rebelle à certaines combinaisons rhythmiques adoptées par l'auteur. D'ailleurs cette composition annonce un talent plein de sève. Les images, quelquefois disparates, en sont souvent grandes et neuves. Le Poëte semble avoir voulu emprunter les ailes de l'antique Dithyrambe.

M. le Docteur Alliez, de Saint-Thibery (Hérault), a chanté *la Vapeur*, cette force que la science a révélée à l'industrie, et qui semble appelée, en quelque sorte, à renouveler la face du monde. Cette Ode, dont le style n'est pas exempt de taches, renferme plusieurs strophes remarquables par leur beauté et le mérite de la difficulté vaincue. Mais le mouvement lyrique s'accommode mal des détails techniques, devant lesquels l'auteur a tenu à honneur de ne pas reculer.

MM. Rollin, Antonin Roques et Alliez, cités pour la première fois dans nos Concours, sont de ceux qui peuvent attendre. Ce n'est pas le talent qui manque à leurs Odes, marquées chacune d'un cachet particulier. Nous aimons à saluer en eux les vainqueurs des luttes prochaines.

Les diverses Odes dont je viens de parler, sont imprimées au Recueil. Il en est d'autres qui, sans avoir obtenu cette distinction, ont été jugées dignes cependant d'une mention particulière. Je dois en indiquer rapidement les qualités et les défauts. Il y a de beaux vers, de généreuses inspirations dans celle qui a pour titre : *un grand Nom*, et qui est adressée à Louis-Napoléon Bonaparte; mais l'auteur semble avoir manqué d'haleine pour ce grand sujet. Il y a de l'élégance et de la

Digitized by Google

douceur dans les *Adieux au printemps ;* mais il s'y mêle du vague et de l'obscurité. J'ajouterais que le sujet est loin d'être neuf, si Mme Cécile Bétourné ne nous avait prouvé dans le Concours de 1847, par son Élégie de *la jeune Mourante* qui remporta le prix de l'année, comment la vérité du sentiment peut rajeunir les sujets les plus usés. D'excellentes intentions animent l'auteur de l'Ode sur l'*Insurrection de Juin ;* ses vers, dans le goût classique, sont à peu près irréprochables : mais Horace, qu'il n'est point permis à un classique d'oublier, savait trouver d'autres accents pour inspirer l'horreur des guerres civiles. Je citerai encore *le Voyageur,* par M. Octave Ducros, pièce d'une bonne facture et pleine d'un sentiment profond, mais dont le rhythme est lourd et traînant; *Saint-Malo*, inspirée à M. Rollin par un noble patriotisme ; *Soumet,* pièce languissante, mais d'un style naturel ; *la Souffrance,* que recommandent quelques strophes bien touchées; *Toulouse*, telle qu'un poëte estimable l'eût rimée il y a cent ans ; *le Vent,* rapide, sonore, mais d'où la pensée est absente; enfin *Châteaubriand,* nouvel hommage à cette grande mémoire, et dont je rapporterai une strophe. Le Poëte parle du voyage de son héros en Terre sainte :

Pour saluer de loin ce voyageur sublime,
Liban, laisse incliner les cèdres sur ta cime,
Prophétique Carmel, réveille tes échos ;
Triste Sion, reprends tes beaux habits de fête ;
Fais ruisseler, Saron, tes parfums sur sa tête ;
Jourdain, fais murmurer tes flots.

Je m'aperçois qu'au nombre des Odes imprimées dans le Recueil, j'ai négligé de mentionner *le Chant des orgues*, par M. Prosper Blanchemain, de Paris. Cette omission n'aura d'autre effet que de me dispenser de critiquer l'auteur, dont j'ai hâte de proclamer le triom-

Digitized by Google

phe dans un genre qui semble convenir davantage à la nature de son talent. Je veux parler de l'Elégie.

Les Élégies, selon la coutume, nous sont arrivées en grand nombre : nous en avons reçu quarante-neuf ; mais, au milieu de toutes ces plaintes, combien il est rare de distinguer les accents d'une émotion vraie. Rien de simple comme le sujet traité par M. Prosper Blanchemain. C'est cette éternelle histoire de la jeunesse et de la beauté que la mort flétrit et moissonne. *Sous un toit de chaume*, au bord de la route, fleurissait, au dernier printemps, une jeune fille, innocente et gaie, qui charmait le passant de ses chansons, qui secourait le pauvre de ses aumônes. Eh bien ! juillet finit à peine ; et la voilà devant sa porte, pâle, et si changée, que ni le passant ni le pauvre ne la reconnaissent ! Elle va descendre au tombeau.

Voilà donc ce que font la jeunesse et la joie !

s'écrie le Poëte ému de pitié ; et, en présence de cette fragilité de la vie, il n'a que la force de se jeter dans le sein de Dieu. Le lecteur achève l'Élégie. — Tel est ce petit ouvrage, Messieurs, dont vous allez entendre la lecture. Vous trouverez, sans doute, comme nous, que le tableau est un peu vague ; vous relèverez dans le style quelque négligence et quelque tache ; mais vous saurez goûter aussi la mélancolie voilée, la sensibilité contenue, je ne sais quelle sobriété antique qui donnent à cette composition un charme particulier. L'Académie a décerné à M. Blanchemain, un Lis réservé.

Que dire maintenant des autres Élégies, sinon que cinq ou six à peine ont mérité d'être remarquées. Ce sont, *la Vierge d'Engaddi*, qu'on ne lira pas sans plaisir dans le Recueil, mais qui est beaucoup moins une composition qu'un essai d'amplification en vers ; *la Vivandière de Waterloo*, qui témoigne d'un talent

Digitized by Google

incontestable, mais où le défaut de goût se fait trop sentir, et qui d'ailleurs devrait être classée parmi les Poëmes; *Mon dernier Chant*, par M. Ferdinand Fabre, de Bédarrieux, jeune ecrivain que nous engageons à se tenir en garde contre sa fécondité; *la Nuit de Noël*, où l'auteur a exprimé quelquefois avec bonheur de pieux regrets; *la Nuit d'Été*, par M. Antonin Roques, qui n'est point une Élégie, mais où l'on trouve des vers tels que ceux-ci :

Oh ! qu'elle est bien venue et douce au pèlerin
La nuit d'été, la nuit sans voile,
Avec son air limpide et son repos serein
Aux molles clartés des étoiles !

C'est l'heure où le rêveur va faire sa moisson
Ainsi que l'abeille à l'aurore;
Où, comme dans le ciel, l'âme à son horizon
Sent des milliers d'astres éclore.....

Comment l'auteur a-t-il pu abandonner plus bas ce rhythme si harmonieux pour s'engager dans je ne sais quelle combinaison prétentieuse et bizarre qui déconcerte le lecteur ?

Enfin, nous donnerons des encouragements à l'auteur d'une dernière Élégie qui a pour titre *l'Ange d'Hégésippe*. M. Jean-Marie Dauriac, de Toulouse, est de ceux que l'esprit de poésie visite dans l'obscurité. Quatre petits ouvrages qu'il nous a envoyés accusent sans doute l'inexpérience et le tâtonnement ; mais ils révèlent le sentiment de l'harmonie. Jeune encore, M. Dauriac peut suppléer aux études qu'il n'a point faites par des lectures sobres et choisies, par ces études qui fortifient l'âme en même temps qu'elles épurent le goût; et si, plus tard, il devait céder à l'entraînement d'une vocation poétique, qu'il nous permette de lui dire : Non, ce n'est point sur Hégésippe Moreau qu'il devrait avoir les yeux fixés;

Digitized by Google

qu'il contemple plutôt ce poëte dont le caractère honore le talent, qu'on estime encore plus qu'on ne l'admire, et qui, fidèle à son humble labeur, n'avait attendu de la Muse que ses consolations divines. Dieu et son pays ont fait le reste. M. Reboul est resté chrétien, et c'est là le secret de sa force.

Moins heureuses encore que l'Élégie, ni l'Églogue, ni l'Idylle, ni la Ballade qui concourent avec elle pour le Souci, n'ont obtenu même un prix d'encouragement.

La seule Églogue qui nous soit parvenue, n'a pas résisté à la première lecture.

Parmi les Idylles (nous en avons reçu quatorze), *mon Château*, par M. Jules Berthault, est une pièce agréable et facilement rimée, mais ce sont là de jolies stances plutôt qu'une véritable Idylle. *Pluie et Soleil, le Ruisseau*, par Mlle Clémence de Vernède de Corneillan, sont deux légers croquis échappés à un crayon délicat et fin, mais ce ne sont que des croquis. *Une Matinée de Printemps*, par M. Durand, n'est pas sans quelque grâce et quelque fraîcheur; mais le rhythme adopté donne l'allure d'une chansonnette à cette petite composition, qui pèche d'ailleurs par de graves inexactitudes de style.

Trois Ballades, entre sept, doivent être mentionnées : la première, *Anna*, que M. Hippolyte de Castillon nous a envoyée de son Collége de Sorèze, annonce un talent aimable et gracieux : elle est imprimée au Recueil. La seconde, *les Ruines du Castel de Gueyse*, a bien le style qui convient au genre; mais les négligences y abondent; et le récit, qui s'accommode mal du grand vers, renferme quelques détails peu séants. La troisième, *les Troubadours*, par M. Blanches-Brénas, mérite des éloges, soit pour la pensée, soit pour le style; mais rien ne justifie le titre de Ballade donné à cette composition où l'auteur, suivant le caprice de sa fantaisie, évoque dans des

Digitized by Google

strophes presque toujours bien faites, les souvenirs du moyen âge ; et *le temps est passé*, dit-il ;

Et le temps est passé des bonnes châtelaines
Et des manoirs hospitaliers.
....
....
Moi seul, je suis resté, pauvre enfant des Trouvères,
Dans le siècle savant de ces hommes sévères
Que mes vieux souvenirs ne sauraient captiver.
Bannissant de leurs vers la douce fantaisie,
La froide vérité dicte leur poésie.
Et moi je n'aime qu'à rêver.

Je voudrais pouvoir m'arrêter, Messieurs, sur les Hymnes et les Sonnets, qui, vous le savez, sont consacrés aux louanges de la Vierge. Mais mon devoir de Rapporteur exact et fidèle m'obligera au contraire à être court.

Un seul Hymne, qui nous a été adressé par Mme de Saint-Georges née Montané, sous ce titre : *la Madone*, a semblé avoir un moment de sérieuses chances de succès. L'ouvrage est bien composé, la donnée en est ingénieuse ; mais — nous l'avons regretté pour l'auteur — cette donnée n'est point nouvelle. Mme de Saint-Georges suppose que la fille d'un Pêcheur Breton conjure la Vierge Marie de lui faire obtenir le Lis d'argent, dont elle s'empressera d'enrichir l'autel de son humble chapelle. Dans un Hymne mentionné au Concours de 1843, la même prière était placée dans la bouche du Curé d'un pauvre village. Après cette observation, il n'aurait fallu rien moins qu'un style irréprochable pour maintenir cette pièce au premier rang. La naïveté exagérée de quelques passages n'a décidément permis de lui accorder d'autre récompense que l'impression au Recueil. Mme de Saint-Georges verra dans une défaite glorieuse le présage de ses triomphes

Digitized by Google

futurs. Il manque quelque chose à l'éclat et au charme de nos fêtes lorsque les femmes négligent de répondre à l'appel que nous aimons à leur adresser au nom de notre illustre Bienfaitrice. Un Sonnet de M. Prosper Blanchemain, intitulé : *la Tristesse de Marie*, a paru assez élégant et assez correct pour mériter aussi les honneurs de l'impression. Celui qui commence par ces mots : *Vierge aux grands yeux baissés*, ne perdrait rien de son mérite s'il était moins prétentieux. Je ne dois pas passer sous silence *la Prière d'une Mère*, Hymne par M. Jaquelin, de Morlaix. Les vers en sont bien faits, le style en est coulant et naturel. M. Jaquelin habite une ville où l'on sait bien comment on conquiert nos couronnes : qu'il suive les modèles qu'il a sous les yeux, et le succès ne lui faillira pas.

Des hauteurs sacrées où l'Hymne nous transporte, la Fable nous ramène vers la terre, sur le théâtre des travers, des ridicules, des vices de l'espèce humaine. Ces vices, ces ridicules, ces travers, l'Apologue, comme la Comédie, les met en scène dans le but de nous en corriger ; mais, tandis que dans la Comédie l'acteur est l'homme lui-même, dans l'Apologue les animaux jouent le rôle : la leçon est moins directe et plus piquante. Sous les gouvernements démocratiques, ce sont surtout les travers publics et sociaux qui frappent l'œil de l'observateur ; aussi ne nous étonnons pas si la politique semble avoir pénétré avec la Fable dans le sanctuaire d'Isaure. De même qu'il est certaines limites que nous ne lui permettrons jamais de franchir, de même nous croyons qu'on ne saurait lui contester certains droits qu'elle exerce d'ailleurs depuis longtemps, et, si Louis XIV lui permettait de dire :

> Notre ennemi, c'est notre maître ;
> Je vous le dis en bon français.

Digitized by Google

le souverain populaire doit bien aussi se montrer bon prince, et lui laisser quelque liberté.

Ces réserves faites, je me hâte de vous annoncer le nouveau succès qu'obtient la fondation due au généreux et patriotique souvenir de M. le Président Boyer (1). Ce fut M. Richard Baudin qui, le premier, cueillit la Primevère dans le Concours de 1847. C'est encore à M. Baudin qu'elle est décernée aujourd'hui. Verve de tour et de pensée, intérêt dramatique, bonheur d'expressions, tous les genres de mérite qui distinguaient le *Renard député*, nous les avons retrouvés, mais à un plus haut degré peut-être, dans le *Chien Griffon devenu grand Vizir*. On pourrait aussi adresser à cette dernière Fable le même reproche d'une transparence trop complète. Vous allez juger vous-mêmes, Messieurs, par la lecture qui va vous en être faite, si nous nous sommes trompés en lui assignant le premier rang.

Nous avons placé au second, mais à une grande distance, *l'Ane et le Cheval*, par M. Dombre, dont la moralité est bien amenée, dont le trait final est piquant, mais dont le récit n'a point de naturel; *l'Ane et la Vigne*, par M. Coignet, écrite avec facilité, mais dont la donnée pèche contre la logique; *le Cygne et le Corbeau*, par M. Péconta], qui manque d'agrément, et jusqu'à un certain point, de vérité, mais dont le dernier vers est excellent. Mentionnons encore *les deux Troupeaux*, dont la seconde moitié, digne d'éloges, ne rachète pas les défauts de la première; *l'Alouette et le Corbeau*, assez bien tournée, mais qui a de l'embarras dans l'allure; *une Révolution chez les Animaux*, que l'auteur lui-même n'a pu regarder comme une Fable.

Si nous avions pu craindre, Messieurs, que le bruit

(1) Voir la note, à la fin du Rapport.

Digitized by Google

des révolutions ne fît taire la voix de la Poésie, les résultats dont je viens de vous rendre compte, sans nous donner le droit de nous enorgueillir, suffiraient au moins pour nous rassurer. Ils doivent surtout nous satisfaire, comparés à ceux du dernier Concours ; comme si les Poëtes, ces oiseaux sacrés, ainsi que les appelle Platon, s'étaient tus aux approches de l'orage qui s'amoncelait sur nos têtes, et comme s'ils voulaient aujourd'hui nous annoncer, par leurs chants qui recommencent, le retour de la sérénité ! Le Discours en prose, au contraire, a été frappé d'une stérilité à peu près complète. Ne serait-ce pas que ce genre de travail exige des études plus constantes, plus calmes, plus solitaires ? Et comment trouver longtemps la solitude au milieu de ces événements dont le tourbillon nous emporte ? C'était cependant une question d'un haut intérêt, et tirée, si je puis le dire, des entrailles même de notre époque, que celle que proposait, pour la seconde fois, l'Académie. Depuis longtemps, les progrès rapides et merveilleux des sciences, le continuel aliment qu'elles fournissent à la curiosité de l'esprit, leur application féconde à l'industrie et aux arts, les sources nouvelles de richesse et de jouissance qu'elles ouvrent aux particuliers comme aux Etats, ont éveillé l'attention, et je dirai même les craintes, de tous ceux que préoccupent surtout la dignité de l'âme humaine et la grandeur moral : des peuples. Qu'arriverait-il si la majorité de la nation, négligeant ou a andonnant les *études littéraires*, s'appliquait de préférence aux *études scientifiques* qu'on a justement appelées *spéciales?* En un mot, *quelle serait sur le génie national l'influence de cette prédominance?* C'était un examen sérieux et grave, une solution sérieuse aussi et réelle de cette question que l'Académie provoquait et attendait. Son attente n'a pas été remplie. Tandis que,

Digitized by Google

l'année dernière, quatre concurrents s'étaient présentés, un seul Discours nous est parvenu cette année : il porte pour épigraphe cette pensée célèbre d'un philosophe : *La littérature est l'expression de la société.* Ce Discours a été l'objet d'un examen attentif, soit dans les bureaux particuliers, soit dans le bureau général. Le résultat de cette double épreuve ne lui a point été favorable. Les reproches qu'on lui a adressés sont de deux sortes. D'abord, quant au fond, on a dit que l'auteur n'avait pas creusé son sujet; qu'il n'en avait, si je puis le dire, éclairé qu'une des deux faces; que, se contentant d'instruire en quelques lignes le procès des études scientifiques, il s'était hâté de se jeter sur le panégyrique des lettres ; que c'était négliger la partie difficile, intéressante, inexplorée de la question, pour s'attacher à ce qu'on pourrait en appeler le lieu commun. Quant au style, à part quelques négligences, quelques inexactitudes, on s'est accordé à reconnaître qu'il était généralement convenable ; mais on a fait observer qu'il manquait de cette netteté, de cette précision, qui constituent l'écrivain ; plus encore de ce mouvement, de ces élans passionnés de l'âme qui décèlent l'orateur. L'Académie a réservé le Prix d'Éloquence et retiré la question.

Ici se termine, Messieurs, le Rapport que je vous devais sur le Concours de 1849. Appelé à suppléer dans les fonctions de Secrétaire perpétuel l'homme éminent (1) que depuis longtemps des devoirs publics retiennent loin de nous presque chaque année, je sens tout ce qu'il aurait fallu faire et tout ce que je n'ai pas fait pour vous dédommager de son absence. Jusqu'ici des Mainteneurs dont la parole semblait ajouter à l'autorité des jugements de l'Académie avaient été choisis

(1) M. de Panat, membre de l'Assemblée nationale.

Digitized by Google

pour le remplacer. Qu'il me soit permis du moins de dire que je n'aurais point failli à la tâche dont j'ai été chargé après eux, s'il avait suffi d'unir à une vive sympathie pour ceux dont je devais raconter la lutte, un respect sincère pour l'Assemblée qui m'écoute, et un dévouement profond à la Compagnie dont j'ai l'honneur d'être l'organe. Et maintenant que notre œuvre est finie, Messieurs, la vôtre commence. Vous allez entendre la lecture des ouvrages que nous avons jugés dignes de récompense. Puissent vos applaudissements et vos suffrages consacrer notre décision ; et puisse ainsi, d'année en année, l'émulation des jeunes athlètes et les encouragements d'un public éclairé perpétuer parmi nous ces Fêtes brillantes que l'Europe nous envie, et dont l'éclat ne saurait s'éteindre, sans que s'éteignît le plus pur flambeau qu'ait allumé chez les peuples modernes la civilisation renaissante.

NOTE.

Que M. le Président Boyer nous pardonne, si nous ajoutons une indiscrétion à celle que d'autres ont déjà commise. Nous ne pouvons résister au désir d'enrichir notre Recueil des beaux vers échappés naguère à l'âme religieuse du vénérable vieillard qui, pour employer ses propres expressions, *a le bonheur d'envisager avec calme et résignation le terme prochain de sa longue carrière.*

C'est à Dieu que je dois le bienfait de la vie;
Sa main peut retirer le don qu'elle m'a fait :
Sans crainte et sans désir attendre son arrêt
Est toute ma philosophie.
Que sa sagesse ajourne ou hâte mon trépas,
J'accepte mes vieux jours et ne les compte pas.
Quand sur l'appel dont la mort me menace
Ma dernière heure sonnera,
A ce terrestre corps mon âme survivra,
Et dans des cœurs amis quelque bien douce place
Peut-être encor me restera !

Quelle pureté d'accent ! quelle sensibilité touchante ! quelle admirable sérénité !

Digitized by Google

Ce n'est pas en vain que M. le Président Boyer a respiré, dès le berceau, le parfum des Fleurs de Toulouse. Après avoir été, pendant près d'un demi-siècle, l'une des lumières de la Cour suprême, il charme les loisirs de sa retraite par le doux commerce des Muses. Voici d'autres vers qu'il improvisait le 14 novembre dernier, à l'occasion du quatre-vingt-quinzième anniversaire de sa naissance. Entouré, dans une fête de famille, de ses proches et de ses amis qu'il ne pouvait voir (M. le Président Boyer est aveugle). mais dont il pressait la main, dont il entendait la voix, les sentiments de son cœur attendri s'épanchèrent sans recherche et sans efforts :

Le son de votre voix à mon cœur a parlé ;
Vos mains que je serrais, à leur tour m'ont serré ;
De vos bouquets je sens que ma chambre est fleurie :
Hélas ! pourquoi mes yeux ne peuvent-ils aussi
Lire dans vos regards la douce sympathie
Qui, ce soir, vous rassemble auprès d'un vieil ami !
Vous voulez donc me faire encore aimer la vie ;
Et, grâce à vos bontés, vous voulez que j'oublie
Le chiffre menaçant de quatre-vingt-quinze ans !....
Eh bien ! soit : la pensée est bonne et je m'y prête :
Ce chiffre ne serait ici qu'un trouble-fête ;
L'an prochain, d'y songer nous verrons s'il est temps.
En attendant pourtant, de moi quoi qu'il arrive,
Permettez que mon cœur vous offre, tout d'abord,
Le vœu d'une amitié bien sincère et bien vive :
C'est que sur cette terre, où nous marchons d'accord,
Chacun de vous en paix à mon gros chiffre arrive
Et même, s'il se peut, qu'il le dépasse encor !

Nous nous faisons un plaisir de citer, à la suite de ces vers, ceux qu'ils ont inspirés à un poëte de l'Alsace dont nous ignorons le nom.

Heureuse la maison, heureux le sanctuaire
Où ce vieillard au front plus que nonagénaire
Préside avec douceur !
Heureux qui, chaque jour, l'écoute et le contemple
Et se sent pénétré, comme on l'est dans un temple
En pensant au Seigneur !

Ainsi sur un navire à la course rapide,
Quand le pilote au front porte ride sur ride,
C'est le salut du bord ;
Et plus il a vieilli sur l'onde redoutable,
Plus il saura guider d'un calme inaltérable
Le vaisseau vers le port.

Digitized by Google

Non, cet âge n'est pas celui de la faiblesse ;
Voyez, au moindre signe, accourir la jeunesse
Qui l'entoure d'amour !
Non, ces yeux ne sont pas fermés à la lumière ;
Le vieillard sans effort, sans lever la paupière,
Jouit du plus beau jour !

Jusque dans le passé de sa lointaine enfance
Il voit avec transport, il cueille en abondance
Les fleurs du souvenir ;
Et, vers cet horizon que la jeunesse ignore,
Son regard est ouvert à l'ineffable aurore
Du grand jour à venir.

Age auguste, où le cœur affranchi de tout rêve
Dans un air plus serein prend son vol et s'élève,
Et voit le ciel de près ;
Occident radieux où le soleil qui baisse
Montre plus de splendeur et de douce noblesse,
Dans son dernier progrès.

Empressez-vous, enfants, couronnez cette tête ;
D'un front nonagénaire on célèbre la fête !
Chaque jour, sans faillir,
Venez étudier à la meilleure école ;
Recueillez avec soin chaque sainte parole.....
Apprenez à vieillir !

Vous possédez encor ce cher nonagénaire ;
Votre main prend la sienne et tendrement la serre ;
Mais l'espoir est trompeur.... :
Regardez du vieillard la tête vénérée ;
Cette douce lueur dont elle est éclairée
Vient d'un monde meilleur.

Ah ! serrez bien sa main, au moment du voyage :
Lui-même, captivé par quelque chère image,
Tend l'autre à ses aïeux ;
Il joint son anneau d'or à leur chaîne invisible,
Et vous attire à lui d'un mouvement paisible
Sur la route des cieux.

J. D.

Digitized by Google

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1849.

Pages

LISTE ACADÉMIQUE..... V

Programme pour le Concours de 1850..... IX

PREMIÈRE PARTIE.

Ouvrages couronnés ou distingués dans le Concours.

Vercingétorix ou une Insurrection des Gaulois, *Ode présentée au Concours; par M.* Louis-Alphonse ROLLIN..... 15

Saint-Pétersbourg, *Ode présentée au Concours; par M.* Antonin ROQUES..... 21

La Vapeur, *Ode présentée au Concours; par M.* Adrien ALIEZ..... 28

Châteaubriand, *Ode présentée au Concours; par M.* PÉCONTAL..... 34

Le Chant des orgues, *Ode présentée au Concours; par M.* Prosper BLANCHEMAIN..... 44

A Châteaubriand, *Poëme qui a obtenu un Souci réservé; par M.* A. DUFOUR..... 48

Mission actuelle du Poëte, à M. de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux; *Épître qui a remporté le Prix; par M.* Richard BAUDIN.. 61

Au Peuple de Paris, *Épître présentée au Concours; par M.* Paul JUILLERAT..... 69

Le Progrès, *Épître à MM. de l'Académie des Jeux Floraux, présentée au Concours*..... 75

Digitized by Google

Pages.

A la Femme des Clubs, *Épître présentée au Concours; par M.* NIBELLE. 81

Sous un toit de chaume, *Élégie qui a obtenu un Lis réservé; par M.* Prosper BLANCHEMAIN. 86

La Vierge d'Engaddi, *Élégie présentée au Concours; par M.* Alexandre CHÉRON..... 90

L'Ange d'Hégésippe, *Élégie présentée au Concours; par M.* Jean-Marie DAURIAC. 92

Mon Château, *Idylle présentée au Concours; par M.* Jules BÉRTHAULT..... 96

Une Matinée de Printemps, *Idylle présentée au Concours; par M.* Charles DURAND..... 99

Anna, *Ballade présentée au Concours; par M.* Hippolyte DE CASTILLON..... 102

La Madone, *Hymne à la Vierge présenté au Concours; par Mme* DE SAINT-GEORGES née MONTANÉ. 106

La Tristesse de Marie, *Sonnet à la Vierge présenté au Concours; par M.* Prosper BLANCHEMAIN. 111

Le Chien griffon devenu grand Vizir, *Fable qui a remporté le Prix; par M.* Richard BAUDIN..... 112

L'Ane et le Cheval, *Fable présentée au Concours; par M.* Constant DOMBRE..... 115

L'Ane et la Vigne, *Fable présentée au Concours; par M.* COIGNET..... 117

Le Cygne et le Corbeau, *Fable présentée au Concours; par M.* PÉCONTAL..... 119

SECONDE PARTIE.

Discours et Rapports de MM. les Mainteneurs.

Éloge de M. de Limairac; *par M.* DE RAYNAUD, *un des quarante Mainteneurs*..... 123

Semonce; *par M.* DE MAC CARTHY, *un des quarante Mainteneurs*..... 139

Digitized by Google

Pages.

Fragment de l'Épopée Toulousaine ou la Guerre des Albigeois ; *par M.* Florentin Ducos, *un des quarante Mainteneurs* 162

Aux Conférences de S. Vincent de Paul. — La Charité ; *par M.* Firmin de la Jugie, *un des quarante Mainteneurs* 181

A M. de Châteaubriand ; *par M.* Firmin de la Jugie, *un des quarante Mainteneurs* 185

Souvenirs et regrets d'un Aveugle de trente ans ; *par M.* de Raynaud, *un des quarante Mainteneurs* ... 193

Éloge de Clémence Isaure ; *par M.* Rodière, *un des quarante Mainteneurs* 198

Rapport sur le Concours ; *par M.* Firmin de la Jugie, *un des quarante Mainteneurs* 206

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google